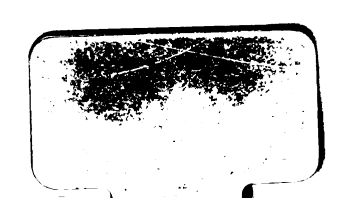
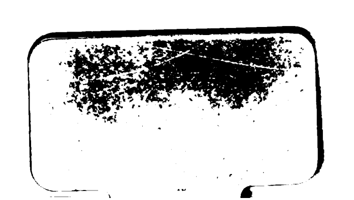

TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LES
CHEVALIERS
DU CYGNE,
OU
LA COUR DE CHARLEMAGNE.
TOME I.

LES CHEVALIERS DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

Conte historique et moral pour servir de suite aux Veillées du château, et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la Révolution Françoise, sont tirés de l'Histoire.

PAR Mme. DE GENLIS,
Auteur du Théâtre d'éducation, d'Adèle et Théodore, des Veillées du château, etc. etc.

„*Et coupable un moment on est puni toujours.*
Camma, tragédie de THOMAS CORNEILLE.

„*Si les adversités qui ne regardent que les biens „de la fortune, dont un ami se voit dépouillé, sont „une raison de s'attacher à lui avec plus de zèle, „et de faire pour lui de plus grands efforts, la „perte de l'innocence, quand elle ne vient pas d'une „dépravation sans ressource, est un motif bien plus „pressant de voler au secours d'un homme qui „tâche lui-même de se relever de sa chute.*
SÉTHOS, livre 8.

TOME I.

A HAMBOURG,
chez PIERRE FRANÇOIS FAUCHE.
1795.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Le dernier volume des Veillées du château n'est point fait pour l'enfance et contient trois contes moraux, (tous trois d'un genre absolument différent;) *Les deux Réputations* peignant les moeurs du grand monde et des gens de lettres: *Le Palais de la Vérité* qui est une féerie, et *Daphnis et Pandrose* conte mythologique. L'Auteur avoit annoncé en donnant ces contes que s'ils avoient *quelques succès* elle en donneroit encore un. Le nombre prodigieux d'éditions qu'on a fait de cet ouvrage depuis sept ans, tant en France que dans les pays étrangers, doit convaincre l'Auteur, qu'aucune de ses productions n'a été plus goûtée du public. En conséquence elle donne aujourd'hui ce *Conte de Chevalerie* pour servir de suite aux trois autres.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE à *****

Malgré l'interruption totale de notre correspondance depuis six ans, je n'ai point oublié les preuves d'amitié que j'ai reçues de vous, et l'engagement que j'ai pris de vous dédier ce conte qui fut d'abord intitulé *Les petits Talons*; il est bien juste de vous en faire hommage, puisque je ne l'aurois jamais écrit sans *le voyage de la caverne de R****.

Recevez ce dernier témoignage d'un sentiment fondé sur une estime trop sincère, pour qu'aucun événement ait pu l'altérer.

PREFACE.

Les neuf premiers chapitres de cet ouvrage ont été faits deux ans avant la révolution. Je les ai lus dans le tems à plusieurs personnes qui verront que je n'y ai rien changé, car mes principes n'ayant jamais varié, les événemens publics n'ont eu aucune influence sur mes opinions et sur mes sentimens. Et c'est un fait qu'il est aisé de vérifier en parcourant mes écrits; on trouvera dans tous, la même horreur du despotisme et de l'intolérance, le même respect pour la religion et les moeurs, et les mêmes sentimens d'humanité, de générosité, et d'intérêt pour le peuple, le même mépris du préjugé de la naissance, et le même amour de l'ordre, de la justice et de la vertu. Il est plus facile que jamais de calomnier les individus, mais il est impossible de calomnier des ouvrages qui sont traduits dans toutes les langues de l'Eu-

rope, et dont on a fait en peu d'années un prodigieux nombre d'éditions; c'est pourquoi quelques gazettes et des libelles en déchirant ma personne avec autant d'acharnement que d'absurdité, gardent en même tems un silence absolu sur mes ouvrages. Cependant ces auteurs anonymes ne me connoissent surement pas personnellement, et dans ce cas, il seroit plus raisonnable de se former une idée de mon caractère et de mes principes d'après ce que j'ai écrit en quatorze années de tems et en 21 volumes, que de me juger sur des *oui dire*; et quels *oui dire* et dans quel tems! (a) Au reste, je saisis

(a) Je consens aussi à être jugée sur mes élèves, j'y gagnerois plus encore qu'à l'être sur mes écrits. — J'ai placé à la tête d'un ouvrage qui est maintenant sous presse un discours préliminaire intitulé: *précis de ma conduite depuis la révolution*. J'y prouve par des faits irrécusables: 1°. que d'après les décrets les plus rigoureux contre mes compatriotes voyageurs je ne suis point émigrée, quoique je sois dans les pays étrangers depuis près de 4 ans, ayant quitté la France en 1791. 2°. Que je n'ai eu ni la volonté, ni la possibilité de me mêler des affaires, et 3°.

l'occasion de déclarer ici une vérité, dont ceux qui me connoissent ne doutent pas; c'est que toutes ces méchancetés et ces calomnies ne me font pas la moindre impression; elles n'en produisent aucune sur les personnes éclairées et impartiales, et j'en ai la certitude par l'hospitalité généreuse, que je trouve en ce pays, et par l'accueil et les marques d'intérêt que j'y reçois. Je n'ajouterai point à mes malheurs celui de me livrer à l'esprit de parti, et par conséquent à l'injustice, à l'aigreur, à la haine; tous les malheureux ont des droits puissans sur mon coeur. Ce sentiment si naturel a dû s'exalter encore depuis quatre ans! Pourrois-je le refuser à

---

qu'invariable dans mes sentimens en conservant dans tous les tems l'amour de la patrie et de la liberté, j'ai conservé de même mon profond mépris pour l'intrigue et l'horreur que doivent inspirer l'injustice et la cruauté. J'ajouterai que dans ce précis de ma conduite j'avance des faits incontestables, mais sans accuser et sans compromettre qui que ce soit. Les personnes dont je pourrois me plaindre ont éprouvé des malheurs qui m'ôtent le droit de parler d'elles.

mes compatriotes, quelles que soient leurs opinions! Ah! s'il en est un seul dont l'honorable confiance n'ait pas obtenu de moi ou des services ou des secours, si jamais j'ai repoussé les plaintes ou les demandes d'une infortuné; qu'il parle, qu'il élève sa voix contre moi, et je cesserai d'écrire sur la religion et sur la morale. ([a]) J'ai livré cet ouvrage à l'impression dans les premiers jours du mois d'Octobre 1794. Différens incidens en ont retardé l'impression; ([b]) mais il étoit totalement fini, il y a près de deux ans, je n'y ai rien changé depuis, seulement j'y ai ajouté quelques notes.

Nous avons dans notre langue plusieurs romans historiques fort agréa-

(a) Je dois dire cependant que depuis un an, c'est-à-dire depuis que je suis dans l'heureux pays que j'habite maintenant, je n'ai éprouvé ni persécutions ni méchancetés. Apparemment que la matière est épuisée; car il me semble que les trois années précédentes ont dû remplir la mesure.

(b) Entr'autres le retard d'un envoi de papier de Hollande chargé sur un vaisseau qui a été retenu plusieurs mois par les François.

bles, presque tous faits par des femmes; ([a]) mais aucun ne présente la peinture des moeurs et des usages du tems qu'ils rappellent, tous sont dépourvus de recherches historiques, et l'on n'y trouve ni developpemens de sentimens et de caractères, ni but moral. Une douzaine de noms pris dans l'histoire et deux ou trois faits connus de tout le monde forment tout le fond de chacun de ces ouvrages. J'ai tâché d'éviter ces défauts; il ne falloit pour cela que du travail et non du génie; et j'ai placé à la fin de chaque volume des notes historiques, afin que les inventions de l'auteur ne fussent pas confondues avec les événemens qui appartiennent à l'histoire. J'ai relu avec soin tout ce qui pouvoit avoir rapport au tems

(a) Nos meilleurs romans, (faits par des femmes,) ne sont point ceux-là; car la *Princesse de Clèves*, *les lettres Péruviennes*, les ouvrages de Madame Riccoboni et quelques autres romans charmans plus modernes encore, ne sont point des romans historiques.

mes compatriotes
leurs opinions !
seul dont l'hono
pas obtenu de m
des secours, si j
plaintes ou les d
tuné ; qu'il par
contre moi, et
la religion et su
cet ouvrage à l'
miers jours d
Différens inc
pression ; (b)
fini, il y a
ai rien cha
ai ajouté
Nous
sieurs

mis en action
et les p
Chevaleri
vérité
de
et le Ca
le contr
et d'un d
tellem
qu'
roit
oser
é si
sai
de

à tous les yeux.
ois l'histoire aux en-
qui m'ont été con-
is jamais de réflexions
e de Louis XI et des
ressemblent. Je me
lire le détail de leur
is je m'attachois à dés-
s l'esprit de mes élèves
des Princes qui ont allié
ités aimables des foiblesses
es funestes, et dont les
nt été flétris par des actions
s. C'est dans cet esprit que
le caractère d'*Aaron*; je
, non tel que les historiens
de sa gloire veulent nous le
nter, mais tel qu'il dût être,
ce que nous savons de
stoire; grand guerrier, souve-
despote, et Prince affable et po-
ire, doué par la nature des vertus
plus précieuses et les plus bril-
tes, rempli d'esprit et de graces,
sensible et magnanime, protecteur

dont je parle, j'ai mis en action tous les usages les plus brillans et les plus intéressans de l'ancienne Chevalerie, et je crois avoir peint avec vérité les deux hommes les plus fameux de ce siècle : Charlemagne, et le Calife Aaron. On a souvent tracé le contraste d'un monarque parfait et d'un despote; mais on a toujours tellement chargé le caractère du dernier, qu'un semblable tableau ne sauroit être utile. Il est ridicule de composer un ouvrage pour établir une vérité si triviale, qu'elle est généralement saisie et sentie par les esprits les plus grossiers et par les ames les moins généreuses. Une femme sans être vertueuse peut mépriser une courtisanne, et il n'est pas nécessaire qu'un Prince ait l'ame de Trajan ou d'Henri IV, pour détester Néron et Caligula. Un tyran qui ne veut régner que par la terreur,

> *Qui n'a plus rien d'humain que la forme et*
> *l'orgueil.* (a)

(a) Vers de Dufresni.

est un monstre à tous les yeux. Quand j'enseignois l'histoire aux enfans malheureux qui m'ont été confiés, je ne faisois jamais de réflexions sur le caractère de Louis XI et des Princes qui lui ressemblent. Je me contentois de lire le détail de leur conduite; mais je m'attachois à déshonorer dans l'esprit de mes élèves la mémoire des Princes qui ont allié à des qualités aimables des foiblesses et des vices funestes, et dont les exploits ont été flétris par des actions criminelles. C'est dans cet esprit que j'ai tracé le caractère d'*Aaron*; je l'ai peint, non tel que les historiens éblouis de sa gloire veulent nous le représenter, mais tel qu'il dût être, d'après ce que nous savons de son histoire; grand guerrier, souverain despote, et Prince affable et populaire, doué par la nature des vertus les plus précieuses et les plus brillantes, rempli d'esprit et de graces, né sensible et magnanime, protecteur

éclairé des talens et des arts; mais corrompu par l'orgueil: et en le montrant environné de tous les prestiges de la gloire, en lui conservant tant d'agrémens et de qualités éclatantes, je crois l'avoir rendu haïssable même avant l'époque où l'orgueil qui le domine et qui se mêle à toutes ses actions, lui fait enfin commettre un crime exécrable. Tel a été mon projet, j'ai pu l'exécuter mal, mais du moins l'idée est neuve et véritablement morale.

D'après le même principe, j'ai peint une *coquette* avec l'intention de préserver les jeunes personnes de *l'ambition des conquêtes*. Je ne pouvois donner une ame sensible à l'artificieuse Armoflède, car une coquette aussi décidée ne peut avoir un bon coeur; mais je l'ai revêtue de toutes les formes les plus séduisantes, et après l'avoir bien avilie par ses succès mêmes, j'ai fini par la rendre atroce. En même tems j'ai opposé à l'intrigante et vile Armo-

siède, le contraste des caractères de Célanire, de Béatrix et de Maria. L'auteur d'un roman célèbre a voulu rendre son héroïne intéressante par sa foiblesse même, et cette idée est certainement pernicieuse en morale, surtout lorsque la foiblesse de l'héroïne est accompagnée de circonstances qui la rendent absolument inexcusable; pour moi j'ai voulu prouver qu'une ame véritablement noble et vertueuse ne se pardonne jamais un égarement, et ne peut se consoler de la perte de l'innocence. J'ai voulu rendre Célanire et Maria intéressantes, non par leurs fautes, mais par leurs remords, et par leurs malheurs. J'ai représenté deux amans passionnés sacrifiant le devoir à l'amour, mais cette peinture loin d'offrir l'image du bonheur ne présente qu'un état affreux, dont la violence même de l'amour ne peut qu'augmenter l'amertume. Enfin j'ai voulu rappeller par de grands exemples à ces vertus

antiques et sublimes qui ont hono
des siècles que nous nommons *ba*
bares. Je n'ai point eu le projet d
rétablir la chevalerie, mais j'ai cr
que la générosité, l'humanité, la loyaut
des anciens Chevaliers affermiroien
mieux *une République* que les princ
pes de Marat et de Roberspierre, e
grâces au ciel, les François revenus
leur premier caractère sont aujourd'hu
dirigés par ces nobles sentimens.

Un des grands avantages des ro
mans historiques, (si l'on sait tirer part
des faits que présente l'histoire,) est de
donner à la morale l'autorité si puis-
sante de l'expérience et de l'exemple.
Il est impossible qu'un personnage
imaginaire produise autant d'impres-
sion qu'un héros dont la gloire a
consacré le nom; j'ai puisé dans
l'histoire tous les traits brillans et
toutes les actions sublimes inspirées
par l'amitié, par l'amour et par la gé-
nérosité, qui sont répandus dans cet
ouvrage. En peignant tout ce que

l'héroïsme peut offrir de plus noble et de plus touchant je n'ai rien inventé, je n'ai été que l'historien de la vertu. Les mêmes recherches historiques m'ont aussi fourni tous les faits, qui forment dans les deux derniers volumes de ce roman tant d'allusions frappantes avec les événemens dont l'Europe est le théâtre depuis dix ans, et l'on s'en convaincra en lisant les notes historiques renvoyées à la fin de chaque volume. J'ai tâché de répandre quelque intérêt sur ces notes et je crois que réunies au roman, elles donneront une idée nette et précisè des moeurs, des usages des principaux personnages, et des faits les plus intéressans des siècles que j'ai voulu peindre. Je me flatte que cet ouvrage sera utile à plusieurs égards, je suis certaine du moins qu'il ne *corrompra* personne, et qu'il intéressera les ames sensibles; mais je ne m'abuse point sur ses défauts. Je lui en connois beaucoup; il me sem-

ble qu'en général j'ai fait un usa
assez heureux des traits que m
fournis l'histoire, et que j'ai mis s
la scène avec assez d'art tous l
grands personnages de ce tems,
l'exception de la fameuse *Irène*, In
pératrice de Constantinople; je ne
fais paroître que pour présider à u
tournoi, et pour *donner une chaîn
de pierreries.* On pouvoit (sans u
grand effort d'imagination,) lui fair
jouer un rôle plus imposant, et tir
de son caractère un parti plus ing
nieux. Dans mon premier plan j
faisois reparoître cette femme célèbr
L'épisode qu'elle me fournissoit eu
été aussi long que celui de Giaffar
j'ai mieux aimé le soustraire que l
gâter en l'abrégeant. J'aurois dû l
conserver, ajouter quelques autres de
veloppemens et plusieurs détails
l'histoire de mes héros; tout cela au
roit formé un volume de plus, mai
je voulois finir. Par la même raison
le caractère de *Theudon* n'offr

qu'une très foible et très mauvaise esquisse, ce qui est d'autant moins pardonnable qu'il joue un rôle important; il falloit aussi rendre *Roger* et *le jeune Guichard* plus intéressans, et la *vertueuse Amalberge* moins inutile. J'ai aussi trop resserré l'histoire d'Axiane; des personnes d'un goût très pur, que j'ai consultées, ont trouvé dans ce petit épisode un intérêt particulier et quelque chose d'original, qui fait désirer qu'il eut été plus étendu; et après cette histoire qui a rendu Axiane intéressante, il n'est presque plus question d'elle, on sait à peine ce qu'elle devient. Voilà je crois les principaux défauts de cet ouvrage, je ne doute pas que *plusieurs écrivains* n'en découvrent beaucoup d'autres, mais quelles que soient les critiques, elles ne m'engageront point dans des discussions littéraires. Je lirai avec reconnoissance et plaisir celles qui me paroîtront judicieuses, (car une bonne

critique est un excellent conseil;) les méditerai en silence, persuad que la meilleure manière d'y répo dre, est d'en profiter.

Quant aux libelles anonyme pseudonymes etc., comme on les trouvés jusqu'ici aussi dépourvus d sel et d'esprit que de vérité, leurs au teurs me devroient quelque indulgenc puisque,

Je n'ai pas entrepris de plaire à tous l sots. (a)

J'ajouterai que depuis 15 ans cons tamment encouragée par le public, j n'ai besoin d'aucune philosophie pou supporter sans peine et sans aigreu les petites injustices de quelques écri vains inspirés ou payés par la haine d'ailleurs,

.... il mio cor mai non teme di non dar fine à cosa che cominci.

(a) La Chaussée.

LES

LES CHEVALIERS DU CYGNE, CONTE HISTORIQUE ET MORAL.

CHAPITRE I. *)

LES ADIEUX.

Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire,
Plus il nous met en bute à ce juge sévère.

Blanche et Guiscard de SAURIN.

Je ne regrette point ce tems fabuleux de l'âge d'or si vanté par les poëtes; des hom-

*) Il faut se rappeller que les neufs premiers chapitres de cet ouvrage ont été faits longtems avant la révolution.

mes indolens, sans passions, sans désirs et guidés par le seul instinct, ne présentent à mon imagination qu'un tableau plus insipide qu'intéressant; les talens et les arts, ces dons brillans, fruits heureux du génie, n'ont embelli la terre que depuis la fuite d'Astrée; avec la perte de l'innocence, je vois, il est vrai, les crimes se répandre sur la surface de l'univers, mais aussi je vois naître des vertus sublimes, je vois les nobles combats du devoir et des passions, mes idées s'étendent, mon ame s'élève, je puis admirer! je connois la gloire! .... O siècles brillans de l'antique chevalerie! c'est vous que je veux célébrer! On me demande des tableaux naïfs, nobles et touchans, et je ne les chercherai que dans vos fastes glorieux. Quand je voudrai peindre les artifices de la coquetterie, le manége des courtisans, l'art perfide et frivole de séduire et de tromper, il me suffira de regarder autour de moi! Mais si je veux peindre l'amour constant et passionné, l'amitié sublime et fidéle, l'entousiasme de la gloire et de la vertu, où trouverai-je des modèles si parfaits? Hélas!

cherchons-les dans l'histoire, puisque le siècle où je suis née ne pourroit me les offrir.

Parmi ces braves guerriers, et cette brillante jeunesse, l'ornement et la gloire de la cour de CHARLEMAGNE, on distinguoit surtout deux jeunes chevaliers également célèbres par leur vaillance, leurs exploits, et la vive et tendre amitié qui les unissoit l'un à l'autre. Ils étoient frères d'armes: entreprises, dangers, fortune, tout entr'eux étoit commun, jusqu'à leur devise: *la gloire et l'amitié*; et ils avoient fait peindre sur leurs boucliers un *Cygne* avec ces mots: *Candeur et Loyauté*. Delà vint le surnom qu'on leur donnoit à la cour: on les appelloit communément les *Chevaliers du Cygne*. ISAMBARD et OLIVIER (c'est ainsi que se nommoient ces deux fidèles amis,) étoient particulièrement honorés de la bienveillance de l'Empereur. Ils avoient fait leurs premières armes sous les yeux de ce héros, qui charmé de leur zèle et de leur courage, s'étoit plu à les combler d'honneurs et de bienfaits. Il aimoit particulièrement Olivier, qui avoit été l'ami le plus cher de son neveu, le célèbre et mal-

heureux Roland, tué à la déroute de Roncevaux. Olivier blessé dangereusement à cette bataille, en volant au secours de Roland, et en l'arrachant des mains des ennemis, lui épargna la douleur de mourir prisonnier, mais ne put lui sauver la vie. Roland expirant, remit entre les mains de son ami, l'épée qu'il avoit illustrée par tant d'exploits; la fameuse et redoutable *durandal.* C'étoit dans ces anciens tems le don le plus honorable qu'un chevalier put faire en mourant. Olivier regretta profondément ce héros : l'amitié d'Isambard put seule le consoler; il retrouvoit dans ce jeune chevalier, toutes les grandes qualités de Roland, réunies à un caractère plus intéressant et plus aimable. Olivier plus agé de deux ans que son ami, joignoit à tous les agrémens extérieurs, à la figure la plus intéressante, une ame profondément sensible, un esprit juste et délicat, un caractère plein de franchise. Il étoit naturellement porté à la mélancolie. Cette disposition donnoit à sa phisionomie, une douceur touchante; on remarquoit dans toutes ses actions un certain air de noncha-

lance et de timidité qui avoit en lui une grace particulière. Il plaisoit sans paroître jamais ni le desirer ni le savoir; mais il avoit tant d'expression dans le regard, et des manières à la fois si nobles, si simples et si obligeantes, qu'il étoit impossible de prendre sa réserve pour du dédain ou de l'insouciance, on ne pouvoit au contraire l'attribuer: qu'à la modestie, à l'ignorance absolue des avantages qu'il possédoit. Cependant avec un extérieur si doux, il avoit des passions violentes, et lorsqu'il étoit vivement affecté, rien n'égaloit l'impétuosité de ses premiers mouvemens.

Isambard avoit un caractère bien différent. Sa phisionomie fine et spirituelle annonçoit et inspiroit la gaieté; il avoit une égalité d'humeur inaltérable, et quoiqu'il eut l'air de l'étourderie et de la légèreté, l'élévation et la générosité de son ame le rendoient capable de faire sans effort les sacrifices et les actions les plus héroïques. Le coeur d'Isambard étoit encore libre et n'avoit jamais connu l'amour. On ne se pressoit point alors de faire un choix; c'étoit une importante affaire, et qui

décidoit du destin de la vie. Cependant on voyoit à la cour de Charlemagne plusieurs beautés dignes de fixer les regards et d'inspirer des sentimens durables. On remarquoit surtout la reine épouse de Louis; les princesses filles de l'empereur Emma, Rotrude et Berthe; *) la belle et vertueuse Amalberge, et la brillante Armoflède: mais celle qui réunissoit tous les suffrages et qui excitoit une admiration générale par l'éclat de sa beauté, ses graces, sa modestie et ses vertus, c'étoit la charmante Célanire. Elle étoit fille unique du fameux *Vitikind*; ce heros magnanime, chef des Saxons, qui brava si longtems la puissance de Charlemagne; qui souvent défait, jamais abattu, intrépide dans les combats, fier et sublime dans l'adversité, sut résister à la force, et ne céda qu'aux bienfaits et à l'amitié. Éclairé par les lumières du christianisme, devenu l'ami

*) Il y eut deux princesses de ce nom. La mère de Charlemagne, surnommée *Berthe au long pied*, (parce qu'elle avoit, dit on, un pied plus long que l'autre) et *Berthe* fille de ce prince.

de son vainqueur, il étoit pour jamais fixé à la cour de Charlemagne. Le brave ALBION, son élève et son lieutenant, avoit suivi son exemple et partagé son sort. Vitikind lui destinoit sa fille; et malgré les regrets et les voeux des chevaliers françois, il étoit permis à l'heureux Albion de regarder Célanire comme le prix de ses glorieux travaux et de sa fidélité au parti de Vitikind. Après Célanire, la plus belle personne de la cour, étoit la REINE HERMENGARDE, épouse de Lonis. *) Cette princesse traitoit avec une bonté particulière *les Chevaliers du Cygne;* elle distinguoit surtout Isambard, dont l'entretien l'amusoit et dont la gaieté sembloit lui plaire. Ces distinctions furent remarquées, et bientôt l'envie les interpréta malignement. Isambard apprit avec surprise que l'on commençoit à répandre sourdement qu'il osoit élever ses voeux jusqu'à la reine, et que

*) La première femme de Charlemagne s'appelloit Hermengarde; mais sa belle-fille, femme de Louis surnommé depuis le Débonnaire, se nommoit aussi Hermengarde.

cet hommage audacieux et criminel n'étoit point dédaigné. Alors il prit le parti de s'éloigner pour un tems de la cour, et il obtint de Charlemagne la permission de voyager. Olivier approuva son dessein, et lui proposa en soupirant de le suivre. Je sens, lui dit Isambard en riant, que vous feriez un sacrifice, et je ne l'accepterai point. Mon cher Olivier, un lien secret vous retient ici; je l'ai facilement pénétré; puisse-t-il assurer le bonheur de votre vie! A ces mots Olivier embrassa son ami avec attendrissement: si je vous étois nécessaire, lui dit-il, je vous suivrois, je quitterois tout pour vous, et vous n'en doutez pas: croyez encore que si je vous cache un secret, c'est que l'honneur me défend de vous le découvrir.

C'est ainsi que se séparèrent *les chevaliers du cygne*, et telle étoit l'amitié dans ces tems reculés; toujours pure et généreuse, capable des sacrifices les plus pénibles, elle n'exigeoit cependant pas que l'on trahit pour elle les secrets de l'amour. Isambard avoit même eu la délicatesse de ne s'expliquer que vaguement; mais il croyoit

avoir entièrement pénétré le secret de son ami. Il étoit persuadé qu'Olivier étoit aimé et partageoit les sentimens d'Armoflède, une jeune personne átachée à la reine Hermengarde, et l'amie la plus chère de la belle Célanire; d'ailleurs depuis plus d'un an toute la cour pensoit comme lui à cet égard.

CHAPITRE II.

LE TRIOMPHE.

He comes, and with a port so proud *)
As if he had subdu'd the spacious world
. . . .
While from the Scaffolds, windows tops of houses
Are cast such gawdy show'rs of garlands down
That ev'n the crowd appear like conquerors
And the whole city seems like one vast meadow
Set all with flow'rs as a clear heav'n with stars.
Lee.

Isambard partit pour Constantinople; il bruloit du desir d'admirer de près cette célèbre Impératrice qui régnoit avec tant d'éclat sur le trône des Césars. Irène ne vit pas sans émotion un chevalier françois honoré de l'amitié de Charlemagne, elle qui éblouie de la gloire et de la renommée du vainqueur de Didier et de Vitikind, avoit voulu jadis unir sa destinée à celle de ce

*) On trouvera réunies à la fin de ce volume les traductions des épigraphes angloises et italiennes, avec l'indication des chapitres auxquels elles appartiennent.

héros. *) Isambard reçut d'elle l'accueil leplus flatteur; l'Impératrice désirant même étaler à ses yeux toute la magnificence de sa cour, on ordonna des jeux publics dans lesquels elle devoit distribuer les prix de l'adresse et de la valeur. Isambard vit à la cour d'Irène un prince fugitif, triste exemple des vicissitudes humaines, c'étoit ADALGISE, fils de l'infortuné Roi des Lombards. **) Il avoit un caractère ardent, impétueux, une humeur sombre et farouche, aigrie encore par les malheurs, plein d'un trop juste ressentiment contre la France; l'aspect d'un françois lui étoit odieux, et il vit avec plaisir arriver le jour indiqué pour les jeux, car il avoit l'intention d'y combattre Isambard, et l'espoir de le vaincre. L'Impératrice suivie de toute sa cour, se rendit dans la

---

*) Tout le monde sait qu'Irène en effet avoit offert sa main à Charlemagne.

**) L'histoire nous apprend qu'Adalgise, fils de Didier, trouva un asile à Constantinople, et y finit ses jours dans l'obscurité. Au reste en ornant ce conte de plusieurs faits historiques, j'ai éloigné ou rapproché les dates à ma fantaisie.

vaste enceinte préparée pour la célébration des jeux. Aussitôt que parut Irène, l'air retentit du son perçant des trompettes guerrières, les barrières s'ouvrirent et les combats commencèrent. Le premier qui s'avança dans la lice fut l'audacieux NICÉPHORE, qui dévoré d'ambition osoit aspirer en secret à la suprême puissance, et méditoit déjà les desseins profonds et criminels qui devoient renverser la fortune d'Irène. *) Quoique la visière de son casque fut baissée, on le reconnoissoit facilement à la hauteur de sa taille, à la fierté de sa contenance, à son armure couleur de pourpre et à sa devise qui représentoit un aigle posé sur la terre et regardant le ciel, avec ces mots : *cet intervalle ne sauroit m'étonner.* Nicéphore ne resta pas long-tems seul au milieu de l'arêne; un guerrier que les destinées placèrent depuis sur ce même trône que Nicéphore devoit occuper avant lui, le jeune LÉON, dans l'age de la confiance

---

*) Nicéphore détrôna Irène.

et de la témérité vint fièrement attaquer ce redoutable adversaire. Le combat fut long et opiniâtre, mais Léon employa vainemernt tout ce que la souplesse et l'adresse peuvent opposer à la force, il fut vaincu; alors Isambard prit sa place. Il montoit un cheval d'une blancheur éclatante, un panache de la même couleur ombrageoit sa tête, son armure étoit rehaussée d'or, et ornée de perles et de saphirs; sa jeunesse, sa grace et sa bonne mine réunirent en sa faveur le suffrage et les voeux de tous les spectateurs; sa contenance assurée, mais douce et modeste, formoit un contraste frappant avec l'arrogante audace de Nicéphore; car l'insolence est de tous les excès celui qui paroît le plus opposé à la noblesse. Le combat s'engagea, la victoire fut long-tems douteuse; le brave Isambard avant de la remporter reçut une blessure à l'épaule, mais dans ce moment même, il se précipita sur Nicéphore avec tant de force, que d'un seul coup de lance, il le renversa de cheval. Aussitôt STAURACE, fils de Nicéphore, en-

tra dans la lice, pour combattre Isambard et pour venger son père. *) Il n'avoit ni la fierté, ni l'ambition de Nicéphore, mais une passion non moins dangereuse égaroit sa raison; il adoroit la jeune et belle Théophanon. Dans ce jour mémorable, il n'avoit pu résister au plaisir de se déclarer publiquement son chevalier, il portoit ses couleurs, son bras droit étoit orné d'un bracelet formé d'une longue tresse de cheveux blonds, rattachée par une agraffe émaillée, sur laquelle ses rivaux reconnurent en frémissant les chiffres de sa dame. On distinguoit sur son bouclier un amour enveloppé d'une gaze légère (car le voile qui le cache est toujours transparent). Le haut de ce tissu fragile étoit consumé par la flamme active et dévorante de son flambeau, et laissoit voir à découvert le visage charmant de

---

*) Staurace succéda à son père; il devint éperduement amoureux d'une femme mariée, nommée Théophanon; au mépris de la religion et des loix, il l'épousa, et bientot après il abdiqua.

Voyez histoire du bas-empire.

l'amour. Autour de cet emblême on avoit gravé ces paroles: *il vouloit se cacher, mais son feu le trahit.* Quoique Staurace eut le visage couvert de son casque, Isambard, à la noble élégance de sa taille, aux graces répandues sur toute sa personne, reconnut aisément en lui le fils de Nicéphore; il le combattit à regrêt et songea plutôt à se défendre qu'à l'attaquer. Ces ménagemens auroient sans doute prolongé long-tems le combat, si au bout de quelques minutes, la lance de Staurace ne se fut brisée en mille éclats. Dans cet instant un chevalier revêtu d'une armure noire, se précipita dans la lice: Chevalier, dit-il à Staurace, vous êtes désarmé, j'ai le droit de prendre votre place. A ces mots Staurace quitta l'arêne en soupirant, et le nouveau chevalier adressant la parole au brave et généreux Isambard: jusqu'ici, lui dit il, on t'a combattu sans motif; pour moi, j'en ai deux puissans; jette les yeux sur mon bouclier, *l'amour et la vengeance*; elle est ma devise, telles sont les passions qui vont m'animer contre toi. A ce dis-

cours hautain Isambard ne put méconnoître l'impétueux Adalgise; et regardant son bouclier, il vit avec une extrême surprise le nom d'Armoflède, écrit en gros caractères au bas de sa devise. On se souviendra qu'il avoit laissé à la cour de Charlemagne une jeune personne de ce nom qu'il croyoit aimée d'Olivier, et se rappellant qu'Armoflède née en Lombardie avoit été amenée à la cour dans sa première enfance par la fille du malheureux Didier *) et qu'elle avoit fait depuis un voyage dans sa patrie, il ne douta point qu'Adalgise ne fut rival d'Olivier. Chevalier, dit-il, je lis avec étonnement sur votre bouclier un nom qui m'intéresse, et certes j'ose dire que c'est une étrange indiscrétion et dont jusqu'ici je n'ai point vu d'exemple. Mais daignez m'apprendre si par ce nom qui m'est cher, vous avez prétendu désigner celle que je connois? Oui, s'écria Adalgise, c'est cette même Armoflède, fixée dans

*) Première femme de Charlemagne.

la cour odieuse du destructeur de sa patrie. . . . . . C'en est assez, interrompit Isambard; je soutiens qu'elle ne vous a point donné le droit de vous déclarer son chevalier, et que jamais, qui que vous soyez, vous ne fûtes aimé d'elle. A ces paroles Adalgise transporté de rage, s'élança vers Isambard avec une telle furie, que le chevalier du cygne en fut violemment ébranlé. Un murmure d'indignation s'éleva parmi les spectateurs, car Isambard avoit à peine eu le tems de se mettre en défense; on le vit pendant quelques minutes étonné, chancelant, repousser d'un bras mal affermi, les coups redoublés de son fougueux adversaire: mais bientôt rassemblant et reprenant toutes ses forces, il déploye tant de vigueur et d'adresse, qu'il rassure les spectateurs qui venoient de trembler pour lui. Il se précipite à son tour vers le prince lombard avec autant d'animosité que de courage; il veut périr ou vaincre l'ennemi de Charlemagne et le rival d'Olivier. Adalgise de son côté attaque et se défend avec fureur; on eut dit, en

considérant l'acharnement et l'intrépidité de ces deux vaillans guerriers, en voyant l'attention avide et muette de l'Impératrice et de sa cour, le vif intérêt du peuple, l'effroi, le saisissement empreints sur tous les visages, que ce terrible combat devoit décider du destin de l'empire...... Entreprendrai-je de décrire les ruses, les stratagêmes inouïs que nos chevaliers employèrent l'un contre l'autre, et les efforts incroyables, les coups hardis par lesquels ils se signalèrent? Non; ma foible voix n'est point faite pour célébrer les actions guerrières, et l'art meurtrier des combats; ainsi je me bornerai donc à dire, que dans l'instant où la victoire sembloit pencher du côte d'Adalgise, le cheval de ce dernier reçut une blessure profonde et s'abattit. Adalgise éperdu est renversé sur l'arêne, il tombe en frémissant sur la poussière, sa lance échappe de sa main, et pour comble de malheur son casque brisé se détache, et l'on voit à découvert son visage souillé de sang, et dont tous les traits expriment la confusion, la rage et le déses-

poir. Isambard au moment même abandonne son cheval, court à son ennemi et s'empare de sa lance; alors lui tendant la main pour l'aider à se relever: Prince, lui dit-il, je respecte en vous la naissance royale, et surtout l'infortune; je ne vous aurois point attaqué, mais j'ai dû me défendre. Vous connoissez les loix de la chevalerie; elles sont inviolables. Puisque le sort m'a livré vos armes, j'ai le droit de vous imposer une condition à ma volonté, et je me contenterai de vous supplier, prince, d'effacer le nom respectable que vous avez gravé sur votre bouclier. A ces mots l'air retentit des cris et des applaudissemens du peuple; les clairons et les cymbales se mêlèrent à ces acclamations publiques, et célébrèrent la victoire du chevalier françois, qui fut conduit en triomphe sous la tente de l'Impératrice; et lorsque les jeux furent finis, les juges du camp s'assemblèrent et déclarèrent d'une voix unanime que le premier prix de l'adresse et de la valeur appartenoit au chevalier du cygne. Alors Isambard appelé par l'Impératrice, s'approche de son trône,

et mettant un genou en terre, reçut de
mains augustes, une superbe chaîne d'
ornée de pierreries. Le lendemain de
jour mémorable, Adalgise disparut de
cour, et une lettre qu'il écrivit à l'Impé
trice, apprit seulement qu'il s'en éloign
pour toujours. Peu de tems après cet év
nement, Isambard comblé des bont
d'Irène, prit congé de cette illustre pri
cesse, et partit pour l'Espagne, lieux c
lèbres où les maures étaloient avec écl
tout ce que la magnificence et la galanter
peuvent offrir de plus brillant. Mais lai
sons Isambard poursuivant ses voyage
chercher et mériter de nouveaux lauriers
retournons à la cour de Charlemagne.

CHAPITRE III.

UN GRAND CRIME.

Tout se sait tôt ou tard et la vérité perce.
GRESSET.

Deux mois après le départ d'Isambard, la cour fut plongée dans la consternation par les événemens les plus tragiques. Un soir la charmante fille de Vitikind, la belle Célanire, fut assassinée dans le jardin de son père; on la trouva baignée dans son sang étendue sur un siège de gazon, ayant à ses pieds Olivier sans connoissance, et percé d'un coup d'épée. L'infortunée Célanire déclara publiquement qu'elle avoit été assassinée par des scélérats qui s'étoient introduits dans la maison de son père, et qui en entrant dans le jardin en avoient laissé la porte ouverte; que dans ce moment Olivier, qui traversoit un bois voisin, avoit entendu ses cris; qu'il étoit entré

dans le jardin, que voulant la défendr avoit seul attaqué ces assassins, qui av de prendre la fuite s'étoient tous jettés s lui, et après lui avoir arraché son épée, lui avoient plongée dans le sein. Vitiki et Albion, qui étoient absens dans le te où cette horrible scène se passoit, revi rent précipitamment: ils trouvèrent Célani mourante, qui leur répéta ces affreux d tails, et qui le lendemain expira dans leu bras. A cette même époque, Armoflèd l'amie de Célanire, se retira de la cour, n'y reparut plus. Cependant on avoit-r porté chez lui le chevalier du cygne, tou jours sans connoissance; on jugea d'abor sa blessure mortelle, il reprit l'usage de se sens, mais une fièvre ardente, un délir affreux, laissoient peu d'espérance pour s vie. Il fut dans cet état près d'un mois, a bout de ce tems les médecins répondiren de ses jours; et lorsqu'il fut en état d monter à cheval, il obtint de Charlemagne la permission de voyager et de s'éloigner d'un si funeste lieu.

CHAPITRE IV.

SECOURS INOPINÉ.

. . . *The beast grumbles in death.*

SOMERVILLE.

Déjà six mois s'étoient écoulés depuis la mort de Célanire, lorsque l'Empereur voulant donner aux ambassadeurs de Perse qui étoient à sa cour, le divertissement d'une chasse aux buffles, les conduisit dans la forêt noire. *) Arrivé au rendez-vous de chasse, Charlemagne poursuivit un buffle, et s'élance vers lui pour lui couper la tête d'un coup de sabre. L'animal n'ayant été que blessé, se précipite sur le cheval du prince; dans ce choc aussi violent qu'inattendu, l'Empe-

*) Tout ce qui est relatif à cette chasse est pris dans l'histoire.

reur reçoit une large blessure à la jambe. Le buffle alloit redoubler, quand tout à coup un homme sortant avec impétuosité du bois, vient fondre sur l'animal furieux, le frappe, et l'étend mort aux pieds de Charlemagne; mais quelle est la surprise de ce prince, en reconnoissant dans son libérateur le vaillant Isambard. *) Il lui tend la main et l'embrasse avec attendrissement: dans ce moment tous les courtisans accourûrent, entourent Charlemagne, félicitent Isambard, et pressent l'Empereur de descendre de cheval et de faire panser sa blessure. «Non, répondit ce prince; je desire que la Reine Her-
« mengarde me voie en cet état, et c'est
« avec cette botte déchirée et cette jambe
« sanglante que je veux ramener Isam-
« bard dans mon palais.»

On

---

*) Ce fut en effet un seigneur françois nommé Isambard qui fit cette action; l'histoire ajoute aussi qu'il s'étoit éloigné de la cour pour une faute qui avoit quelque rapport à la reine Hermengarde, belle-fille de Charlemagne.

Voyez hist. de Charlemagne par M. GAILLARD.

On juge bien qu'Isambard reçut à la cour l'accueil le plus distingué; dans tous les tems l'exemple du souverain a toujours été suivi par les courtisans.

Isambard ignoroit et la mort de Célanire et l'assassinat d'Olivier: ce dernier durant une absence de huit mois, n'avoit pas écrit une seule fois à son frère d'armes. En ma qualité d'historien, je n'ai pu dissimuler ce trait, quoique je sente bien qu'il excitera l'indignation de la plupart de mes lecteurs. Car dans ce siècle de *lumières* et de *sensibilité*, l'amitié se manifeste, et se prouve surtout, par la multiplicité des lettres, et des billets. Mais dans le siècle grossier où florissoient les chevaliers du cygne, on ne prouvoit l'amitié que par des actions, par un dévouement sans bornes; on partageoit sa fortune avec son ami, on exposoit sa vie pour lui, on s'en tenoit là, et (puisqu'il faut trancher le mot) on ne s'écrivoit point.

Isambard apprit avec autant de douleur que d'étonnement, la fin tragique de la belle Célanire; il vouloit partir sur le champ,

pour aller chercher et rejoindre Olivier: mais Charlemagne le retint quelques jours, désirant l'admettre dans l'académie littéraire qu'il venoit de fonder, et dont la première assemblée générale devoit se tenir incessamment. *)

Le jour fixé pour cette fameuse assemblée, l'empereur suivi de l'élite de ses courtisans, et des gens de lettres rassemblés par Alcuin et Théodulfe, se rendit dans une des salles de son palais ; les nouveaux académiciens s'assirent autour

*) Alcuin et Théodulfe, furent les deux principaux coopérateurs de Charlemagne dans la restauration des lettres. Charlemagne travailloit et s'instruisoit avec eux..... il établit dans son palais même une académie composée des grands du royaume, et des gens de lettres; il voulut être un membre ordinaire de cette académie, sans aucune distinction qui rappellât son rang... Chacun des membres de cette compagnie prenoit un nom littéraire et académique.... Charlemagne, qui faisoit de l'écriture sa principale étude ... et dont l'ambition étoit d'être comme David, *un roi selon le cœur de dieu*, reçut des académiciens ses confrères, le nom de David.

Voyez hist. de Charlemagne de Mr. Gaillard.

d'une grande table, et Charlemagne prenant la parole, prononça ce discours: *)

« Après avoir étendu les bornes de cet empire par mes victoires, après avoir assuré la tranquillité de mes peuples par un nouveau code de loix; il ne me restoit plus à désirer pour ma gloire, et pour le bonheur de mes sujets, que de pouvoir joindre aux titres de conquérant et de législateur, celui de restaurateur des lettres et des arts. L'antiquité nous offre des chefs-d'oeuvre dans tous les genres de littérature; l'étude de ces grands modèles est donc indispensable pour nous. Il est sans doute difficile de les égaler dans les arts de pur agrément; mais nous possédons des lumières dont ils étoient privés; éclairés par le christianisme, nous devons les surpasser dans les ouvrages de morale. Ainsi la pureté de la doctrine évangélique nous préservera des erreurs monstrueuses dans lesquelles sont tombés les anciens; ainsi désormais les

*) Tous les faits à la gloire de Charlemagne, retracés dans le discours qu'on va lire, sont tirés de l'histoire avec une scrupuleuse exactitude.

gens de lettres ne feront plus l'apologie du suicide; on ne trouvera plus dans leurs écrits ces principes pernicieux qui conduisent à l'athéisme, cet égoïsme funeste qui place au rang des préjugés les sentimens de la nature et l'amour de la patrie, et ces maximes séditieuses faites pour bouleverser les empires. Ceux qui cultiveront les lettres, auront à l'avenir l'avantage de travailler sur une base solide, inébranlable; et tant qu'ils seront guidés par des motifs purs et désintéressés, ils donneront toujours l'exemple du respect pour les moeurs, les loix et la religion. Voilà les hommes, les citoyens estimables, pour lesquels seuls cette académie nationale est fondée; le temple des muses n'est auguste et vénérable, que parce qu'il est encore celui de la vertu; l'aimable innocence, et la concorde y maintiennent l'ordre, la paix et la plus douce harmonie; elles en écartent l'intrigue, la licence et l'audacieuse impiété; et les lauriers immortels que la gloire y distribue, n'y couronnent jamais que le génie bienfaisant et les talens utiles. Telle doit être cette académie; comme chef de la nation,

comme souverain, je protégerai, j'honorerai les gens de lettres, lorsqu'ils feront un digne usage de leurs lumières ; mais lorsqu'ils oseront montrer le mépris des moeurs et de la religion, ils seront pour jamais privés de tous les honneurs littéraires. L'homme vicieux et sans principes, qui possède un esprit supérieur, est semblable à l'insensé furieux, qui seroit armé d'un poignard ; un glaive tranchant entre les mains d'un héros peut défendre et servir la patrie, mais dirigé par le bras d'un scélérat, ce n'est plus qu'une arme funeste, meurtrière, et le vil instrument du crime. Il en est ainsi des talens ; nous devons les admirer quand ils sont utiles, et nous liguer contre eux, dès qu'ils peuvent troubler l'ordre et le bonheur de la société.

Enfin, en vous rassemblant ici, je donne avec joie l'exemple de la vénération, du respect que l'on doit au savoir et aux talens, réunis aux vertus. Dans ce lieu consacré à l'étude, je me plais à me dépouiller du rang que le hasard m'a donné, pour jouir avec vous des seules distinctions que l'on doive véritablement apprécier : celles

qui sont le fruit de la méditation et de la sagesse. L'union qui règne entre nous, subsistera toujours, elle est fondée sur l'estime et sur une parfaite conformité d'opinions et de sentimens. Vous partagez mon amour pour la patrie, mon zèle pour la religion ; et vous n'oublierez jamais, que c'est à la morale sublime de cette religion si sainte, que vous devez tout ce que j'ai fait pour la félicité de mes peuples. C'est la religion qui m'a fait mettre des bornes à mon ambition; c'est elle qui, m'arrêtant au milieu de mes conquêtes, me découvrit une autre source de gloire et plus réelle et plus pure; c'est elle qui m'a dicté les loix qui vous mettent à l'abri du despotisme et de l'oppression; c'est elle qui, me prescrivant la clémence, m'a fait pardonner tant de complots et de conspirations contre mon autorité et même contre ma vie; c'est elle, c'est sa doctrine bienfaisante, qui sût attirer et fixer parmi vous le brave et généreux chef des saxons, et qui vous a valu l'alliance de ce peuple belliqueux. Ce sont ses maximes qui m'ont forcé d'imposer pour toute condition aux nations vaincues, l'abolition

de ces sacrifices horribles et sanglans qui déshonoroient l'humanité; c'est elle enfin, qui m'a commandé d'affranchir des millions d'esclaves, et d'assurer solemnellement à tout chrétien, l'état de citoyen libre. Tels sont ses bienfaits, telle est l'influence salutaire et l'utilité de la religion! Ah! pour la prospérité de cet empire, pour l'intérêt des moeurs et de l'humanité, puissent à l'avenir nos successeurs dans cette académie, sentir comme nous, que sans ce frein redoutable, les passions anéantiroient toutes les loix; que la morale n'offriroit plus qu'un chaos monstrueux de systèmes extravagans, d'opinions diverses et contraires, et la politique, qu'un dédale effrayant d'artifices, de cruautés, de trahisons! qu'en un mot, la religion peut seule réprimer l'ambition des souverains, leur inspirer le mépris et l'horreur du despotisme, maintenir les peuples dans l'amour de l'ordre et de la justice; et qu'elle fait également les bons rois et les citoyens vertueux!»

Ici l'empereur cessa de parler, et la salle retentit d'applaudissemens: c'est ce qui se pratique encore aujourd'hui, (quel que soit

le discours.) Mes mémoires ne m'ont point appris, si Charlemagne avoit distribué des billets pour se faire applaudir, et s'il eut la prudente précaution de se procurer d'avance *une centaine* de proneurs et d'admirateurs, en lisant son discours *à ses amis*. Comme le tems seul peut amener les choses à leur point de perfection, il est à croire que ces usages ne se sont établis que par degrés, à mesure que les lumières philosophiques ont éclairé l'univers. Il est même inutile de faire remarquer au lecteur, que ce discours religieux de Charlemagne n'étoit nullement *académique;* mais on doit avoir de l'indulgence pour ce prince, en songeant qu'il ne possédoit pas un seul philosophe *) dans ses vastes états; aussi les

*) Il est inutile de dire, comme je l'ai répété tant de fois, que je ne fais la critique que des faux philosophes, de ceux qui professent l'impiété et le mépris des moeurs et de la saine morale. Mais j'aime et j'honore du fond de l'ame les vrais philosophes, les vrais amis *de la sagesse* et de la vertu, tels que Socrate, Epictète, Marc-Aurèle, et parmi les modernes, Pascal, Massillon, Fenelon, Adisson, etc.

statuts de cette académie naissante, qu'il rédigea lui-même, nous paroîtroient-ils extrêmement bizarres; par exemple, il exhortoit les nouveaux académiciens à s'aimer, mais il leur défendoit expressément de se louer mutuellement dans leurs discours publics. *) Je ne cite de semblables traits que pour faire connoître, combien l'esprit humain s'est perfectionné de nos jours.

---

*) C'étoit en effet un des statuts de cette académie,

Voyez histoire de Charlemagne par Mr. GAILLARD.

CHAPITRE V.

TRISTE RÉUNION.

. . . . . In arms, my brother sworn
have we not plighted each our holy oath
that one should be the common good of both?
Palamon and Arcite or the Knight's tale.
DRIDEN.

Alarm'd with ev'ry rising gale,
In ev'ry wood, in ev'ry vale.
ELPHINSTON.

Le lendemain de cette séance académique, Isambard uniquement occupé d'Olivier, quitte la cour et suivi seulement d'un écuyer, fut chercher son ami. Imaginant qu'Armofléde pourroit l'instruire du lieu qu'habitoit Olivier, il se fit d'abord conduire dans la solitude où cette jeune personne s'étoit retirée, mais il ne l'y trouva point; il apprit qu'elle avoit été enlevée deux mois auparavant, et qu'on n'avoit aucune lumière sur le rang, la fortune

et le nom de son ravisseur. Isambard affligé de cette triste nouvelle, prit la route d'un vieux château que possédoit Olivier à l'une des extrémités de la forêt noire. Après trente heures de marche il se trouva à trois lieuës du château: il poursuivoit son chemin, lorsqu'il entendit derrière lui uu bruit de chevaux qui lui fit tourner la tête, et sa joie fut excessive en reconnoissant Olivier; il courut à lui précipitamment et le joignit presqu'au moment même. Olivier en appercevant Isambard, s'arrêta et descendit de cheval; les deux amis s'embrassèrent à plusieurs reprises, ensuite Olivier prenant Isambard par la main, le conduisit au pied d'un arbre et le faisant asseoir à côté de lui: «Mon ami, lui dit-il, voilà le premier moment de satisfaction que j'aie goûté depuis six mois! — Je me flatte que nous ne nous séparerons plus désormais, car je suis décidé à vous suivre par tout! — Mais j'ai une grace à vous demander. . . . . Ce coeur entièrement à vous maintenant!.... ne peut cependant s'ouvrir à la confiance!...... ne m'in-

terrogez point sur ce qui s'est passé durant le tems de vos voyages. Quelque bizarrerie que vous puissiez remarquer en moi, ne me questionnez pas, je vous en conjure, et je l'exige de votre amitié.

Pendant qu'Olivier parloit ainsi d'une voix tremblante, entrecoupée, Isambard les yeux attachés sur lui, l'examinoit avec un saisissement inexprimable; on voyoit sur le visage pâle, abattu d'Olivier; les traces profondes de la tristesse et de la douleur; son regard fixe, étonné, avoit quelque chose d'effrayant; et ce qui frappa le plus Isambard, ce fut son bouclier couvert d'un crêpe noir, qui cachoit entièrement sa devise. Après un moment de silence, Isambard prenant la parole et serrant la main de son ami: Tu sais, lui dit-il, que tes désirs sont des loix pour moi ...... Il suffit, interrompit Olivier; je suis tranquille. A ces mots, il se leva, Isambard le suivit et tous les deux remontèrent à cheval pour se rendre au château. Le jour commençoit à baisser, les chevaliers se trouvoient dans une grande

route découverte et jouissoient des derniers rayons du soleil couchant; mais au bout d'un quart-d'heure, ils regagnèrent la forêt. A peine Olivier y fut-il entré, que s'arrêtant tout à coup: quelle obscurité! s'écria-t-il, quelles affreuses ténèbres!........ ah! sortons d'ici!..... Ces paroles prononcées d'une voix étouffée, firent tressaillir Isambard: cependant dissimulant la surprise que lui causoit un mouvement si étrange, il se contenta de représenter simplement, que ce chemin étoit le seul qui conduisît au château. Pour toute réponse, Olivier soupira et se remit en marche; mais quelques minutes après, s'arrêtant encore brusquement: Isambard, dit-il, entendez vous les cris des oiseaux funèbres de la nuit?....... hâtons-nous de sortir de ce lieu terrible! .... En achevant ces mots, Olivier poussant vivement son cheval, poursuivit sa route avec une incroyable vitesse; les fossés, les souches d'arbres, l'épaisseur des taillis, rien ne pouvoit ralentir sa marche impétueuse; il sembloit qu'il voulut se soustraire au danger le plus

pressant; tous ses mouvemens décéloient la crainte et la terreur; quelquefois allongeant lentement la tête d'un air égaré, il regardoit de côté, comme s'il eût vu quelque chose d'effrayant: alors il frémissoit, il donnoit une violente secousse à son cheval et lui faisoit faire un écart prodigieux: on l'entendoit gémir; il paroissoit ébranlé, chancelant: mais à l'instant même il reprenoit sa course, et se penchant sur le cou de son cheval, en lui enfonçant ses éperons dans les flancs, il s'élançoit dans les routes avec une telle rapidité, qu'Isambard, malgré tous ses efforts, ne pouvoit le suivre que de loin. Enfin ils arrivèrent au château. On y attendoit Olivier, qu'on n'y avoit pas vu depuis plus d'un an. Les deux amis entrèrent dans un salon qui étoit excessivement éclairé. Olivier parut respirer en voyant de la lumière, malgré l'exercice violent qu'il venoit de soutenir pendant deux heures: une pâleur effrayante défiguroit ses traits, et son corps étoit agité d'un frisson universel. Il se jeta dans un

fauteuil et fut quelque tems sans parler: en suite il eut l'air de se ranimer et entretient Isambard assez paisiblement jusqu'au souper.

Après le souper, Olivier tomba dans une sombre et morne rêverie; la compassion et la terreur qui se peignoient sur son visage, et le mouvement précipité de sa respiration, montroient assez le désordre affreux de son ame, et tout ce qu'il souffroit intérieurement. Il ne sortoit de cet état que par des espèces de tressaillemens convulsifs, qui portoient l'effroi jusqu'au fond du coeur de son ami: alors Olivier le regardoit avec des yeux étonnés et fixes; il paroissoit surpris et charmé de le voir auprès de lui; il prononçoit son nom; sa phisionomie reprenoit une expression plus douce et plus calme; il sembloit qu'il se réveillât après un pénible sommeil, mais bientôt il retomboit de nouveau dans cet étrange égarement.

Enfin l'heure de se coucher arriva; Isambard se disposoit à suivre son ami; Olivier l'arrêtant: Isambard, lui dit-il, nous

ne passerons point la nuit ensemble!...... le dérangement de ma santé me force à cette espèce de séparation, qui m'est plus sensible que vous ne sauriez l'imaginer!........ bon soir, mon ami; puissiez-vous goûter le repos que j'ai perdu sans retour! — Olivier prononça ces paroles avec autant d'émotion que d'attendrissement, et sur le champ, sans attendre de réponse, il quitta précipitamment Isambard; ce dernier resta consterné de tout ce qu'il venoit d'observer. Avant de se mettre au lit, il voulut questionner l'aimable et jeune Zemni, le page favori d'Olivier; et il fut le chercher. Cet entretien ne fit qu'augmenter sa surprise et ses inquiétudes. Zemni lui dit, qu'il n'avoit plus, depuis longtems, la permission de coucher auprès de son maître. Il ajouta, qu'il supposoit qu'Olivier étoit sur tout malade durant la nuit, parce qu'on remarquoit en lui, tous les matins, une foiblesse et un abattement extraordinaires.

CHAPITRE VI.

LES PETITS TALONS.

. . . . . *ahi! cieca umana mente come i giudici tuoi son vani, e torti!* . . . .

— le TASSE.

Isambard trouva le moyen de se procurer la clef d'une petite salle qui tenoit à l'appartement de son ami; il s'y introduisit secrettement avec le projet d'y passer une partie de la nuit. Ce cabinet n'étoit séparé de la chambre d'Olivier que par une légère cloison, de manière qu'il étoit impossible qu'une plainte ou un mouvement d'Olivier put échapper à la vigilante curiosité d'Isambard, qui l'oreille collée sur la cloison, écoutoit avec une attention égale à son inquiétude. Au bout d'un quart-d'heure, il entendit que l'on ouvroit doucement la porte de la chambre d'Olivier, et il distingua le

bruit léger que font sur un plancher d bois, des petits talons de femme. U instant après, la voix la plus douce pro nonça ces paroles: *Olivier!..... c'est e vain que tu veux me fuir; je te suivra par tout.* À peine Isambard eut-il en tendu ces mots, qu'il s'éloigna de la cloi son, et sortant du cabinet, il retourn dans sa chambre. Des inquiétudes sur l santé de son ami avoient pu seules ex citer la curiosité d'Isambard, mais il s reprocha vivement d'avoir surpris un te secret, et découvert une intrigue d'amou qu'Olivier cachoit avec tant de soin Après beaucoup de réflexion sur un évé nement si singulier, Isambard imagina que la femme qu'il avoit entendue, *étoit* Armoflède, sans doute enlevée par Olivier; il supposa que touché des charmes d'un autre objet, il avoit voulu l'abandonner; que cette amante délaissée l'obsédoit et le suivoit en tous lieux, et qu'enfin les remords d'une inconstance si coupable, les reproches de celle qu'il trahissoit, et le trouble d'une passion nouvelle, causoient ce chagrin profond

dont il paroissoit pénétré, et ces momens d'égarement qui si souvent altéroient sa raison.

Isambard passa cette nuit sans dormir, et il se leva aussitôt qu'il apperçut les premiers rayons du jour, mais il ne put entrer chez son ami: on lui dit qu'Olivier n'avoit plus la coutume de se lever avec l'aurore, et qu'il restoit dans son lit, ou du moins enfermé dans sa chambre, jusqu'à l'heure du dîner. Enfin Olivier parut au moment de se mettre à table; il étoit si foible, qu'il pouvoit à peine se soutenir; le désordre de sa chevelure, la rougeur de ses yeux et la pâleur excessive de son visage, donnoient à sa phisionòmie quelque chose de frappant et de sinistre qui inspiroit l'effroi. Cependant la vue et l'entretien d'Isambard dissipèrent insensiblement ces funestes impressions, et sur la fin du dîner, il eût l'air d'être à peu près dans son état ordinaire. En sortant de table, il déclara à son ami, que son intention étoit de voyager. J'ai une manie singulière, ajouta-t-il; depuis que je suis dans

l'état de langueur où vous me voy
il m'est impossible de coucher deux jo
de suite dans le même lieu; ainsi
demandé mes chevaux et je vais par
Isambard répondit, qu'il étoit prêt à le s
vre; et en effet, un instant après les de
chevaliers montèrent à cheval et suivis
leurs écuyers et du jeune Zemni, ils quitt
rent le château. Durant la route, ils s'entr
tinrent paisiblement, allant au pas l'i
à côté de l'autre. Olivier questionna Isar
bard sur ses voyages; ce dernier, q
désiroit trouver une occasion de l
parler d'Armoflède, lui raconta son avan
ture avec Adalgise. A peine eut-il pro
noncé le nom d'Armoflède, qu'il vit Ol
vier se troubler et frémir; ce qui le con
firma dans les soupçons qu'il avoit con
çus. Il se pressa de changer d'entretien
mais Olivier cessa d'y prendre part e
garda le plus profond silence. Aux ap
proches de la nuit, Olivier voulut s'ar
rêter à la première hôtellerie; il y de
manda deux logemens séparés, et l'on
ne put lui donner qu'une grande sall
réunie à un cabinet, qui au lieu de porte

étoit séparé de la chambre que par un pan de tapisserie. Olivier parut au désespoir d'être forcé d'avoir son ami si près de lui. Isambard cependant le calma, en lui rappellant, qu'il avoit un sommeil très-profond, et en lui faisant remarquer, que le cabinet avoit une issue sur l'escalier, et qu'ainsi il pourroit se lever de bonne heure et sortir sans passer par la chambre. Le soir, Olivier pressa son ami de se coucher avant lui: Isambard y consentit et feignit même d'être fatigué et d'avoir un pressant besoin de dormir. Il se coucha: Olivier attacha fortement la tapisserie qui tenoit lieu de porte; il posa devant plusieurs fauteuils, ensuite il éteignit les lumières et se mit au lit. Isambard étoit trop inquiet, et trop ému pour pouvoir se livrer au sommeil; il entendit qu'Olivier s'agitoit, et versoit des larmes, ce qui dura sans interruption près de deux heures; enfin la porte de la salle s'ouvrit . . . . . . Olivier fit un mouvement si violent, que tous les meubles de la chambre en furent ébranlés; un cri étouf-

fé, mais lugubre et plaintif, échappa sa bouche. . . . . A l'instant mêm Isambard reconnut le bruit des petits t lons de femme; et la voix qu'il av entendue la veille, prononça ces mêm paroles: *Olivier! . . . . . c'est en va que tu veux me fuir; je te suivrai p tout!* A ces mots Olivier ne répon rien; Isambard qui écoutoit plus atten vement que jamais, l'entendit seuleme soupirer et gémir sourdement, comm une personne qui éprouve une violen oppression, ou qui craint d'éclater et faire du bruit. Après un assez long s lence, Olivier, d'une voix intrecoupé s'écria tout à coup: *O cruelle Arm flède!* . . . . Cette exclamation cheva de convaincre Isambard, qu'il n s'étoit point trompé dans ses conjecture mais il ne trouvoit pas que cette co duite d'Armoflède dût la faire accus de *cruauté*. En tout Isambard ne conc voit, ni l'opiniâtre persévérance d'Arm flède, ni le désespoir d'Olivier; il l sembloit qu'à la place de son ami, seroit fort éloigné de prendre cette ava

re d'une manière aussi tragique. Au
ilieu de toutes ces réflexions, Isambard
endormit; il ne se réveilla le lende-
ain que fort tard, et il sortit douce-
ent du cabinet, sans passer par la cham-
re d'Olivier. Ce dernier se leva peu de
ms après, aussi sombre et aussi acca-
lé que la veille; il fut retrouver son
mi et tous les deux quittèrent l'hôtel-
rie, et continuèrent leur voyage. Aux
pproches de la nuit, ils s'arrêtèrent
ans une ville; et ils trouvèrent dans
auberge qu'ils choisirent, deux logemens
éparés, et même assez éloignés l'un de
autre. Au moment où ils alloient se
ettre à table pour souper, l'écuyer d'I-
mbard entra dans la chambre et dit
son maître, qu'il venoit de rencontrer
t de reconnoître Adalgise, qui logeoit
ans un appartement voisin de celui
'Olivier. Cette nouvelle surprit Isam-
ard, comme il avoit conté à son ami
s détails de son combat avec ce prince,
t que le nom d'Adalgise devoit, par
ette raison, lui rappeller le souvenir
'Armoflède; il renvoya son écuyer sans

le questionner sur ce sujet, et chang de conversation; d'autant plus, qu'il cr remarquer beaucoup d'émotion sur le v sage d'Olivier. A dix heures les cheva liers du cygne se séparèrent, et Isan bard, comme à son ordinaire, se lev avec l'aurore. Quand il fut habillé, se disposoit à sortir pour aller se pro mener dans la ville, en attendant le re veil d'Olivier, lorsqu'il entendit un gran tumulte dans l'hôtellerie. Le lecteur verr dans le chapitre suivant la cause de cett rumeur.

CHAPITRE VII.

HORRIBLE SURPRISE.

D'une haute vertu quand l'éclat solemnel
A consacré le nom et les moeurs d'un mortel,
De la seule vertu l'autorité suprême
Suffit pour balancer l'évidence elle-même.
ARTAXERCE, tragédie de LE MIERRE.

Isambard ouvrit sa porte, et il rencontra plusieurs personnes qui lui apprirent, qu'un chevalier arrivé la veille, avoit été assassiné la nuit dans son lit. A ces mots, Isambard éperdu, vole dans le corridor de son ami; il respira en voyant sa porte fermée, et en reconnoissant l'écuyer d'Adalgise, qui baigné de larmes, contoit que d'après les ordres de son maître, étant entré dans sa chambre à la pointe du jour, il l'avoit trouvé évanoui et nageant dans son sang. Cependant les magistrats, qu'on avoit en-

voyé chercher, arrivèrent; ils interrogent l'écuyer, s'assurent de sa personne, et voyant que le malade mourant ne donnoit aucun signe de connoissance, ils déclarent qu'ils vont faire une visite générale et juridique dans toutes les chambres des voyageurs logés dans l'hôtellerie; et ils se disposent à commencer par celle d'Olivier, qui étoit la plus prochaine. Isambard craignant qu'on ne découvrit publiquement l'intrigue de son ami, auroit bien voulu pouvoir retarder cette visite; mais n'osant s'opposer à cette résolution, il devança les magistrats, afin d'entrer avant eux, dans la chambre. L'hôte présente une clef; on ouvre la porte . . . . quel spectacle horrible s'offre aux yeux d'Isambard! . . . . il n'y avoit dans la chambre ni volets, ni rideaux; le soleil le plus brillant sembloit rassembler tous ses rayons sur le lit d'Olivier, comme pour éclairer et découvrir le crime affreux dont on cherchoit des indices. . . . . . Le plancher est inondé de sang . . . . on voit Olivier enseveli dans un sommeil lé-

thargique; mais rien en lui n'offre l'image du repos; l'effroi, la pitié, les remords se peignent à la fois sur son visage livide et défiguré; ses cheveux hérissés expriment la terreur qui le poursuit dans un songe effrayant, et ses bras ensanglantés, fortement étendus sur ses draps, paroissent repousser avec horreur un objet qui l'épouvante. A cet aspect terrible, Isambard jette un cri perçant et tombe sur le pied du lit. . . . . Au moment même tous les spectateurs s'écrient: *c'est lui, voilà l'assassin!* A ces paroles Olivier tressaille et se réveille; en voyant la foule qui l'environne, il frémit, il leve vers le ciel des yeux égarés: Grand Dieu, dit-il, vous voulez donc découvrir mon forfait! . . . . Cet aveu ne laissantplus de doutes, on s'apprête à le saisir, mais Isambard reprenant toutes ses forces: Arrêtez, s'écria-t-il impétueusement, arrêtez; malgré ces apparences funestes, malgré lui-même, s'il le faut, je réponds de son innocence. Non, Olivier n'est point un vil assassin: enfermez nous dans cette chambre, po-

sez des gardes à la porte, mais laissez nous seuls. Allez et ne m'obligez point à vous forcer de céder à ma prière. Le ton ferme et l'air intrépide d'Isambard en imposèrent à l'assemblée; tout le monde se retira. Alors Isambard se rapprochant de son ami: tout semble t'accuser, lui dit-il, mon coeur seul te justifie, mais parles, explique-moi cet horrible mystère. . . . . . Fuis un infortuné, s'écria Olivier, souillé d'un crime exécrable; je ne suis plus digne de ton amitié! fuis! — O ciel, que dis-tu; non, je ne puis te croire . . . . Olivier! rappelle ta raison égarée...... Sans doute qu'un noble combat...... Non, interrompit Olivier, non, je suis un assassin, un détestable assassin.... vois-tu ce sang!..... il crie vengeance! ah le plus terrible supplice est au fond de mon coeur..... la vie m'est odieuse! eh bien, veut-on enfin m'on délivrer? . . . . . . A ces mots Isambard, glacé, pénétré d'horreur, resta un instant immobile, les yeux fixés sur Olivier; ensuite se précipitant dans ses bras: un délire affreux, s'écria-t-il

le prive de la raison; . . . . . . tu m'arraches l'ame, tu me désespères, mais je ne croirai jamais que mon ami, que mon frère, ait été le meurtrier d'Adalgise. — Que parles - tu d'Adalgise? reprit Olivier avec étonnement. — Quoi! tu parois surpris. — Qu'ai-je de commun avec Adalgise? — Il est assassiné. — Eh bien? — Voilà le forfait que l'on t'impute. — Qu'entends-je! . . . . quoi c'est là le sujet de ta terreur et de tes larmes! — A ces paroles Isambard embrassa son ami avec transport; ce seul mot lui suffisoit; des apparences plus fortes encore auroient déposé contre Olivier, qu'il n'auroit pu le soupçonner d'un tel crime. Il lui conta en peu de mots tout ce qui s'étoit passé; Olivier l'écouta froidement, et lorsqu'il eût fini de parler, il soupira et lui prenant affectueusement la main: il est inutile de t'assurer, lui dit-il, que je n'avois aucune connoissance de cet événement; tu ne m'aurois jamais aimé, si tu avois pu me croire dégradé par cet infâme attentat . . . . . cependant tout m'accuse, et la loi doit me condamner.

— Mais tu pourras te justifier par un récit fidelle. — Non, je ne puis révéler la vérité qu'à toi seul: avant de mourir, je déposerai dans ton sein le secret de ma vie; mais je ne le dirai point pour me préserver de la mort. — Tu mourrois! et tu mourrois dans l'ignominie! . . . . . . songes-tu bien, cruel, aux tourmens, à l'opprobre que tu répandrois sur les restes de ma vie! — L'honneur me défend de parler. — L'honneur! . . . . et si tu t'obstinois à te taire, tu périrois sur un échafaud! — Je ne suis ni perfide, ni lâche, mais j'ai mérité la mort; je te l'ai dit, je suis coupable. — Toi coupable! . . . . et tu viens de m'assurer de ton innocence! — Je n'ai point de part au meurtre d'Adalgise . . . . mais ce sang dont je suis souillé, ce sang précieux . . . . . . c'est moi qui l'ai versé! . . . . Ah! du moins effaçons les traces de cet affreux homicide, que le sommeil et mon imprudence ont exposés au grand jour. . . . . En achevant ces mots, Olivier se levant pré-

cipitamment, s'avance près d'un grand sceau d'eau posé près de son lit, y plonge ses bras, et verse ensuite l'eau dans la chambre. Pendant ce tems, Isambard debout, pétrifié par la surprise et glacé de terreur, considéroit Olivier d'un air sinistre et stupide . . . . tout à coup on frappe à la porte. Isambard reconnoit la voix de son écuyer, qui crie qu'Olivier est entièrement justifié! . . . . . . Isambard ouvre précipitamment la porte, l'écuyer entre et raconte qu'Adalgise a repris sa connoissance, mais pour maudire les secours qui le rappellent à la vie, qu'il se livre à des emportemens qui épouvantent tous ceux qui l'entourent, et que dans ces transports furieux il a publiquement avoué, et même déclaré, que personne n'avoit attenté sur ses jours ; qu'il est seul l'auteur du crime et qu'il avoit voulu mettre fin à son existence, qui lui étoit devenue insupportable. Isambard sortit pour aller s'informer de la vérité de ces détails; et après s'être assuré de l'exacte fidélité de ce récit, il fut à son tour questionné

sur l'état où l'on avoit trouvé son ami. Il répondit, qu'ayant été saigné la veille, sa blessure s'étoit r'ouverte; et tout le monde convint qu'il ne faudroit jamais se presser de juger sur les apparences, quelques fortes qu'elles puissent paroître. Principe trop souvent négligé et dont l'oubli a fait tant de fois soupçonner, et même condamner l'innocence.

CHAPITRE VIII.

MYSTÈRE IMPÉNÉTRABLE.

Sweet gentle sleep sits only on the eye-lids of the happy — no wonder then, that I taste not her balmy influence.

LAKE OF WINDERMERE.

Cependant Isambard étoit plus agité, plus troublé que jamais. Olivier justifié à tous les yeux, ne pouvoit l'être aux siens: Olivier n'avoit point attenté à la vie d'Adalgise, mais de quel sang s'étoit-il donc souillé? Il avoit prononcé cet effroyable aveu: *Je suis un assassin, un détestable assassin!* Un poids affreux oppressoit le coeur sensible et généreux d'Isambard; une seule idée occupoit son esprit; il se répétoit avec horreur: Olivier a commis un meurtre cette nuit! mais comment, après un tel forfait, avoit-il pu se coucher tranquillement et s'endor-

mir? qu'avoit-il fait de sa victime? quelle étoit cette victime? . . . . . seroit-ce la malheureuse Armoflède? . . . . . Isambard frémissoit et ne pouvoit percer l'obscurité de ce mystère épouvantable. Enfin il fut retrouver son ami, qui lui déclara qu'il ne partiroit que le lendemain, ne voulant pas avoir l'air de fuir après l'accusation dont on l'avoit noirci. Mais comme cette chambre, ajouta-t-il, m'est devenue odieuse, et qu'il me seroit impossible d'y coucher désormais, je vous prie, mon ami, de me céder la vôtre pour cette nuit. A ces mots, Isambard conjura Olivier d'achever de lui ouvrir son coeur. Hélas! répondit Olivier, je sens bien que je ne dois plus espérer maintenant de pouvoir vous cacher ce funeste secret; après tout ce que vous avez vu, je suis enfin forcé de vous le révéler! . . . . . Je ne possédois plus qu'un seul bien au monde, l'estime de mon ami; il faut le perdre encore! . . . . . laisse-moi du moins me préparer à ce récit terrible . . . . . qu'il me seroit impossible de faire aujourd'hui . . . . . de-

main tu sauras tout. Isambard vit son ami dans une si violente agitation, qu'il n'osa le presser davantage; mais il passa le reste de la journée dans l'état le plus cruel. Enfin ne pouvant supporter une telle incertitude, et redoutant d'ailleurs les effets du sombre désespoir dans lequel Olivier paroissoit plongé, il se décida à se cacher cette nuit même dans sa chambre. Comme il avoit occupé cette chambre qu'il devoit céder à son ami, il y avoit remarqué une porte donnant sur un corridor, et recouverte par la tapisserie; il posa devant cette porte de grands meubles qui la cachoient entièrement; il l'entr'ouvrit, et lorsque Olivier fut enfermé dans cette chambre, Isambard se glissa doucement derrière la tapisserie, avec l'intention d'y rester jusqu'au jour. Il s'étoit placé de manière qu'il pouvoit voir facilement tout ce qui se passoit dans la chambre, par le moyen d'une petite ouverture qu'il avoit faite à la tapisserie; et il vit distinctement tout ce qu'on va décrire. — D'abord, Olivier ferma avec beaucoup de soin la

porte d'entrée: ensuite il se jetta dans un fauteuil, et donna un libre cours à ses larmes. Au bout d'une demie heure, il commença à se déshabiller: ses pleurs ne couloient plus, mais de tems en tems il frémissoit et regardoit avec effroi autour de lui. Lorsqu'il fut déshabillé, il se précipita à genoux et fit une longue prière. Cette action n'étonna point Isambard, dans ce siècle d'héroisme et de loyauté; les plus vaillans chevaliers regardoient la réligion comme l'unique base de la morale et des vertus: mais Isambard fut ému jusqu'au fond de l'ame, en entendant les gémissemens et les sanglots de son malheureux ami, qui après avoir fini sa prière, se prosterna le visage contre le plancher, et resta près d'un quart-d'heure dans cette attitude. Enfin il se releva, et versant plusieurs caraffes d'eau dans un sceau, il s'écria: Grand Dieu! quels affreux préparatifs! . . . . . . Il porta ce sceau après de son lit, il leva les mains vers le ciel, avec l'expression de la plus vive douleur; il éteignit sa lumière et se coucha. Il

le plaignit et s'agita sans relâche jusqu'à minuit; alors la porte d'entrée s'ébranla. Isambard reconnut le bruit des petits talons de femme; et ces paroles qu'Isambard entendoit pour la troisième fois, furent prononcées distinctement: *Olivier! . . . . . . , c'est en vain que tu veux me fuir; je te suivrai par tout!* Oh! pardonne, s'écria Olivier; il n'en put dire d'avantage; des sanglots lui coupèrent la parole. Isambard croyoit rêver; tout ce qu'il venoit de voir, tout ce qu'il avoit entendu, lui paroissoit absolument inexplicable: il se perdoit dans ses réflexions; il ne fut tiré de sa profonde rêverie, qu'en appercevant les premiers rayons du jour. Dans cet instant il entendit que celle qu'il supposoit être Armofléde, quittoit le lit d'Olivier, et désirant vivement la voir, il regarda avec attention dans la chambre où l'on pouvoit déjà distinguer les objets.

CHAPITRE IX.

AFFREUSE DÉCOUVERTE.

Avaunt! and quit my sight! let the earth hide th
Macbeth, SHAKESPEARE.

Mais qui pourroit exprimer le saisiss-ment et l'horreur qu'il éprouvra, à l'as-pect terrible du tableau surprenant q frappa ses regards! Il vit un affreu squelette ensanglanté, qui s'éloignoit ave lenteur en gémissant sourdement, et e laissant sur son passage de longues tra-ces de sang, et qui s'évanouit dans le airs lorsqu'il eut traversé la chambre Isambard, d'abord pétrifié par l'étonne-ment et la terreur, reste un instant im-mobile; ensuite il pousse un crie lamen-table et s'élance dans la chambre. Oli-vier qui se levoit, frémit en l'apperce-vant; ah! cruel ami, s'écria-t-il, qu'as-tu fait! tu viens donc de découvrir et mon

crime et mon châtiment! . . . . A ces mots, Isambard fondant en larmes, se précipite dans ses bras: Je ne sais rien encore, répondit-il, mais j'ai vu ce prodige affreux; je voix l'excès de ton infortune et j'en viens partager l'horreur. Je ne te quitterai plus . . . . ces nuits effroyables, je les passerai toutes avec toi . . . . . je te consacre ma vie; désormais tu ne seras plus seul au milieu des ténèbres, avec ton malheur et tes remords; nous gémirons ensemble. A genoux, près de toi, je recueillerai tes larmes, ta main tremblante pressera celle d'un ami, ton oreille entendra ses soupirs, et la voix de la sainte amitié peut-être adoucira tes maux. Ce discours fit passer au fond du coeur d'Olivier les seules consolations qu'il fut susceptible de recevoir: il embrassa le généreux Isambard, en versant un torrent de pleurs, et lui dit tout ce que la reconnoissance peut inspirer de plus tendre et de plus touchant. Quand les deux chevaliers furent un peu plus calmes, ils s'occupèrent du triste soin d'effacer

de la chambre les traces sanglantes qu le spectre y avoit imprimés. Olivie s'habilla, et promit à son ami de lu conter sa tragique histoire dans le cour de la journée. *) Avant de quitte l'auberge, Isambard voulut savoir de nouvelles d'Adalgise. On lui dit, qu sa blessure n'avoit rien de dangereux mais qu'il paroissoit toujours agité du plus violent désespoir; qu'il avoit eu un

*) Ce spectre sera sans doute critiqué, mais je crois que les vrais littérateurs ne désapprouveront pas une fiction, employée si souvent dans les genres d'ouvrages les plus sublimes, le poëme épique et la tragédie. Dira-t-on, qu'on veut plus de vraisemblance dans un roman? cette objection seroit bonne pour un roman qui peindroit les moeurs actuelles. D'ailleurs, cet ouvrage, par son plan et par sa forme, est plutôt un poëme dans le genre de ceux de l'Arioste, que ce que nous appellons un roman. Je place une apparition dans un siècle où la croyance universelle consacroit ce grand moyen de terreur; et je crois que sans toutes ces raisons on m'approuvera, si le spectre de Célanire fait sur mes lecteurs l'impression, qu'il a produit sur le petit nombre de personnes auxquelles j'ai lu cet ouvrage. Enfin, l'idée de faire mourrir l'héroïne de l'histoire dès les premières pages, et cependant d'occuper d'elle jusqu'à la fin, est peut-être assez neuve pour mériter quelqu'indulgence.

redoublement de fureur, en apprenant qu'Isambard étoit si près de lui; que le nom d'Isambard échappoit souvent de sa bouche, et qu'il l'accusoit de lui avoir enlevé Armoflède. Isambard crut devoir écrire à ce malheureux prince un billet, par lequel il lui protestoit qu'il n'étoit point son rival, et qu'il n'avoit aucune connoissance de la destinée d'Armoflède. Après avoir donné ce billet à l'écuyer d'Adalgise, il monta à cheval et partit avec Olivier. Au bout d'une heure de marche, les chevaliers du cygne s'arrêtèrent dans une prairie charmante; ils mirent pied à terre, et s'éloignant de leurs écuyers, qui gardoient leurs chevaux, ils entrèrent dans une allée de saules qui bordoit un étang; ils s'assirent sur une touffe épaisse de joncs et de roseaux; et cédant enfin aux instances de son ami, Olivier commença, dans ces termes, le récit de ses malheurs.

CHAPITRE X.

UNE COQUETTE.

Elle fait de sang-froid le discours le plus tend
Et feint effrontement un timide embarras,
Pleurs qui vont droit au coeur et qui n'en parte
pas.

La coquette de village de DUFRENY.

Quel détail affreux éxiges-tu de moi et comment ma bouche pourra-t-ell l'articuler! . . . . Hélas! ces cruel souvenirs oppressent mon coeur dan tous les instans de ma vie, ils me pour suivent dans mes songes, mais du moin je les repoussois, je les écartois de mo imagination; comment aurois-je pu sup porter ma déplorable existence, en ar rêtant ma pensée sur ce sujet éternel d terreur et de remords? Cependant j suis forcé de me retracer dans toutes ses circonstances, cet instant d'erreur e

e délire qui m'a précipité pour jamais ans l'abîme le plus profond des misères umaines! je vais moi-même r'ouvrir et reuser encore la blessure mortelle de e coeur déchiré! . . . . N'importe; u le veux, je le dois. . . . . . . O toi qui n'exerces sur moi ta vengeance sévère, mais équitable, que dans les ténèbres de la nuit; toi, dont ma bouche criminelle n'osa jamais, depuis mon malheur jusqu'à ce moment, prononcer le nom redoutable et chéri; tu crains l'éclat de la lumière, mais sans doute même durant le jour; errante autour de moi, u suis en tous lieux les pas de ton époux infortuné! . . . . Oui, j'entends tes lugubres accens, ombre sanglante et plaintive! . . . . oui, je te vois! . . . . immobile et menaçante, et sous une forme terrible, tu viens te placer devant moi! . . . . tu veux écouter ce funeste récit! . . . . . . Ah! puisse l'excès de mon repentir et de ma douleur, émouvoir ta pitié et désarmer ta juste colère! . . . . . . Après avoir prononcé ces mots, Olivier s'arrêta, en

fixant avec horreur l'objet effrayant qu
son imagination troublée lui présento
Ensuite il mit ses deux mains sur sc
visage et garda long-tems un silence, qu
le trouble extrême d'Isambard ne l
permit pas de rompre. Enfin reprenai
la parole, Olivier poursuivit de la sort

Le premier objet qui fixa mes re
gards à la cour de Charlemagne, c
fut Armoflède. Nous étions alors l'u
et l'autre d'une extrême jeunesse: c'étoi
inmédiatement après la funeste bataill
de Ronceevaux; je venois de perdre l'in
fortuné Roland; j'étois à peine rétabli d
mes blessures, les dangers où je m'étoi
exposé dans l'espoir de sauver les jour
de mon ami, les bontés de l'Empereur
ma profonde, tristesse servirent à me fair
remarquer d'une personne, dont la va-
nité seule dirigeoit tous les sentimens
Le caractère d'Armoflède n'étoit point
encore développé; je ne vis que ses agré-
mens, et séduit par ses grâces, je m'at-
tachai à elle. Quoique la reine Hermen-
garde eut été répudiée dans l'enfance
d'Armoflède, cette dernière, par la fa-

leur de l'Empereur, avoit conservé dans la Lombardie l'héritage des ses pères: elle y fit un voyage, et à son retour je la trouvai absolument changée à mon égard; elle me traita froidement et bientôt m'ôta toute espérance. Vers ce même tems une partie de la Lombardie se souleva en faveur d'Adalgise, et l'on crut un moment que ce prince alloit remonter sur le trône. Je voyois toujours Armoflède et je remarquai facilement, qu'elle prenoit le plus vif intérêt à cette révolution. J'attribuai d'abord ce mouvement à un attachement naturel au sang de ses premiers maîtres; je ne tardai pas à en découvrir le vrai motif. Le caractère d'Armoflède offre un assemblage surprenant et monstrueux de défauts et de vices, bien rarement réunis; inconstante dans ses goûts et persévérante dans ses desseins, elle a tous les caprices de la légéreté et toute la suite, toute l'opiniâtreté, que peuvent donner des sentimens profonds et des passions violentes; étourdie, et même indiscrette par vanité, personne cependant ne pos-

sède mieux l'art perfide de dissimuler
de tromper; née avec l'imagination la p
ardente et le coeur le plus froid, ab
lument dénuée de principes et perve
par l'orgueil, il n'y a pour elle dans
vie que deux grands intérêts: le pla
et la vaine gloire de s'élever au-des
des autres par l'éclat du rang, et p
la séduction de l'esprit et des grac
Sa tête est si vive, qu'elle parvient sa
peine à se persuader, (du moins pour
moment,) qu'elle éprouve en effet
sentimens qu'elle avoit formé le pro
de feindre; elle persuade, elle entraîn
parce que souvent elle partage l'ill
sion qu'elle cause. Elle est à son g
sensible, touchante ou passionnée,
avec une adresse inimitable, car elle f
mieux qu'emprunter toutes les forme
elle les prend réellement, elle s'abu
elle-même, afin d'abuser plus sûreme
ceux qu'elle veut séduire. Elle sait tir
parti des défauts qu'elle ne peut cache
elle avoue si naturellement qu'elle e
légère, inégale, inconséquente, qu'on n'e
jamais tenté de se défier d'elle, et qu'o

l'attribue ses torts et ses perfidies mêmes qu'à l'imprudence et à l'étourderie. La nature a mis dans ses yeux l'empreinte de la malice et de la tromperie; mais son visage aussi mobile, aussi souple que son esprit, ne doit tous ses charmes qu'à la variété de ses mouvemens et à l'étonnante facilité de rendre tous les différens genres d'expression; enfin coquette, ambitieuse, envieuse, fausse et vindicative, elle est d'autant plus dangereuse, que son ton, sa vivacité, ses manières si naturelles, son air ouvert, étourdi et jusqu'à sa gaieté, ne permettent pas de la soupçonner d'artifices et n'annoncent jamais que la franchise et la bonté. Telle est Armosléde. Hélas! pour mon malheur je n'ai connu son caractère, qu'après avoir été la victime de sa noirceur et de sa perfidie!

Un jour que je me promenois sur une des terrasses du palais, j'apperçus à terre quelque chose de brillant que je ramassai; c'étoit un bracelet de diamans que j'avois vu plusieurs fois au bras d'Armosléde, depuis son retour de la Lom-

bardie. Ce bracelet, en tombant, s
toit ouvert, j'eus la curiosité de regar
ce qu'il contenoit, et je vis avec bea
coup de surprise, qu'il renfermoit c
cheveux sur lesquels on avoit appliq
en lettres d'or émaillées, le nom d'Ad
gise. Je fus trouver Armoflède, qui p
rut extrêmement déconcertée, en voya
entre mes mains ce gage mystérieux;
ne lui cachai point mon indiscrétio
elle en fut d'abord effrayée, mais bie
tôt la vanité l'emportant sur toute aut
considération, elle prit un air ingén
reconnut qu'elle avoit de grands tor
avec moi, m'assura qu'elle vouloit d
moins les réparer, autant qu'il étoit po
sible, par une confiance entière, en m
révélant le secret de sa vie. Alors ell
m'avoua, qu'elle avoit vu en Lombardi
le prince Adalgise, qui s'y étoit rend
sous un nom supposé, dans l'espoir d'
exciter une révolution. Elle ajouta, qu'ell
avoit eu l'occasion de le connoître; qu
ce prince étoit devenu éperduement amou
reux d'elle, et qu'elle avoit été touch
de sa passion. Ce ne fut pas sans r
mor

mords, continua-t-elle, que j'autorisai ses espérances ; je ne pouvois oublier mes engagemens avec vous ; je vous dirai même avec ma franchise ordinaire, que je fus d'autant plus coupable, qu'au fond du coeur je vous préférois à votre rival ; mais l'ambition l'emporta sur l'amour. D'ailleurs vous m'aimiez foiblement, Adalgise m'adoroit ; je voyois ce prince prêt à remonter sur le trône de ses pères, la reconnoissance et la vanité fixèrent enfin ma destinée. Après cet aveu sincère, ajouta-t-elle, vous devez me croire, quand je vous protesterai, que si vous aviez eu pour moi une passion véritable, je vous aurois sacrifié sans balancer tous les trônes de l'univers. Armofléde prononça ces derniers mots avec tant d'expression, que j'en fus attendri ; je trouvois qu'en effet les sentimens que j'avois pour elle, n'étoient pas assez vifs pour mériter de grands sacrifices ; j'excusai son inconstance, j'admirai sa candeur, je fus extrêmement touché des preuves de confiance et d'estime qu'elle me prodiguoit, et je lui promis une éter-

nelle amitié. Peu de tems après, on apprit qu'Adalgise avoit échoué dans tous ses desseins: Armofléde m'en parut médiocrement affligée. Je m'étois engagée, me dit-elle, à l'épouser, si le succès eut couronné son entreprise; et toute réflexion faite, je sens que l'ambition n'auroit pu remplir mon coeur. J'aurois trop regretté sur le trône de Lombardie, et la cour de France, et la patrie d'Olivier! . . . . . . Armofléde prononça ces derniers mots avec un air attendri, que je ne vis pas sans émotion; je serrai sa main dans les miennes; elle feignit de tomber dans une profonde rêverie; ensuite paroissant tout-à-coup revenir à elle-même, elle fit quelques plaisanteries sur sa distraction et mon silence, et elle me quitta brusquement, en me laissant persuadé, qu'elle avoit en secret pour moi le sentiment le plus tendre et le plus vif, qu'elle cherchoit à le dissimuler et le combattoit vainement. C'est ainsi que se jouant de ma crédulité, Armofléde avoit trouvé le moyen de me sacrifier à l'intérêt et à l'ambi-

tion, en obtenant mon estime et ma confiance; et qu'elle parvenoit encore à reprendre ses premiers droits sur mon coeur, en trahissant lâchement l'amant qu'elle m'avoit préféré, lorsqu'elle le voyoit proscrit et fugitif. Une funeste expérience m'a fait connoître une importante vérité; c'est qu'il faut juger les gens avec lesquels nous vivons, non sur leurs démonstrations et leurs discours, mais d'après leurs actions et le fond de leur conduite; et il arrive communément, qu'on ne juge ainsi que ceux avec lesquels on a peu de rapport: c'est pourquoi les jugemens du public sont en général équitables, parce qu'ils sont fondés sur des faits positifs; tandis qu'au contraire on rencontre tant de dupes dans une société intime. En vain Armoflède eut possédé l'art de jouer l'attendrissement, l'ingénuité, la sensibilité, je n'aurois été séduit ni par sa grâce, ni par son esprit et ses discours, si mon opinion sur son coeur et sur son caractère n'eut été fixée que par sa conduite; alors je n'aurois pu voir en elle, qu'une

coquette ambitieuse, indiscrette et légère, également incapable de générosité et d'un véritable attachement; mais entraîné par ses artifices, j'étois au moment de reprendre ma première chaîne, lorsqu'un événement inattendu changea tous mes desseins, bouleversa toutes mes idées, et décida pour jamais de mon sort. O! sur quel souvenir vais-je m'arrêter!..... du fond de ce gouffre effroyable où je suis plongé, je dois donc, pour augmenter encore mon supplice, me rappeller ces jours brillans de gloire et de bonheur, qui s'écoulèrent avec la rapidité d'un songe trompeur et fugitif! il faut donc, hélas! que je me retrace avec détail cette félicité si pure, dont je n'ai goûté tous les charmes, que pour mieux sentir l'amertume et l'horreur du destin déplorable qui m'étoit réservé!. . . . . . Tu sais que dans la dernière bataille que nos troupes livrèrent aux Saxons, la déroute de ces derniers fut complette; mon ardeur à poursuivre les fuyards, m'empêcha de remarquer que je n'étois plus suivi de nos soldats. Je continuois

ma course, lorsque j'apperçus au pied d'un arbre un guerrier du parti ennemi; il étoit assis; on voyoit près de lui son casque, sa lance brisée, et son épée. Je descendis de cheval et je m'élançai vers lui, pour le faire prisonnier; je ne vis que dans ce moment, qu'il étoit blessé, et plongé dans un profond évanouissement: alors je ne songeai plus qu'à le secourir. Son sang couloit à gros bouillons; je l'arrêtai avec mon mouchoir, donc je bandai sa plaie, et je courus à un ruisseau voisin pour y puiser de l'eau dans mon casque. En revenant, je vis avec susprise le guerrier saxon debout, appuyé contre l'arbre; sa taille imposante et la majesté de toute sa figure me frappèrent tellement, que je m'arrêtai à dix pas de lui pour le considérer. Il dit quelques mots dans sa langue, que je n'entendis pas, mais je compris par l'expression de sa phisionomie et par ses gestes, qu'il me remercioit du secours que je venois de lui donner. Tandis que je le contemplois avec un sentiment de respect, qui me rendoit immobile, il me

montra sa blessure, et joignant les deux mains, il parut me faire une prière; ensuite il tira de sa ceinture un poignard; il en tourna la pointe contre son coeur, et resta dans cette attitude, en me regardant fixement...... Je compris parfaitement ce langage énergique, et pour toute réponse, je jettai loin de moi ma lance et mon épée: alors le guerrier laissa tomber son poignard et me tendit les bras; je m'y précipitai et ce que j'éprouvai, en me sentant doucement presser contre son sein, tu pourras plus facilement le concevoir que je ne pourrois l'exprimer!...... O sainte humanité! que sont auprès des jouissances que tu procures, les succès meurtriers des combats et la gloire inhumaine des exploits guerriers?...... Je me trouvois mille fois plus heureux d'avoir sauvé la vie et de rendre la liberté à cet étranger, que ne sauroit l'être le destructeur d'une armée entière, au milieu de la pompe de son triomphe. Je voyois avec ravissement sur son visage la douce expression de la joie et de la reconnoissance; il

me considéroit attentivement, comme s'il eut voulu graver dans sa mémoire les traits de son libérateur; enfin il fallut nous séparer; nous n'avions pu nous parler, mais nos coeurs s'étoient entendus. Je le conduisis vers son cheval, qui étoit attaché à quelques pas de nous; comme la quantité de sang qu'il venoit de perdre, lui causoit encore une extrême foiblesse, je l'aidai à monter à cheval; alors il me serra affectueusement la main, et détachant une écharpe couleur de feu, brodée d'or, qui ceignoit sa taille, il me la donna et me quitta au même instant; il s'éloigna avec rapidité et je le perdis de vue. Je me parai sur le champ de cette écharpe, que je n'ai quittée qu'à l'époque fatale où je n'ai plus été digne de la porter! . . . . . . Peu de mois après cette avanture, la paix se fit, et Vitikind vint à la cour. Tu n'y étois point alors; tu as su depuis le trait que je vais conter, mais c'est un des plus doux souvenirs qui me restent; tu n'en connois pas tous les détails, et il eut une telle influence sur

tous les événemens de ma vie, que je dois le rapporter ici. Nous avions tous combattu Vitikind, et personne de nous ne connoissoit sa figure; outre que la visière de son casque cachoit toujours son visage, il avoit l'habitude de changer plusieurs fois d'armure dans le cours d'une bataille, de sorte qu'il se portoit par tout sans être connu, ni distingué des autres chefs de son armée. Nous éprouvions tous la plus vive curiosité de voir ce fameux guerrier: l'Empereur qui parle la langue de Vitikind, le reçut d'abord seul, et l'entretint deux heures; pendant ce tems toute la cour et tous les chevaliers étoient rassemblés dans une grande salle du palais; j'étois de ce nombre, et j'éprouvois une impatience inexprimable, de voir paroître ces deux héros, dont l'estime et l'admiration mutuelles avoient depuis long-tems devancé la réconciliation. Enfin la porte s'ouvre, et Charlemagne et Vitikind s'avancent en se tenant par la main; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'en jettant les yeux sur le dernier, je reconnus à l'instant

le guerrier auquel j'avois sauvé la vie! mon émotion fut extrême et elle s'accrut encore, quand Charlemagne, s'arrêtant au milieu du cercle que nous formions, nous adressa la parole à tous: Chevaliers, dit-il, Vitikind cherche parmi vous son libérateur; l'un de vous a su sacrifier, sans balancer, les droits terribles de la guerre aux droits sacrés de l'humanité; celui-là doit être un loyal et preux chevalier, la générosité est l'inséparable compagne de la véritable valeur: comme soldat j'approuve son action, comme monarque je dois la récompenser, puisque Vitikind étoit décidé à s'arracher la vie, si son ennemi se fut obstiné à lui donner es fers, det alors j'eusse été privé de l'alliance et de l'amitié d'un grand homme!...... L'Empereur parloit encore, lorsque Vitikind appercevant mon écharpe, tressaillit, leva les yeux sur mon visage et me reconnoissant aussitôt, s'élança impétueusement vers moi; il me pressa dans ses bras, je vis couler ses larmes!..... au milieu de la joie si pure que j'éprouvois, je pensai à toi, Isam-

bard, je te regrettai vivement....... le plus doux triomphe est imparfait, si les yeux d'un ami ne le contemplent pas!.... Le soir même de ce jour si mémorable pour moi, l'Empereur me fit venir dans son cabinet, où je le trouvai seul. Olivier, me dit-il, je vous ai promis une récompense, et je vais vous prouver que déjà je me suis occupé de votre bonheur. Je sais que la fille de Vitikind est d'une beauté incomparable, je la lui ai demandée pour vous, en ajoutant que vous ignoriez cette démarche: il m'a répondu qu'après ce que vous avez fait pour lui, il vous l'auroit offerte, s'il n'avoit pas un engagement sacré. Il a promis sa fille au vaillant Albion, son lieutenant, et ce n'est qu'à ce prix qu'il a pu s'assurer de sa fidélité. L'honneur l'oblige à garder sa parole et la politique même le lui prescrit; s'il y manquoit, Albion irrité, se fixeroit en Saxe, s'y mettroit à la tête d'un foible parti qui n'a pas encore subi le joug, et que nous ne réduirions peut-être jamais, s'il avoit un tel chef: ainsi l'intérêt de Vitikind, le

mien, celui de la France, nous forcent impérieusement de renoncer, sans retour, au projet que j'avois conçu. J'ai cru devoir vous instruire de ces détails, poursuivit l'Empereur, afin de vous préserver d'un espoir, que sans cette connoissance vous auriez pu facilement prendre, en voyant la plus belle personne de l'Europe, et qui est la fille d'un homme généreux et reconnoissant, qui vous doit la vie: mais je saurai trouver d'autres moyens d'assurer votre fortune et votre félicité, et vous pouvez avec confiance vous en reposer sur moi. Quand l'Empereur eut cessé de parler, je balbutiai avec embarras quelques mots de remercîment, et je sortis avec précipitation, afin de lui dérober un trouble dont je ne pouvois moi-même concevoir la cause. Jamais l'idée qu'il venoit de m'offrir, n'avoit pu se présenter à mon imagination, car jusqu'à ce moment j'avois ignoré que Vitikind eut une fille; cependant le commencement du discours de Charlemagne me fit éprouver la plus vive émotion: j'admirois le héros saxon

avant de le connoître, et devenu son libérateur, l'amour-propre avoit tellement exalté mes sentimens pour lui, que son alliance m'eut paru mille fois plus glorieuse, que celle de tous les souverains de la terre; quand l'Empereur m'apprit qu'il existoit une fille de Vitikind, qu'elle étoit belle . . . . je sentis palpiter mon coeur! . . . . . . quand il prononça son nom, un tressaillement involontaire sembla m'avertir que j'entendois nommer celle qui devoit faire le destin de ma vie, et lorsqu'enfin l'Empereur me défendit si formellement, de concevoir un espoir dont il avoit eu lui-même la première idée, j'éprouvai un abattement inexprimable, je trouvai cet ordre tyrannique, et j'eus beaucoup de peine à lui cacher l'excès de mon mécontentement. Dans cet endroit de sa narration, Olivier poussa un profond soupir. Souffrez, mon ami, dit-il, que pour aujourd'hui j'en reste là . . . . désormais dans le cours de mon histoire, je n'ai plus qu'à vous parler D'ELLE, et vous n'imaginez pas, quel effort il faudra que je fasse sur

moi-même, pour pouvoir articuler son nom! . . . . déjà le soleil commence à baisser; hâtons-nous de trouver un asile. En disant ces mots, Olivier se leva, Isambard appella les écuyers, ils remontèrent tous à cheval et poursuivirent leur route.

CHAPITRE XI.

CONSTANCE ET PIÉTÉ FILIALE RÉCOMPENSÉE

Que sont les passions auprès de la nature!
DU BELLOY.

Ah! qui pourroit effacer dans un jour
La profondeur des traces de l'amour!
C'est le torrent qui sillonnant la plaine
A tout empreint du sable qu'il entraîne.
Les prés rougis, les guérets dépouillés
Marquent les lieux que son cours a souillés;
Mais un printems suffit à la nature
Pour réparer l'émail et la verdure;
La vie entière à peine reproduit
La paix du coeur qu'un seul instant détruit.
Phrosine et Mélidore de BERNARD.

Nos chevaliers à l'approche de la nuit entrèrent dans un village, où tout annonçoit la joie et la gaieté; on y entendoit retentir de toutes parts le son champêtre des flageolets et des cornemuses, et l'on n'y voyoit que des danses et des jeux. Il y avoit une telle foule sur la

grande place, que les chevaliers du cygne furent obligés de s'y arrêter. Isambard se trouvant à côté d'une vieille femme, la questionna sur la fête, et la paysanne lui apprit que l'on célébroit les nôces de Tobie et de Zoé, qui s'étoient mariés le matin; elle lui montra les nouveaux époux. Isambard fut frappé de la figure douce et intéressante de Zoé, mais remarquant qu'elle n'étoit plus de la première jeunesse, la vieille femme répondit que *c'étoit là le beau:* et elle alloit conter l'histoire de Zoé, lorsqu'Olivier pressa son ami de venir avec lui chercher un logement dans le village; la-dessus la bonne femme offrit sa maison, ce qui fut accepté. Elle appella une jolie enfant de 13 ans, qui étoit sa petite fille, et fendant la presse en passant devant les chevaliers, elle les conduisit dans sa cabane. Marianne (c'étoit le nom de la vieille paysanne,) aidée de la petite Colette, eut bientôt préparé pour ses hôtes un souper frugal et champêtre. Lorsque les voyageurs furent à table, Isambard renouvella ses questions sur Tobie et

Zoé, ce qui fit grand plaisir à Mariann qui s'engageoit volontiers dans de lo gues narrations. Seigneurs - Chevalier dit-elle, je vais vous conter toute cet histoire, mais ça commence par une cha son, car il y a plus de dix ans qu'on fait la romance du *bon Robin*, tout les jeunes filles du canton la savent, si vous voulez, Colette va vous la cha ter. Il faut vous dire auparavant, qu c'est Zoé qui parle dans la chanson qu'elle étoit toute jeune alors. A c mots Colette sans se faire prier, cha aussitôt les couplets suivans. *)

Premier Couplet.

Dès que la nuit succède au jour,
Quand nos troupeaux sont de retour,
Quand au hameau chacun sommeille,
Moi pour pleurer, hélas! je veille

*) Cette chanson est la traduction d'une très vieill romance écossaise, qui me parut avoir une naïvet originale; je ne l'ai jamais fait graver, cependant i en a couru quelques copies infidèles, et je l'ai vue da des recueils gravés, mais remplie de fautes grossière La voici telle que je l'ai faite. J'ai mis en musiqu avec des accompagnemens, toutes les romances de c ouvrage. On les vend séparément.

A côté du bon vieux Robin
Qui dort jusques au lendemain.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

2.

Oui, Tobie en dépit du sort,
Je t'aimerai jusqu'à la mort!.....
Il fut des amans le modèle,
Jeune et charmant, discret, fidèle,
Il avoit tout..... il eut mon coeur,
Et pourtant j'ai fait son malheur.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah ! combien vous troublez ma vie !

3.

Un soir j'étois seule à filer,
Tobie en pleurs vint me trouver
Et d'une voix foible et tremblante
Me dit: Ma *Zoé*, sois constante,
Je pars, mais hélas! c'est pour toi,
O *Zoé*! garde-moi ta foi!
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

4.

Tobie alors prenant ma main
La presse et la met sur son sein:
"Oui, pour obtenir de ton père,
"Me dit-il, cette main si chère,

"Je dois tout tenter, tout risquer,
"C'en est fait, je vais m'embarquer."
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

5.

Que fait la richesse au bonheur,
Tobie, hélas! si j'ai ton coeur,
Sois content de ma destinée.
Ah! je suis assez fortunée
Si ton amour répond au mien,
Et ta présence est mon vrai bien.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

6.

Je priai, pleurai, mais en vain,
Ferme en son funeste dessein
Il partit, quitta ces rivages
Et les plus sinistres présages
Me préparèrent aux malheurs,
Qui devoient affliger nos coeurs.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

7.

En proie à ma vive douleur,
J'apprends bientôt tout mon malheur.
Plus d'espoir, plus de mariage,
Mon doux Tobie a fait naufrage,

Brisé contre un fatal écueil
Son vaisseau devint son cercueil.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

8.

O! dans mon sort, quel changement!
Je pleurois un fidèle amant,
L'objet de toute ma tendresse;
Et dans cet excès de détresse,
Mon père malade et souffrant
Mettoit le comble à mon tourment.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

9.

Il ne pouvoit plus travailler,
Et moi je ne pouvois filer;
Et sans doute j'eus vu mon père
Mourir de chagrin, de misère
Sans le secours d'un bon voisin,
Et ce voisin c'étoit Robin.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

10.

Conduit d'abord par la pitié
Et retenu par l'amitié,
Ne quittant plus notre chaumière,
Robin soigna, veilla mon père.

Mais ce Robin si bienfaisant,
Bientôt ne fut plus qu'un amant.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

11.

Chère Zoé, dit-il un jour,
Ne dédaignez pas mon amour.
Ah! quel berger du voisinage
Pourroit mettre à vos pieds l'hommage
De cinq troupeaux, d'un potager,
Et d'une ferme et d'un verger?
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

12.

Se joignant au bon vieux Robin,
Mon père fixa mon destin:
Le devoir, la reconnoissance
Me forçoient à l'obéissance.
Robin eut ma main et ma foi.
Mais mon coeur n'étoit plus à moi.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

13.

Ah! quel nouvel événement
Doit encor aigrir mon tourment!.....
Un mois après mon mariage
J'étois le soir dans un bocage,

Tout-à-coup s'approchant sans bruit,
Tobie à mes regards s'offrit.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

14.

L'amour, la joie et la frayeur
Troublèrent tour à tour mon coeur.
Tobie, eh quoi, tu vis encore!
Et c'est en vain que je t'adore!
Malheureux! connois ton destin!
Je suis la femme de Robin......
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

15.

Tobie alors désespéré,
Pâle et tremblant, l'oeil égaré,
Veut s'arracher de ma présence,
Pour le retenir je m'élance......
Il me demande un seul baiser.
Un seul?....... comment le refuser.
Mon bon Robin, mon doux Tobie,
Ah! combien vous troublez ma vie!

16.

Hélas! que ne puis-je oublier
Cette rencontre et ce baiser.
Mais malgré l'amour qui m'enflamme,
Puisque je trouve dans mon ame,

Et l'innocence et la vertu,
Le bonheur peut m'être rendu;
Avec le tems Robin, Tobie,
Cesseront de troubler ma vie.

Quand la petite fille eut cessé de chanter, Isambard remarqua qu'Olivier essuyoit quelques larmes, que la fin du dernier couplet lui avoit fait répandre. Isambard alloit terminer cet entretien, lorsqu'Olivier lui-même pria Marianne d'achever l'histoire de Zoé. La bonne femme ne se fit pas répéter cette prière, elle se rapprocha avec empressement, s'assit sur une escabelle de bois en face de ses hôtes, et prenant aussitôt la parole: Je voudrois, dit-elle, que ma voisine Simone fut ici, car pour conter l'histoire de Tobie, il n'y a personne comme elle dans le village; mais enfin je ferai de mon mieux pour vous satisfaire. Vous saurez donc que Tobie s'en fut si loin, si loin qu'on n'entendit plus du tout parler de lui. Zoé pleura je ne sais combien de tems, on savoit ça et pas moins chacun l'aimoit; on disoit: c'est

plus fort qu'elle, mais si elle regrette Tobie, quoique ça elle soigne bien le vieux Robin, elle est bonne ménagère, humaine avec tout le monde, le bon Dieu lui fera la grace quelque jour d'ôter de sa fantaisie ce jeune homme. . . . . . .
Son père qui l'aimoit comme ses yeux, à cause de son obéissance, lui disoit toujours: ça te passera Zoé, ça te passera, le ciel bénit les enfans qui honorent leurs père et mère; et Zoé qui faisoit contre fortune bon coeur, disoit: mon père, le ciel me bénit, puisque vous êtes content. A la fin son père fut prophète, car Zoé oublia tout à fait Tobie; quelquefois quand on parloit d'amourette, elle faisoit un soupir par ci par là, mais Tobie ne lui tenoit plus au coeur, et elle n'aimoit plus que son père et son bon Robin. Il y avoit déjà sept ans que Zoé étoit mariée, lorsqu'un beau jour un hermite inconnu vint s'établir dans le village; vous ne devineriez jamais quel étoit cet hermite là. . . . . . .
Oh, ma mère, interrompit vivement Colette, il ne faut pas dire encore que

c'est Tobie . . . . voulez-vous bi
vous taire, petite fille, s'écria la vieill
avec colère. Dame, reprit la jeune fille
c'est que vous dites toujours son non
trop-tôt et la voisine Simone dit qu
cela gâte toute l'histoire. A ce reproche
sans doute mérité, Marianne hors d'elle
même, se leva avec emportement, e
menaçant l'imprudente Colette; mais Isam-
bard arrêta la vieille femme, et la pri
de continuer son récit; Collette deman-
da et obtint son pardon et Marianne
reprenant la parole: J'en étois, dit-elle,
à l'arrivée de l'hermite; il avoit l'ai
d'un saint, il étoit pâle comme un linge
et il avoit une grande barbe blanche
qui lui descendoit jusques sur l'estomac.
C'étoit un singulier hermité! il ne de-
mandoit pas l'aumone et il acheta un
enclos sur le haut d'une colline; il y fi
bâtir un hermitage, entouré d'un verger,
et puis il s'enferma là pour prier le bon
Dieu et cultiver son jardin; il ne sor-
toit que pour aller à l'église ou chez les
pauvres et les malades, car il connois-
soit toutes les herbes de la terre et il
gué-

guérissoit avec cela en un clin d'oeil toutes les maladies du pays. On alloit le consulter, il ne prenoit point d'argent; mais jamais il ne recevoit de femmes, jamais il ne leur parloit, il ne visitoit que les garçons et les veufs; c'étoit, disoit-il, un voeu qu'il avoit fait; et quand il alloit dans les rues ou dans les champs, il étoit toujours embéguiné dans son grand capuchon. Tout le village avoit autant de foi à sa sainteté qu'à sa science et à ses herbages, et on lui demandoit autant de prières que de racines. Il étoit depuis un an dans ce bourg, quand tout d'un coup le bon Robin, qui avoit 76 ans, tomba malade, et il fut bientôt à l'extrémité: alors Zoé toute désolée, prenant son parti: Je suis sûre, dit-elle, que l'hermite guériroit mon bon Robin, je m'en vais y aller; il me chassera s'il veut, mais je le prierai tant, je pleurerai tant, que j'obtiendrai de lui, ou qu'il fasse une neuvaine pour mon bon Robin, ou qu'il me donne quelque herbe pour lui. La voisine Simone qui étoit là, et qui

est avisée comme personne, dit: Sans doute Zoé, l'hermite guériroit Robin, c'est un saint homme qui n'a pas un coeur de roche, malgré son voeu, et si une fois il vous écoutoit et vous entendoit sanglotter comme ça, il vous accorderoit votre prière; mais le tout c'est de pouvoir approcher de lui, il est toujours dans son jardin: du haut de sa colline, il apperçoit de loin tout ce qui vient; et s'il voit une femme grimper sa montagne, aussitôt il rentre dans sa maison, s'y enferme, et l'on a beau crier et taper; il ne répond non plus qu'un sourd. Voici donc ce que je vous conseille: j'ai un jeune garçon de votre taille, je vous prêterai son habit des jours de fête, et déguisée ainsi vous irez chez l'hermite. Simone, répondit Zoé, vous me proposez là un coup bien hardi, il faut que je consulte là-dessus mon mari et mon père. Qui fut dit, fut fait; le père approuva la chose et Robin qui étoit moribond, pressa sa femme d'aller bien vîte à l'hermitage: elle se déguisa donc comme le lui avoit conseillé Si-

mme, et sous la figure d'un beau jeune garçon, mais bien pensive et toute honeuse au fond de l'ame, elle prit le chenin qui conduit à la maison de l'hernite; c'étoit à la brune, et pourtant le oeur lui battoit bien fort, dans la crainte le rencontrer quelqu'un et d'être reconue. Enfin elle arrive, elle monte la olline et la voilà tout près de l'hermite, ui étoit assis sur un banc de gazon, quelques pas de sa cabane. Elle s'arête, car elle n'ôsoit avancer: Venez, enez, mon fils, lui dit l'hermite, approıez! que me voulez-vous? . . . . Il ne)yoit pas bien son visage, parce qu'elle voit un grand chapeau, et qu'il començoit à faire nuit: mais quand Zoé ıtendit la voix de l'hermite, elle sentit)mme un frisson qui lui couroit par tout corps, sans qu'elle sut pourquoi . . . . . . elle resta à sa place, sans mot dire . . hermite se leva et vint à elle; alors elle jetta à ses genoux: O mon cher père, écria-t-elle en pleurant, il y a dans village un homme de bien qui se eurt . . . . . sauvez-le. . . . . L'her-

mite tout interdit de l'entendre parler lui demanda si c'étoit son père. — Non, répondit-elle, mais c'est tout de même pour moi. — Comment s'appelle-t-il? — C'est mon bon Robin. — Comment votre bon Robin! s'écria l'hermite d'un ton courroucé; et qui êtes vous donc? . . . . . . A cette question la pauvre Zoé fut si saisie, qu'elle tomba comme morte aux pieds de l'hermite. Lui, voyant qu'elle étoit en syncope, la porta sur le banc de gazon, et lui ôtant son chapeau il la reconnut tout à fait, mais ne fit pas semblant de rien: seulement il s'enveloppa avec soin la tête dans son capuchon. Dans ce moment Zoé r'ouvrit les yeux en disant: mon très cher père, ne me chassez pas, je suis une femme, il est vrai, je vous en demande bien pardon. . . . — Vous devez en effet me demander pardon: lui répond l'hermite, femme trompeuse!..... — Mais c'est pour mon mari que je vous ai trompé. . . . — Je ne le sais que trop: . . . et vous voulez que j'aille soigner et guérir ce mari! . . . — Mon

père, faites seulement une neuvaine pour lui. . . . . . Là-dessus l'hermite resta pensif, et puis il dit: Écoutez; pour que ma neuvaine le guérisse, il faut que vous en fassiez une aussi de votre côté. . . , — Oh! je la ferai. . . . . . — Cela ne suffit pas, votre prière ne sera point exaucée, si vous n'aimez pas uniquement votre mari. . . . — Uniquement! . . . . mais j'ai un père, que j'aime autant que mon bon Robin. . . . — Voilà tout ce que vous aimez? . . . . — Je vous assure, répondit Zoé, en faisant un grand soupir, que je ne pense plus à autre chose. . . . — Cela est-il possible! cria l'hermite d'un ton terrible qui fit trembler Zoé. — Ah! mon père, dit-elle, je ne vous cacherai rien: j'ai une seule chose à me reprocher, mais promettez-moi, que malgré cela vous ferez la neuvaine. . . . — Oui, oui, je la ferai, si vous me dites tout. . . . . — Eh bien, mon père, avant d'être la femme de Robin, j'avois un amoureux que j'aimois plus que moi-même! . . . . . . un jour il me donna une petite croix d'argent;

Zoé, dit-il, promets-moi de la porter tant que tu m'aimeras. . . . — Oui, Tobie, lui répondis-je, oui, je fais serment de la porter toute ma vie: et je fis bénir cette petite croix . . . . et je l'ai encore à mon cou! j'aurois dû la quitter depuis mon mariage, mais je me suis dit à moi-même, que je la gardois parce qu'elle est bénie; je crois bien que ce ne fut pas pour cela seulement . . . . cette croix nuiroit à la neuvaine, je dois m'en priver; la voici, je vous la donne, mon père. . . . . . En disant cela, Zoé détacha de son cou la petite croix: l'hermite ne répondit rien, car il pleuroit . . . . . . Au bout d'un moment: Non, non, ma chère fille, dit-il, gardez votre croix, il n'y a pas de mal à cela; elle est bénie, gardez-là, portez-là toujours, je le veux. Je dirai la neuvaine; et je vais aller voir votre mari; mais pendant tout le tems que je le soignerai, je vous défends d'être auprès de lui; je veux être seul avec le malade, ni vous, ni votre père ne paroîtrez dans la maison, tant que j'y serai. Et d'ailleurs, ne revenez

jamais ici, ne me parlez plus si vous me rencontrez, car je ne veux rien avoir de commun avec les femmes, puisque même la meilleure est trompeuse. Allez, Zoé, dans deux heures je serai chez vous. Zoé s'en retourna toute joyeuse; elle dit à Robin, que l'hermite alloit venir et qu'il falloit qu'elle et son père sortissent de la maison, ce qu'ils firent tout de suite. L'hermite arriva, il passa trois nuits entières auprès de Robin, il lui fit avaler je ne sais combien d'herbes, et enfin il le guérit tout à fait. L'hermite aussitôt retourna dans sa maison, et Zoé avec son père revint dans la sienne. Robin vécut encore deux ans, et il vivroit peut-être encore, s'il n'avoit pas fait un voyage malgré sa vieillesse. Il avoit un frère à 20 lieues d'ici, qui mourut; Robin voulut aller lui-même recueillir son héritage: arrivé dans la ville, il tomba malade; il n'y avoit pas là d'hermite pour dire des neuvaines, le bon vieux Robin mourut. Quand la nouvelle en vint dans le village, Zoé en fut aussi chagrine que si elle eut perdu

son père. Elle s'enferma plus de deux mois pour le pleurer tout à son aise. Pendant ce tems là l'hermite ne pleuroit pas. Il apprit la mort de Robin par André, le fils de Simone, ce jeune garçon, dont Zoé porta l'habit, quand elle se déguisa en homme. André voyoit l'hermite, parce qu'il avoit la jaunisse; mais l'hermite avoit beau faire, André ne guérissoit pas, il étoit toujours jaune comme un citron. A la fin l'hermite lui dit: Écoutez, André, ça n'est pas naturel, vous êtes plus blême que jamais, il y a quelque chose là-dessous. André vit bien qu'on ne pouvoit rien cacher à l'hermite, et il lui avoua, qu'il étoit malade de chagrin, qu'il aimoit Justine et qu'on ne vouloit pas qu'il l'épousât, parce qu'elle étoit la jeune fille la plus pauvre du village. Il falloit donc me dire cela, répondit l'hermite, je ne vous aurois pas entrepris, car je ne sais pas comment on guérit de l'amour: mais tranquillisez-vous, André, aimez toujours votre Justine et quelque jour je tâcherai d'arranger votre mariage. Ce fut donc, comme je vous le disois,

ce jeune garçon qui apprit à l'hermite la mort de Robin; là-dessus l'hermite parut tout saisi, et renvoya André: mais quinze jours après l'hermite voulut aller avec André chez la mère Simone, qui fut bien surprise de le voir entrer dans sa maison. Mère Simone, dit l'hermite, votre fils aime Justine, que vous trouvez trop pauvre; si vous consentez à son mariage, je donnerai à Justine ma maison, mon verger et mes deux vaches. Vous jugez que Simone fut toute ébahie; elle donna sur le champ son consentement et il fut décidé qu'André et Justine se marieroient dans six semaines; et comme Justine étoit orpheline, l'hermite promit de lui tenir lieu de père et de la conduire à l'église. Un mois après cette avanture, un fameux chevalieur, Ogier le Danois, passa par ici, et comme il y coucha, il apprit l'histoire de Justine et d'André. La constance d'André, dit-il, et son obéissance pour sa mère qui l'empêchoit d'épouser celle qu'il aime, méritoient bien une récompense; dans quinze jours je reviendrai

à sa nôce, et je lui donnerai comme une marque de l'estime que j'ai pour sa vertu, une superbe coupe d'argent sur laquelle ces mots seront gravés: *offert à la fidélité et à la piété filiale.* Ce bon chevalier partit, après avoir fait dire à André, qu'il seroit certainement de retour pour son mariage. En effet la veille il arriva, et il fut convenu que pour mieux faire briller la vertu d'André, la coupe lui seroit donnée sur la grande place, en présence de tous les jeunes garçons du village. Il y avoit plus de deux mois que Robin étoit mort; Simone pria Zoé, qui est sa parente, de venir au mariage, et Zoé y consentit; mais sur tout pour revoir ce saint hermite qui guérissoit les bons maris, et qui marioit les jeunes filles. Hélas, dit-elle, s'il eut été ici dix ans plutôt, j'aurois épousé mon doux Tobie, car je l'aimois encore mieux que Justine n'aime André: mais j'ai été heureuse avec Robin, je ne dois pas me plaindre. Elle disoit cela en confidence à la mère Simone, qui étoit venue la chercher pour la mener chez Jus-

tine, et puis de-là à la grande place pour recevoir la coupe, et ensuite à l'église. Elles arrivèrent à neuf heures du matin dans la petite chaumière de Justine; l'hermite n'y étoit pas encore, mais au bout d'un quart d'heure il entra tout à coup, il étoit si enveloppé dans son coqueluchon, qu'on lui voyoit à peine le bout du nez; il avoit la tête et les yeux baissés, et il se tint contre la porte, sans ouvrir la bouche. Nous crûmes toutes, (car j'étois aussi là,) qu'il avoit honte de se trouver dans une petite chambre avec tant de femmes, et nous étions toutes édifiées de la voir si confus et si recueilli. Enfin nous partimes pour nous rendre à la grande place; l'hermite, ma voisine Simone et les deux mariés marchoient à notre tête, Zoé donnoit le bras à son père, qui n'a que 66 ans et qui est un beau vieillard, bien frais et bien vert; j'étois à côté d'eux, le reste de la nôce nous suivoit derrière. Nous trouvâmes tout le village rassemblé sur la grande place, car chacun vouloit voir Ogier le Danois donner la belle coupe au jeune

André. Le chevalier assis sur le gazon nous attendoit, et aussitôt qu'il nous apperçut, il se leva, prit la coupe d'argent, et montant sur un tronc d'arbre pour être vu de tout le monde, il appella André. Dans ce moment l'hermite s'avança, et demanda la permission de parler; on fit un grand silence et l'hermite s'adressant au chevalier: Généreux Ogier, lui dit-il, je ne dispute point à André l'honneur de recevoir cette coupe de vos mains, mais je lui dispute la gloire d'être l'amant le plus fidèle du village. Il n'aime Justine que depuis deux ans, et Justine lui a gardé sa foi! . . . . . pour moi, j'aime depuis 14 ans, et il y en a dix que j'aime sans espérance! . . . . . enfin ayant acquis assez de bien pour faire un riche établissement, j'ai renoncé au monde et à la société des femmes, j'ai pris ce déguisement, j'ai bâti une maison sur le haut d'une colline déserte, parce que de-là je pouvois découvrir dans le lointain l'habitation de celle qui m'a trahi! . . . . . voilà mon histoire; qui oseroit me dis-

pater le prix de l'amour et de la constance? En achevant ces mots, l'hermite se débarrasse de son capuchon, de sa robe et de sa fausse barbe; Zoé jette un cri perçant en tombant toute en pleurs sur le sein de son père et chacun reconnoît Tobie. Le père de Zoé prend sa fille dans ses bras et la portant vers Ogier: oui, dit-il, Tobie est digne d'avoir le prix de la fidélité, mais ma fille Zoé mérite celui de la piété filiale; elle aimoit Tobie, et elle épousa et aima le vieux Robin tant qu'il vécut, parce que je lui devois la vie. Quand le bon père eut parlé, Tobie vint se jetter à son cou, et nous criâmes tous, qu'il falloit que Zoé épousât Tobie. Oui, dit le vieillard, quand elle aura pleuré le bon Robin l'année entière, j'y consentirai de grand coeur. Pendant que tout cela se passoit, Ogier le Danois sur son tronc d'arbre, étoit si émerveillé qu'il en restoit immobile comme une souche; enfin Tobie lui mena André pour recevoir la coupe: le chevalier la donna à André, qu'il embrassa, ainsi que Tobie. Mes

amis, leur dit-il, j'ai vécu parmi les grands et dans les cours; je n'ai vu là ni amour, ni amitié, ni fidélité, et je vois que la vertu bannie des villes et des palais, s'est réfugiée sous le chaume. Bénissez votre condition, je l'envie, et croyez qu'il n'en est point de plus heureuse sur la terre. Après ce discours nous fûmes à l'église, où se fit le mariage de Justine et d'André. Ogier le Danois promit de revenir encore pour les nôces de Tobie et de Zoé: cependant nous ne l'avons plus revu; mais ce matin, après la messe nuptiale, quand Tobie et Zoé sont rentrés chez eux, ils ont trouvé dans leur chambre une grande coupe d'argent doré, bien plus belle que celle d'André, et on leur a dit qu'un inconnu l'avoit apportée de la part d'Ogier le Danois. A présent, continua la bonne femme, il ne me reste plus qu'à vous dire, que Tobie, qui a appris dans ses voyages, à connoître toutes les herbes, et bien d'autres belles choses, a rapporté assez d'argent pour acheter un grand pré, une vigne et une ferme, sans

parler de la maison qu'il a donné à Justine. Toutes ces possessions, avec celles de Zoé, à qui Robin a laissé tout ce qu'il avoit, rendent Tobie le plus riche fermier du pays; mais il fait un bon emploi de sa fortune, il est bien charitable pour les pauvres et les malades, chacun l'aime et est charmé de son bonheur. Ici Marianne cessa de parler; Isambard la remercia et l'assura que la voisine Simone n'auroit pu mieux conter cette histoire. Oh! pardonnez-moi, reprit Marianne, il faut que vous sachiez que Tobie, qui a voyagé, parle comme un livre, et ma voisine Simone vous auroit conté bien plus au long ses discours et ceux d'Ogier le Danois; moi je n'en ai retenu que la moitié et j'ai oublié tout plein de belles paroles que vous auriez été bien aise d'entendre. Mais, poursuivit-elle, il se fait tard et vous avez besoin de repos; il est tems de s'aller coucher. En disant ces mots, elle se leva, prit la lampe qui étoit sur la table, et conduisit les chevaliers dans la petite chambre qu'elle leur avoit préparée. Lorsqu'ils eurent fermé la porte avec soin,

Olivier se jetta dans les bras d'Isambard en fondant en larmes. O mon ami, mon frère, lui dit-il, quelle nuit tu vas passer! . . . — Je te l'ai dit, reprit Isambard, désormais je les passerai toutes avec toi. . . . . — Non, interrompit Olivier, je ne veux point t'associer à mon affreuse destinée. . . . . — Olivier! reprit Isambard quand je connois ton malheur, peux-tu m'empêcher de souffrir autant que tu souffres toi-même! peux-tu croire que loin de toi mes nuits seroient paisibles! . . . non, non, tes terreurs ont passé dans mon âme; désormais il n'est plus de repos pour moi durant les ténèbres de la nuit . . . . . je connois l'heure fatale où ton supplice commence, je sais combien il dure! . . . . je te le proteste, Olivier! pendant cet horrible espace de tems, le sommeil n'appesantira jamais les paupières de ton ami. Si un accident imprévu me séparoit de toi quelques jours, ô dis toi bien alors: *Isambard souffre et pleure avec moi.* Oui! ces heures funestes sont à jamais pour moi consacrées à la douleur! l'amour même les réclameroit en vain, il n'auroit pas le droit

de me faire oublier tes tourmens et de m'empêcher de les partager. Eh bien, jouis donc de ton bienfait, s'écria Olivier, je ne croyois pas qu'il existât pour moi sur la terre l'ombre même d'une consolation, et je sens que ton amitié généreuse, adoucit l'horreur de mon sort! il ne m'étoit plus possible de répandre des larmes; le saisissement et l'effroi en arrêtoient le cours, et déjà je peux pleurer!.... je suis à jamais le plus infortuné des hommes, mais ce coeur déchiré n'a pas tout perdu, puisquil lui reste encore un ami tel que toi. Après cét entretien, le malheureux Olivier se coucha; Isambard se mit à genoux dans la ruelle de son lit, il appuya sa tête sur le chevet, et prit une de ses mains dans les siennes!..... A minuit précises, la porte s'ébranla et s'ouvrit; le spectre parut, s'avança lentement, prononça les terribles paroles,- et ensuite se posa sur le lit du côté opposé à celui où étoit Isambard. Cet ami fidèle sentit la main d'Olivier devenir froide et tremblante; il appuya sa bouche sur cette main glacée, et la baigna de pleurs!......

il resta dans cette attitude jusqu'aux pre-miers rayons du jour: alors le phantôme disparut, Olivier se précipita sur le sein de son ami, et la reconnoissance, du-rant quelques instans, suspendit dans son âme, le sentiment affreux de ses maux.

CHAPITRE XII.

L'AMOUR.

Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
Lise, c'est un accord bientôt fait que le nôtre!
Sa main entre les coeurs par un secret pouvoir
Sème l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément,
Et sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles
La foi semble courir au devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup,
Les yeux plus éloquens font tout voir tout d'un coup:
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent
Le coeur en entend plus que tous les deux n'en disent.

La Suite du Menteur de PIERRE CORNEILLE.

Par son respect l'amour vrai se déclare,
C'est lui qui craint, qui se fuit, qui s'égare,
Qui d'un regard fait son suprême bien,
Désire tout, prétend peu, n'ose rien. *)

A dix heures du matin, les chevaliers du cygne prirent congé de la bonne

*) Brama assai, poco spera, nulla chiede.
LE TASSE.

Marianne et quittèrent le village. Marianne les avoit prévenus qu'à cent pas du village ils passeroient devant l'hermitage que le fidèle et généreux Tobie avoit donné à Justine. Les deux frères d'armes s'arrêtèrent en face de la colline, pour contempler cette humble demeure. Pauvre Tobie! dit Isambard! combien il a souffert dans cette petite maison! lorsque solitaire et déguisé, il passoit les jours à regarder dans l'éloignement la chaumière de la femme de Robin! Ah! je ne puis le plaindre, s'écria Olivier, il n'avoit point de remords, et celle qu'il aimoit, existoit, elle vivoit paisible, heureuse! . . . . Isambard! te rappelles-tu les derniers vers de la romance de Zoé; ils ont retenti jusqu'au fond de mon coeur; les voici:

Puisque je trouve dans mon âme
Et l'innocence et la vertu,
Le bonheur peut m'être rendu.

Ces paroles si terribles pour moi, ont fait couler mes pleurs! . . . . O quand nos maux sont notre propre ou-

rage, quand un remords affreux nous déchire et nous obsède dans tous les instans, c'est alors que la douleur n'a de mesure ni dans son excès ni dans sa durée. Le tems, je le sais, détruit les impressions les plus profondes; les passions meurent, mais le remords vit toujours; il ne permet pas que le souvenir de l'action qui le cause, puisse s'effacer de la mémoire, ou même s'affoiblir; et jusques dans cet instant où tous nos désirs, toutes nos affections nous abandonnent, jusques sur le bord de la tombe, le remords, avec une force nouvelle, nous poursuit et nous épouvante. En achevant ces mots, Olivier poussant son cheval, continua sa route. A midi les chevaliers s'arrêtèrent dans une ferme, où ils dinèrent; après le diner ils passèrent dans un verger et s'asseyant au pied d'un arbre, Olivier reprit son histoire en ces termes:

La fille de Vitikind étoit attendue à la cour! . . . . . . le bruit de sa beauté, la réputation de son père, les moeurs sauvages de son pays, tout concouroit

à exalter la curiosité qu'on avoit de le voir; pour moi j'étois livré à des bizarries inconcevables! . . . . je ne pouvois entendre prononcer son nom sans tressaillir, et sans éprouver je ne sais quel sentiment vague et pénible, dont j'attribuois la cause au dernier entretien que j'avois eu avec Charlemagne; car cette conversation fatale avoit produit sur mon coeur et sur mon imagination une impression ineffaçable! . . . . Un jour que j'étois avec Armoflède, on vint me chercher de la part de la princesse Emma *). Je me rendis sur le champ à ses ordres; en entrant dans son appartement, je vis un grouppe de dames qui toutes étoient debout; tout à coup Vitikind sort du centre de ce grouppe, vient à moi et me prend par le bras; il me guide. Dans cet instant j'apperçois une jeune personne dont l'habit étranger excite en moi la plus vive émotion! . . . . je ne pouvois voir son visage, elle me tournoit le dos. . . . . je ne voyois que sa taille ravissante et

*) Fille de Charlemagne.

les deux longues tresses de cheveux blonds! . . . . , mon trouble croissoit à chaque pas; . . . . . mais que devins-je, ciel! quand elle se retourna! . . . . . ltikind me conduisit près d'elle, et en me présentant, lui expliqua qui j'étois et ce qu'il me devoit; je n'entendis pas son discours, mais l'expression du visage de sa fille peignoit de la manière la plus touchante tout ce qu'il lui disoit. Quand il eut cessé de parler, elle fixa sur moi ses yeux remplis de larmes et me tendit la main! . . . . . . Je mis un genou en terre pour recevoir cette main divine que j'osai presser dans les miennes!..... Cette action la surprit, elle me considéra avec une espèce de saisissement et je la vis pâlir! . . . . . Ah! sans doute dans cet instant un pressentiment funeste vint troubler son âme timide et sensible!.... Son regard fixe, sa pâleur, l'expression douloureuse de sa phisionomie me frappèrent tellement, que jamais depuis, mon imagination n'a pu se représenter son charmant visage que sous cet aspect terrible et touchant. . . . . . . En sortant

de chez la princesse Emma, je courus pr
éipitamment à ma maison, je montai da
ma chambre et je m'y enfermai: là, sa
témoins, seul avec mon coeur et m
ardente imagination, j'éprouvai une e
pèce de terreur que je ne puis dépeindr
je craignois de m'interroger moi-mêm
j'étois effrayé du trouble violent de m
âme, j'envisageois confusément un av
nir orageux . . . . un sentiment insu
montable m'offroit une nouvelle destiné
j'entrevoyois des persécutions, des obsta
les invincibles . . . . mille idées noir
et sinistres se mêloient aux premie
transports d'une passion naissante, ma
déjà sans bornes! . . . . Il étoit inuti
de chercher à me déguiser, que no
seulement j'aimois avec frénésie, ma
que je pourrois être aimé! C
visage plus ravissant encore, s'il est po
sible, par l'expression que par la beaut
ce visage enchanteur m'avoit tout di
mon sort venoit d'être irrévocablemen
fixé! mais le sien! . . . . mais devois-j
me livrer au coupable espoir de lui plair
et d'obtenir son coeur, quand sa ma
éto

étoit promise! . . . . devois-je troubler le calme de sa vie, oserois-je abuser de sa candeur et de sa sensibilité, pour lui faire trahir son devoir et lui ravir à la fois l'innocence, la paix et le bonheur? . . . . . Non, non, m'écriai-je, non, je puis être un insensé, mais je ne serai point un vil séducteur! Eh! qu'importe ma destinée, pourvu que la sienne soit heureuse! . . . . . Ces idées et ces réflexions m'occupèrent uniquement le reste du jour, et la plus grande partie de la nuit: je me promis à moi-même, de renfermer à jamais dans le fond de mon coeur, le sentiment impérieux qui le remplissoit tout entier. Pour me livrer sans remords à ma passion, je sus me persuader que je renonçois à l'espérance; et satisfait d'une générosité chimérique, fermant les yeux sur l'avenir, repoussant les conseils sévères de la raison, je m'abandonnai sans réserve à l'amour: j'appris le lendemain que Célanire! . . . . . . étoit entrée dans un monastère, qu'elle y passeroit 4 mois, afin de s'y instruire des vérités de la religion chrétienne, et

qu'ensuite elle reviendroit à la cour: j'appris encore, qu'Albion retenu en Saxe par des affaires importantes, ne devoit arriver en France que dans six mois. Emma avoit pris pour Célanire la plus vive amitié; elle alloit sans cesse la voir dans son monastère, elle parloit souvent d'elle, et j'allois chez la princesse Emma avec plus d'assiduité que jamais; je lui entendois dire, que Célanire apprenoit la langue françoise avec une ardeur extraordinaire et qu'elle y faisoit des progrès surprénans; de mon côté, j'apprenois le saxon, et j'employois à cette étude tout le tems dont je pouvois disposer. Cependant Armofléde qui m'observoit attentivement, fut frappée du changement qu'elle remarqua dans ma conduite et dans mes manières. J'étois devenu distrait et rêveur, je fuyois le grand monde et les assemblées bruyantes, je passois une partie de ma vie chez Emma; cette princesse avoit l'air de me distinguer. Armofléde imagina que j'en étois amoureux: son dépit en fut extrême, d'autant plus qu'Emma depuis long-tems montroit pour Armofléde une aversion décidée; comme

cette dernière croyoit que j'avois eu pour elle une grande passion et qu'elle avoit fait confidence de ce prétendu secret à toute la cour, elle pensa qu'Emma ne la haïssoit, que parce qu'elle la regardoit comme une rivale dangereuse. Tu revins à la cour dans ces entrefaites, tu m'avois vu avant ton départ très occupé d'Armoflède, tu me demandas, s'il étoit vrai que j'eusse une passion nouvelle pour Emma; je t'assurai du contraire et tu fus persuadé par cette seule réponse, que j'avois conservé pour Armoflède mes premiers sentimens. Cependant Célanire sortit de sa retraite, je la revis chez Emma; aussitôt qu'elle m'apperçut elle vint à moi, et me dit qu'elle éprouvoit une vive satisfaction de pouvoir s'exprimer dans la langue de mon pays, afin de m'assurer qu'elle partageoit toute la reconnoissance que me devoit son père. Ces paroles, le son touchant de sa voix, le plaisir de l'entendre parler, me causèrent une si violente émotion, que je n'essayai même pas de lui répondre; elle ne me parloit plus et je l'écoutois toujours, je l'entendois encore!

.... elle me regardoit avec intérêt et curiosité, et s'appercevant que mes yeux se remplissoient de larmes: Olivier, me dit-elle, combien je suis touchée de votre tendresse pour mon père! ah! j'avois cru jusqu'ici qu'une femme seule pouvoit être aussi sensible que vous paroissez l'être. O! Célanire, m'écriai-je à mon tour, ne jugez point de ma sensibilité, vous ne la connoîtrez jamais!...... Ces paroles l'étonnèrent d'autant plus que je les prononçai dans sa langue. Et depuis quand, dit-elle, apprenez-vous le saxon?..... Depuis que je vous ai vue. A ces mots une vive rougeur colora son visage; elle tressaillit; un rayon de joie brilla dans ses beaux yeux: mais aussitôt la réflexion cruelle reprimant ce mouvement involontaire, elle soupira, baissa tristement la tête et tomba dans une profonde rêverie. Je la contemplois en silence, je lisois mieux dans son âme que si elle eut voulu me dépeindre ce qui s'y passoit; nul discours n'auroit pu donner une juste idée de ce coeur si tendre, si délicat et si sincère, son visage seul pouvoit exprimer ses sentimens! Je la regardois avec un

[fré]missement qui suspendoit en moi toute [a]utre idée; j'oublioi que nous étions environnés d'un cercle nombreux, qu'on pouvoit nous observer et que si l'on eut jetté les yeux sur moi, l'on eut infailliblement découvert le secret que j'avois tant d'intérêt de cacher. Enfin un grand mouvement qui se fit tout-à coup dans la chambre, nous rendit à nous-mêmes; c'étoit l'Empereur qui entroit avec Vitikind. En les appercevant, nous nous éloignames brusquement l'un de l'autre; hélas! le même sentiment nous avoit rapprochés et la même pensée nous sépara! Il faut avoir connu le charme et le tourment d'une grande passion, pour se faire une idée de cette étonnante et rapide succession de sensations déchirantes et délicieuses qui agitent continuellement un coeur qui s'est livré tout entier! Je venois de goûter le bonheur le plus pur, et le seul aspect de Charlemagne et du héros saxon me ravit une illusion si chère et me plongea dans la plus profonde tristesse. Je ne pouvois regarder ces deux hommes, que j'avois tant aimé, sans éprouver un sentiment

d'une amertume inexprimable; ils m'a voient défendu d'aspirer à Célanire, je n voyois plus en eux que des tyrans, leu présence m'imposoit une mortelle contraint et réveilloit en moi des idées accablantes leurs caresses même m'étoient à charge ils me refusoient le seul bien qui put m rendre heureux, et je ne trouvois qu'un fausseté cruelle dans les plus touchans té moignages de leur amitié pour moi. Je sortis bientôt de chez la princesse, et descendant au même instant dans les jardins, je m'enfonçai dans le bois de sapins et de cyprès, afin de me livrer sans distraction à la seule pensée qui put occuper mon coeur et mon imagination. Mille réflexions douloureuses s'offroient confusément à mon esprit; je les repoussai toutes; je voulois me retracer dans tous ses détails le bonheur fugitif, dont je venois de m'enivrer; je voulois, pour ainsi dire, en jouir encore une seconde fois. Je me rappellai si vivement ce que m'avoit dit Célanire, le son de sa voix, ses inflexions, son accent; je me représentai si bien sa figure céleste et jusqu'au moindre mouvement de

sa phisionomie, que j'éprouvois presqu'autant d'émotion et de crainte qu'on ne vînt m'interrompre, que si j'eusse été tête-à-tête avec elle. Mais enfin, quand j'eus épuisé ce délicieux souvenir, je ne trouvai plus au fond de mon âme, qu'un abattement et des remords que je m'efforçois en vain d'étouffer. Hélas! ces remords ne pouvoient ni me guérir, ni m'éclairer; ce n'étoit pas la vertu qui me les inspiroit; tout ce qui étoit étranger à mon amour, avoit perdu le droit de m'affecter vivement: cette inconcevable passion, en remplissant mon âme toute entière, sembloit en avoir effacé tout autre sentiment; je ne voyois plus dans la gloire qu'un moyen de me rendre digne de Célamire. J'aimois encore la vertu, parce que l'idée de la perfection étoit pour moi inséparablement unie à celle de Célanire; je pouvois encore être généreux, car son bonheur m'étoit infiniment plus cher que le mien; enfin, je n'éprouvois rien que par elle, ou relativement à elle. Aussi en me rappellant la résolution que j'avois prise, de lui cacher à jamais mes sentimens, je ne me re-

pentis de ma foiblesse, que par la crainte d'avoir détruit sa tranquillité peut-être sans retour. Cette idée me rendoit à mes propres yeux le plus coupable de tous les hommes. Eh quoi! m'écriois-je, nul espoir ne m'est permis; je sais qu'il est impossible que je puisse jamais obtenir sa main; sa sensibilité ne pourroit qu'augmenter mes maux, et cependant j'ai parlé; le premier mot qu'elle ait entendu sortir de ma bouche, étoit l'aveu d'un amour qu'elle ne peut partager qu'en manquant à tous ses devoirs et en s'exposant aux plus cruelles persécutions. Malheureux! voudrois-je la séduire!..... cette pensée me fait horreur...... Non, il me suffit d'entrevoir qu'elle pourroit m'aimer; il me suffit qu'elle connoisse une partie de mes sentimens..... je veux qu'elle en ignore à jamais la violence!..... si elle lisoit dans mon âme, combien la sienne seroit troublée!.... O! Célanire, je vous épargnerai une pitié déchirante et dangereuse; n'ayant pu vous dérober mon secret, du moins vous ne le connoîtrez jamais tout entier...... je ferai plus, j'aurai le courage

de m'éloigner de vous! la sensibilité que vous m'avez montrée, m'en impose la loi! ..... pour votre repos je vous fuirai, et demain vous recevrez mes adieux. Cette dernière résolution, en me raccommodant avec moi-même, remit un peu de calme dans mon âme; je trouvois même une sorte de douceur à me représenter l'effet que produiroit sur Célanire un si douloureux sacrifice: je me flattois qu'il m'obtiendroit son estime, et uniquement occupé de cette idée, je ne pensois que vaguement aux peines que me causeroit son absence. Les grandes passions n'aveuglent pas, comme on le dit, mais elles fixent entièrement l'imagination sur le moment présent; l'esprit s'attache à la pensée qui le flatte et devient incapable de s'appliquer à toute autre; et c'est ainsi que loin d'être épouvanté du projet de quitter Célanire, je ne pensois qu'au bonheur de lui paroître généreux et d'obtenir son estime. Le lendemain en attendant l'heure où l'on s'assembloit chez la princesse Emma, je retournai dans le bois de sapins; arrivé dans la partie la plus

sombre, j'apperçus de loin au pied d'un cyprès une femme assise et seule; malgré la distance et l'obscurité, je ne pus la méconnoître; c'etoit en effet Célanire. Je me précipitai vers elle: alors elle fit un mouvement pour se lever et elle retomba sur le gazon. Cette espèce de chûte me fit tressaillir, mais mon trouble fut à son comble, lorsque je pus discerner l'extrême pâleur de son visage; je perdis tout à fait la tête, et ne pouvant exprimer ce que produisoit en moi et cette rencontre inopinée et l'état où je la voyois, je me jettai à ses pieds. Elle ne témoigna nulle surprise, me regarda tristement et me fit signe de m'asseoir à côté d'elle. J'obéis sans proférer une parole, et après un long silence: Olivier, me dit-elle, votre vue m'a causé beaucoup d'étonnement...... et vous-même vous en avez sans doute, de me trouver seule ici..... je me promenois avec la princesse Emma; on est venu la chercher de la part de l'Empereur; elle m'a quittée, en me priant de l'attendre au pied de cet arbre; elle reviendra sûrement dans une heure au plus tard. Je

ne répondis rien à cette explication; non seulement il m'étoit impossible de parler, mais j'avois à peine la faculté de penser; je ne pouvois que regarder Célanire, soupirer et sentir le bonheur d'être loin de tous les yeux, assis à côté d'elle. Remise de son trouble, elle avoit repris sa carnation naturelle: la mélancholie répandue sur tous ses traits, augmentoit encore la douceur enchanteresse de sa phisionomie. Dans le mouvement que j'avois fait, en tombant à ses genoux, mon écharpe s'étoit détachée et se trouvoit à ses pieds; elle s'en apperçut la première et la ramassant avec empressement: Voilà votre écharpe, me dit-elle, cette écharpe que j'ai brodée...... et que je ne regarde jamais sans attendrissement, en songeant par qui et pourquoi elle vous fut donnée. En achevant ces mots, elle étendit vers moi la main qui tenoit mon écharpe; je saisis avec transport et la main et l'écharpe, et les appuyant contre mon coeur palpitant, je levai au ciel des yeux baignés de larmes et je restai ainsi quelques minutes dans un ravissement dont rien ne peut

donner l'idée. Enfin Célanire retira doucement sa main, et d'une voix foible et tremblante, dont le son touchant retentit encore à mon oreille, elle prononça ces paroles : Et moi aussi, Olivier, je vous aime, mais. . . . Qu'entends-je, m'écriai-je, ô Célanire ! est-il possible. . . . Eh ! quoi donc, dit-elle, ne le saviez-vous pas ? . . . . Pour toute réponse, je me prosternai à ses pieds. . . . . Ah ! pourquoi cet instant d'un immortel souvenir, ne fut-il pas le dernier de ma vie ! j'eusse expiré dans le sein du bonheur le plus pur, et j'étois digne alors d'exciter les regrets de l'amour et ceux de l'amitié. . . . . . Les momens nous sont chers, reprit Célanire, écoutez-moi, Olivier ! je vous aime ! cependant un obstacle invincible nous sépare. . . . . . avant de vous connoître, j'ai pris un autre engagement, Albion a reçu ma parole ! . . croyez que si je pouvois encore disposer de moi-même, ni le respect et l'affection que j'ai pour mon père, ni l'autorité de l'Empereur, ne pourroient m'arracher un consentement qui m'em-

pêcheroit d'être à vous ! mais j'ai promis, mon sort est fixé! ..... si nous n'avons pu surmonter un penchant involontaire, si nous ne pouvons le vaincre, n'hésitons pas du moins à le sacrifier...... *Vaincre* le sentiment que j'ai pour vous, interrompis-je, ah! Célanire, je ne formerai jamais ce projet insensé! mais disposez de moi... — Olivier! il faut vous éloigner.... — Hélas! j'en avois le dessein....... hier dans ce lieu même, je me promis de m'arracher d'auprès de vous, je devois ce soir vous faire mes adieux. A ces mots, Célanire attendrie jetta sur moi le plus tendre regard et poussant un profond soupir : Ce dessein généreux, dit-elle, il faut l'exécuter sans délai. Ce mot me suffit, répondis-je, fixez vous-même le jour, fut-ce demain, j'obéirai sans murmure : mais souffrez que je vous exprime un dernier désir...... avant de vous quitter, ne puis-je me flatter de vous revoir encore une fois sans témoins, dois-je renoncer au seul espoir qui me soit permis, celui de ne me séparer de vous,

qu'après vous avoir fait connoître ce coeur infortuné qui peut-être est digne de s'épancher dans le vôtre. . . . Ici je m'arrêtai, j'étois si ému qu'il m'auroit été impossible d'articuler un mot de plus. J'attendois en tremblant une réponse, et Célanire, après un instant de réflexion reprenant la parole: Eh bien, dit-elle, j'y consens; demain au soir, je vous verrai comme vous le désirez, comme je le désirois moi-même: mais je ne puis faire une telle démarche qu'avec la certitude, que l'adieu que je recevrai de vous, sera un éternel adieu; me promettez-vous, Olivier, de partir en me quittant et de partir avec l'inébranlable résolution de ne me revoir jamais? Oui, je le promets, répondis-je, en versant un torrent de larmes; oui, je jure par tout ce que les hommes ont de plus sacré, je jure par mon amour, d'abandonner la France en vous quittant, de fuir à jamais les lieux que vous habiterez. . . . . . Comme j'achevois ces paroles, nous entendîmes du bruit: Éloignez-vous promptement, me dit Célanire,

Revenez dans deux heures chez la princesse ; je vous y dirai comment je vous recevrai demain. A ces mots je mis un genou en terre devant elle et me relevant aussitôt, je la quittai précipitamment. Je sortis du bois et j'errai dans les jardins jusqu'à l'heure où je me rendis chez Emma. Lorsque je parus, je fus frappé du mouvement extraordinaire que je remarquai dans la chambre, tous les yeux se fixèrent sur moi, on se parloit à l'oreille en me regardant, et j'entendis plusieurs personnes prononcer à demie voix les noms *d'Eginard* et *d'Armoflède*. Mon embarras étoit égal à ma surprise : vainement je cherchois des yeux Célanire, elle étoit enfermée avec la princesse dans un cabinet voisin. Enfin j'apperçus ANGILBERT et LANCELOT ; (2) je m'avançai vers eux et je les priai de m'instruire de ce qui venoit d'arriver. Les secrets des princes, me répondit Lancelot en souriant, sont bientôt découverts ; la vanité des confidens ne leur permet guères d'être discrets : on sait déjà tout ce qui s'est passé

entre l'Empereur et la Princesse. Egi-nard et Armoflède étoient ici quand cette nouvelle s'est répandue ; le premier n'a pu cacher son trouble et son dé-sespoir, il est sorti brusquement, bai-gné de pleurs, et c'est ainsi qu'il a trahi une passion que personne ne soup-çonnoit. Pour Armoflède, elle s'est éva-nouie, on venoit de l'emporter quand vous êtes entré. A présent, ajouta Lancelot, permettez que je sois le pre-mier à vous féliciter d'un événement si heureux pour vous, puisqu'il doit rem-plir tous les voeux de l'ambition et de l'amour. Pendant ce discours je res-pirois à peine, je ne doutois point que la princesse, qui témoignoit tant d'a-mitié à Célanire, et qui me montroit tant de bonté et d'intérêt, n'eut pénétré mes sentimens et obtenu le consente-ment de l'Empereur. Mais Vitikind cé-deroit-il au désir de Charlemagne ? Célanire elle-même, romproit-elle un engagement qui lui paroissoit si sacré ? ces réflexions troubloient cruellement ma joie ; cependant la protection de l'Em-

ereur applanissoit tant de difficultés, l'il m'étoit impossible de ne pas livrer on âme toute entière aux plus sédui- ntes espérances. Agité de ces diverses ensées, j'étois resté debout à côté de ancelot et enseveli dans une profonde verie, je ne voyois et n'entendois plus en de ce qui se passoit autour de moi, rsque tout à coup une porte s'ouvrit et princesse parut : elle étoit seule et rès avoir fait quelques pas, ses yeux mbèrent sur moi; je crus voir dans ce gard tant de douceur et d'obligeance, en même tems sa phisionomie expri- oit une si vive satisfaction, que je fus ntièrement confirmé dans mes conjectu- s: elle s'approcha de deux personnes i'elle tira à l'écart, et avec lesquelles le s'entretint tout bas pendant plus d'un emi quart d'heure. Comme je suivois tentivement tous ses mouvemens, je vis airement qu'elle faisoit plusieurs ques- ons et qu'on lui parloit d'Eginard et Armoflède ; elle sourioit malignement ses yeux se tournoient souvent de on côté. Après cette conversation elle

s'avança au milieu du cercle nombre
qui remplissoit son appartement, elle di
avec distraction deux ou trois chose
indifférentes, ensuite elle m'appella e
me conduisit dans l'embrasure d'une fe
nêtre. Eh bien, Olivier, me dit-elle
il vient de se passer d'étranges scènes
ce pauvre Eginard, j'ignorois absolumen
sa folie...... je le plains, car je croi
ses larmes plus sincères que l'évanouis
sement d'Armoflède. Mais, poursuivit
elle, en me regardant fixement, que pen
sez-vous de tout ceci? Ah! Madame,
répondis-je, il m'est absolument im
possible de *penser*; je n'ai pas une idée
distincte: oserois-je espérer que vou
daignerez m'expliquer un mystère, qui
me paroît incompréhensible. Rien n'est
plus juste, reprit Emma, mais ce sera
Célanire qui vous donnera cette expli-
cation: elle vous attend dans mon cabi-
net; allez la trouver, et après cet entre-
tien ne rentrez point ici, trop de té-
moins nous environneroient; revenez
demain au soir, vous ne trouverez chez
moi que Célanire: je veux seulement

dans ce moment, que vous apreniez de ma bouche, que vous avez le droit de tout espérer, Célanire vous dira le reste. En achevant ces mots, elle me quitta précipitamment; la surprise, le saisissement et la joie me rendirent immobile pendant quelques instans. Enfin je sortis et je volai vers le cabinet qui m'étoit indiqué. Quand je fus près de la porte, je m'arrêtai: O Dieu! m'écriai-je, quand j'aurai franchi cette porte, je connoîtrai mon sort, et si je m'abusois!... si cet espoir dont je m'enivre, n'étoit fondé que sur une erreur!..... cette idée me fit frémir: cependant ne pouvant supporter une telle incertitude, j'ouvris la porte fatale et j'entrai dans le cabinet. En jettant les yeux sur Célanire, je fus frappé de l'air de tristesse et d'abattement répandu sur toute sa personne; je m'approchai d'elle en tremblant et je n'osois la questionner. Après m'avoir regardé un moment en silence: Êtes-vous instruit? me demanda-t-elle; je ne sais rien, répondis-je, mais l'on m'a dit que j'avois *le droit de tout*

espérer, et vos yeux, hélas! démentent ce langage! Eh! quoi donc! Emma m'auroit-elle trompé! Non, reprit Célanire, mais vous avez mal compris ses discours; elle vous aime, Olivier, et l'Empereur approuve ses sentimens. A ces mots, qui détruisoient sans retour toutes mes espérances, je ne pus retenir mes larmes, je vis couler celles de Célanire, qui au bout de quelques minutes reprenant la parole: Comme vous, dit-elle, j'ignorois cette passion qui n'étoit un secret que pour nous: presque tous les courtisans l'avoient pénétrée. L'un d'eux, jaloux de voir votre faveur s'augmenter chaque jour, et croyant vous perdre, en éclairant l'Empereur sur le penchant de la princesse, lui apprit qu'elle vous aimoit: aussitôt Charlemagne voulut interroger sa fille, et c'est aujourd'hui même, que dans un long entretien la princesse a tout avoué à son père. Il n'a montré ni surprise, ni mécontentement, mais il a demandé, si vous n'aviez pas un ancien attachement pour Armoflède. La princesse a protesté, qu'elle étoit sûre que

vous n'aviez pris aucun engagement ; et abusée par son coeur et par vos assiduités, elle a ajouté, qu'elle étoit certaine d'être aimée de vous, quoique vous n'eussiez jamais eu la témérité de le lui dire. Alors l'Empereur lui a déclaré, qu'il vous devoit une récompense et que la main de la princesse seroit le prix de vos services et des sacrifices qu'il a exigés de vous. O! prodige d'orgueil! m'écriai-je, il croit me dédommager de la perte de Célanire, en me donnant Emma, parce qu'elle est sa fille! . . . . Je sais, interrompit Celanire, qu'il ne vous est pas possible d'accepter sa main, puisque vous ne pouvez lui donner votre coeur, mais en la refusant, vous vous perdez. Eh! qu'ai-je à craindre encore, répondis-je, quand vous êtes perdue pour moi! A ces mots, Célanire leva les yeux au ciel en soupirant, et nous fûmes quelques instans sans parler ; ensuite elle me dit, qu'Emma, qui s'étoit décidée à lui faire cette confidence, en revenant de chez son père, avoit ajouté, que l'Empereur m'enverroit chercher le lendemain ma-

tin, pour m'annoncer lui-même sa décision et ses volontés. Je convins avec Célanire, qu'en me quittant elle diroit à la princesse ce soir même, que j'avois montré le plus grand étonnement, en écoutant tout ce qu'elle étoit chargée de m'apprendre, et que j'avois seulement répondu, que je me rendois aux ordres de l'Empereur; et après avoir instruit Célanire de ce que je dirois à Charlemagne: Songez, poursuivis-je, qu'après demain je quitte la France et que je m'arrache d'auprès de vous pour toujours! . . . . . cet entretien où je n'ai pu ni vous ouvrir mon âme, ni vous parler de mes sentimens, sera-t-il le dernier? est-ce ainsi que vous m'aviez promis de recevoir mes adieux! des adieux éternels! . . . Je tiendrai ma promesse, répondit Célanire, j'irai demain à la maison de campagne de mon père, vous la connoissez; j'y serai seule: trouvez-vous à dix heures du soir à la petite porte du jardin, qui donne dans l'allée de saules; il m'est doux, poursuivit-elle, avant de me séparer de vous pour jamais, de vous

onner cette preuve de mon estime, c'est
unique témoignage que vous en recevrez:
ais du moins il doit vous prouver une
onfiance sans bornes. En achevant ces
aroles, elle se leva pour aller rejoindre
princesse: je l'arrêtai pour lui dire tout
que la reconnoissance peut inspirer
plus passionné, et ensuite nous nous
parâmes. Il étoit déjà nuit, je retour-
ai sur le champ dans le bois de sapins:
n y entrant, j'éprouvai une sensation
élicieuse; Célanire avoit parcouru ce
ême lieu quelques heures auparavant,
suivois la trace de ses pas, j'arrivai
entôt dans le bosquet où nous nous
ions entretenus; l'obscurité y étoit pro-
nde, je cherchai en tâtonnant le cy-
ès au pied duquel j'avois trouvé Céla-
re, le siège de gazon me le fit recon-
ître, je m'assis à la place qu'elle avoit
cupée; avec quel transport j'embras-
i cet arbre, contre lequel elle étoit
puyée, lorsque pendant quelques minu-
s je pressai sa main tremblante contre
on coeur! avec quel délice je me re-
uvai dans le lieu où mon oreille avoit

été frappée du son enchanteur de c
paroles : *et moi aussi, Olivier, je vo
aime;* aveu plein de charmes et de ca
deur, qu'avant ce jour aucun amant pe
être n'entendit prononcer dans cette co
fastueuse, où la corruption des moeu
force à déguiser tous les sentimens. I
concevable pouvoir de l'amour! je devo
dans quelques heures quitter pour jamà
un objet adoré, et cependant je me tro
vois heureux! ah! je l'étois sans doute
elle existoit, elle m'aimoit, j'étois dig
alors de sa tendresse, le repentir ame
le dévorant remords ne flétrissoient poi
mon âme; j'étois certain qu'un coe
semblable au mien conserveroit éterne
lement mon souvenir : j'étois certain d
n'aimer qu'elle jusqu'au dernier instar
de mon existence: je voyois ma vie en
tière animée par le plus grand intérêt
il falloit justifier le choix secret de Céla
nire, cette idée me faisoit jouir de mo
malheur même, puisque mon départ m
valoit toute son estime. D'ailleurs je n
pouvois sentir encore toute l'amertume
d'une telle séparation; mon esprit et mo
coeu

cœur étoient trop fortement préoccupés de l'idée du tête-à-tête qui m'étoit promis ; j'aurois acheté du reste de ma vie cette félicité de quelques heures, que j'étois si loin d'espérer le matin de ce jour même : tout l'avenir pour moi sembloit être borné au lendemain, je n'y voyois distinctement que ce rendez-vous si passionnément souhaité ; mon imagination s'arrêtoit là, et je me fixois à cette pensée dominante, comme à l'objet de tous mes désirs et au seul but de mes projets et de toutes mes espérances. Je passai la nuit entière profondément enseveli dans cette attachante rêverie : aux premiers rayons du jour j'éprouvai un sentiment d'une douceur inexprimable, lorsqu'il me fut possible de distinguer les objets qui m'entouroient, cette salle de verdure, ce cyprès, ce siège de gazon, et mon écharpe ! cette écharpe brodée par elle et devenue un don de sa main! . . . . . Il fallut à la fin m'arracher de ce lieu plein de charmes ; je retournai au palais attendre le réveil de l'Empereur, et au bout d'une heure, on vint me cher-

cher de sa part. Il étoit seul, et aussitôt qu'il m'apperçut: Olivier, me dit-il, je vous ai promis une récompense; et sans préambule et sans détour, je vais vous l'offrir. Est-il vrai que vous aimiez ma fille? Moi, seigneur, répondis-je, comment aurois-je eu la témérité. . . . . Parlons sans déguisement, interrompit l'Empereur; ce n'est point un piége que je vous tends: vous connoissez ma franchise. . . . . vous m'êtes cher, Olivier, poursuivit-il, et plus que vous ne pensez, je vous ai vu à l'armée, je vous ai vu à la cour, et dans ces différentes situations votre conduite vous a valu toute mon estime; il me sera doux, en faisant le bonheur de ma fille, de récompenser le mérite d'une manière éclatante; c'est le plus noble emploi de la suprême puissance, et c'est justifier le hasard qui me l'a donnée. D'ailleurs, cette alliance qui vous élève, ne peut abaisser ma fille, et j'ai l'orgueil de croire, qu'à tous les yeux, un simple chevalier choisi par Charlemagne, vaudra bien un prince qu'il n'auroit pu connoître: ainsi donc, oubliez

ie c'est votre souverain qui vous interge, et répondez à votre ami. Je te voue, Isambard, j'étois venu avec l'intion de braver l'Empereur, il m'avoit fendu d'aspirer à Célanire; et refuser fille avec toute la sécheresse que le spect pouvoit permettre, me paroissoit ie sorte de vengeance dont l'idée flatit mon dépit et ma douleur : mais iand j'entendis ce grand homme me irler avec tant de bonté, quand je vis r son visage auguste l'expression la plus uchante de la bienveillance et de l'aitié, je me sentis profondément ému, l'attendrissement et la confusion succèdèrent à la colère. Cependant il falloit pondre et faisant un effort sur moiême: Ah seigneur! lui dis-je, quel seit mon bonheur, si je pouvois profiter un excès de bonté qui n'eut jamais exemple, mais je ne suis pas né pour nt de gloire et de félicité. . . . . . . ommment, interrompit Charlemagne, vous fusez ma fille? Le ton impérieux et l'air enaçant avec lesquels ces paroles furent ononcées, loin d'achever de m'intimider,

me rendirent une partie de mon courag Seigneur, repris-je, vous daignez n donner la plus glorieuse marque d'estin qu'un sujet puisse recevoir de son so verain, et je ne puis la justifier qu'e vous déclarant sans détour que je sero parjure et vil, si j'osois accepter cet faveur éclatante. Mon coeur n'est pl à moi, un engagement sacré. . . . . . C'en est assez, s'écria l'Empereur d'un voix tonnante, sortez. Je ne me fis pa répéter cet ordre, je m'inclinai profon dément et je m'avançai vers la porte: me rappella aussitôt, et me regardan avec des yeux étincelans: Êtes vous ma rié? me demanda-t-il. Non, seigneur répondis-je. Cette réponse parut le sur prendre et l'adoucir un peu. Il rêva u moment et reprenant la parole: Songe vous, Olivier, dit-il, à la criminell imprudence de votre conduite? Vos as siduités ont dû persuader à la princesse que vous l'aimiez, et toute la cour l pensoit. Non, seigneur, repris-je, tout la cour pensoit que j'aimois Armoflède et personne n'a pu imaginer que j'euss

insolente témérité d'élever mes voeux jusqu'à la princesse. Je veux croire, dit l'Empereur, que je dois surtout attribuer ce mal-entendu à l'imprudence naturelle d'Emma; mais enfin, Olivier, vous êtes libre encore, elle vous aime, ce sentiment a éclaté, et je n'imagine pas qu'avec un instant de réflexion, vous puissiez balancer entre Armofléde et ma fille. Mais, seigneur, répondis-je, il ne m'est plus permis de choisir; ma parole est donnée, elle est inviolable. A ces mots je vis sur le visage de l'Empereur une telle alternation, que je crus qu'il alloit se porter aux plus étranges extrémités. Oui, s'écria-t-il, j'ai le sort commun à tous les princes, celui de ne trouver que des ingrats. Ah! seigneur, repris-je, c'est l'ambition seule qui fait les ingrats, et si j'étois ambitieux, je vous sacrifierois avec transport mes premiers engagemens. Mais souffrez que je le dise, je vous aime pour vous-même, la pompe qui vous environne ne m'en impose pas; votre gloire même ne pourroit m'éblouir, si elle n'étoit pas unie à cette grandeur d'âme, à

cette magnanimité qui vous ont gagn
jusqu'à vos ennemis mêmes. Vous le s
vez, seigneur, vos bienfaits m'ont to
jours prévenus, je n'ai jamais sollici
de graces, je n'en désirois point; serv
sous vos ordres, vivre sous vos yeu
suffisoit à mon bonheur: jugez donc
la douleur que je dois éprouver dans c
instant où l'honneur, en exigeant de m
le plus grand de tous les sacrifices, m'o
donne de vous résister! Pendant ce dis
cours l'Empereur se promenoit à grand
pas; quand j'eus cessé de parler, il gar
da un moment le silence; ensuite se rap
prochant de moi: Non, dit-il, je n
serai point un tyran. . . . . Olivier
soyez toujours fidèle à l'honneur, il fu
le guide jusqu'ici de toutes les actions d
ma vie; je ne vous punirai point d
suivre ce qu'il vous commande: ne crai-
gnez ni l'exil, ni ma disgrace. Heureu
le monarque, qu'on estime assez pour lui
résister sans crainte. Vous ne pouvez
accepter la récompense que je vous of-
frois; je reste chargé de ma dette et je
tacherai de l'acquitter: en attendant vous

êtes libre d'épouser celle que vous aimez; j'exige seulement que ce soit en secret et que vous ne déclariez votre mariage que dans un an. Je vous demande encore de vous éloigner de la cour dans ce moment, et de faire un voyage de quelques mois: au bout de ce tems, revenez avec la confiance que vous devez à mon caractère. A ces mots je tombai aux pieds de l'Empereur: je ne trouvois point d'expression qui put rendre la reconnoissance et l'admiration, que tant de bonté m'inspiroit. Ce grand homme connut aisément tout ce qui se passoit dans mon coeur, il en parut vivement touché; et dans le reste de cet entretien qui fut assez long, il me montra plus de bienveillance que jamais. Cette conversation mit le comble à mon attachement pour lui; d'ailleurs les choses qu'il m'avoit prescrites, s'accordoient parfaitement avec mes projets, et son erreur sur mes sentimens pour Armoflède me donnoit l'heureuse certitude, que mon secret le plus cher et le plus important seroit à jamais ignoré. Mais je ne m'arrêtai pas long-tems à ces

réflexions : j'oubliai bientôt et l'Empereur et l'univers entier, pour ne m'occuper que d'une espérance qui effaçoit toute autre idée de ma mémoire.

C'étoit le soir de ce jour même, que Célanire devoit recevoir mes adieux. Je devois dans quelques heures me trouver seul avec elle. Décidée à m'accorder cet unique rendez-vous, elle n'avoit pas imaginé que le choix du lieu et de l'heure pût être de quelque importance : son innocence alloit me donner tous les droits de l'amour heureux : elle alloit m'introduire chez elle quatre heures après la fin du jour, je passerois tête-à-tête avec elle une partie de la nuit ! Mais à quoi devois-je ces marques d'une confiance sans réserve ? à la tendresse la plus pure, fondée sur la plus parfaite estime. Une telle idée pouvoit seule rendre ma passion digne de son objet. Cependant ce moment attendu avec la fièvre brûlante de l'impatience d'un amant, ce moment, où je devois me rendre chez Célanire, arriva enfin : je partis à sept heures du soir. Nous étions vers le milieu de l'au-

tomme; il faisoit déjà nuit. Je pris un chemin détourné, et à l'entrée de la forêt, je mis pied à terre; je laissai mes chevaux dans un village, en donnant ordre à mon écuyer de m'y attendre. Il falloit traverser une petite partie de la forêt, et l'obscurité y étoit telle que je craignis plus d'une fois de m'y égarer: mais bientôt j'entendis dans le lointain le bruit des écluses de la rivière; ce bruit qui m'annonçoit que j'étois près de la maison, me causa une joie inexprimable. Je hâtai ma course, et au bout de quelques minutes, quittant la forêt et sortant des ténèbres, j'apperçus à la douce lueur du plus brillant clair de lune, et le pont et l'allée de saules et la maison. Il étoit neuf heures: je m'élançai sur le pont, et le traversant, ainsi que l'allée de saules, avec la rapidité d'un éclair, je me trouvai enfin au terme de ma course, à la petite porte du jardin. Il falloit encore attendre une heure; cependant plus de la moitié de ce tems s'écoula pour moi d'une manière délicieuse! j'étois si heureux de me sentir appuyé contre cette

porte, de penser que bientôt elle me seroit ouverte! la joie si pure dont j'étois pénétré, me causoit un attendrissement qui suspendoit en moi tout sentiment violent et tumultueux; j'éprouvois un calme enchanteur. Mais à cet état si doux, succéda rapidement la plus vive agitation, quand j'imaginai que l'instant désigné pour le rendez-vous s'approchoit; alors l'oreille collée contre la porte, j'écoutois avec une telle attention que j'osois à peine respirer: le moindre bruit, la chûte d'une feuille, me faisoit tressaillir, je croyois toujours entendre marcher; et après deux ou trois méprises de ce genre, je commençai à me livrer aux plus cruelles inquiétudes. Je prenois mes craintes mortelles pour des pressentimens; chaque minute augmentoit cette affreuse anxiété, lorsque tout à coup j'entendis de loin, mais distinctement, le pas léger d'une personne qui marchoit très vite, en cotoyant le mur. Ma joie fut aussi impétueuse que si la cause en eut été imprévue! ce ravissement et cette surprise jettèrent un tel désordre dans mes sens, qu'il se fit subitement en moi la plus

étrange révolution. Cette passion si pure qui m'avoit animé jusqu'alors, ne me parut plus dans ce moment qu'une folie romanesque; l'amour avec toute son audace et ses bouillans emportemens, vint remplir mon ame toute entière; mon imagination égarée me livra sans réserve à des espérances, dont jusqu'à cet instant la seule idée m'eut semblé un crime; et me flattant de tout obtenir, je me décidai à tout oser. Enfin, la porte s'entr'ouvre avec lenteur; je la pousse doucement, je me glisse dans le jardin et je me trouve en face de Célanire. Le lieu où nous étions n'étoit ombragé d'aucun arbre, tous les rayons de la lune paroissoient se réunir sur la figure de Célanire; cette clarté douce et mystérieuse sembloit faite pour éclairer sa beauté céleste et touchante; je ne la vis jamais si belle; son maintien modeste et noble, loin d'exprimer le moindre embarras, annonçoit au contraire une sérénité qui me frappa et m'en imposa tellement, que je restai immobile, les yeux fixés sur elle, sans pouvoir proférer une parole. Elle ferma la porte, ensuite s'appuyant sur mon bras: Venez,

dit-elle, je vais vous conduire; et elle prit le chemin d'une allée couverte, qui étoit à cent pas de nous. J'étois éperdu, transporté; mille idées différentes et contraires s'offroient à mon imagination, et excitoient en moi les plus violens combats: cependant, sentant combien mon silence étoit ridicule, je prononçai au hasard quelques mots entrecoupés, qu'elle n'entendit pas; elle me regarda et avec un air et un ton d'une ingénuité ravissante: Vous tremblez? me dit-elle; en effet, ce bras tremblant qu'elle tenoit et qui n'osoit presser le sien, décéloit assez l'inconcevable agitation que j'éprouvois. Je lis dans votre ame, continua-t-elle, cette ame délicate autant qu'elle est sensible, se reproche en secret d'avoir exigé de moi une démarche que vous trouvez imprudente: mais rassurez-vous, j'ai pris toutes les précautions nécessaires pour que ce rendez-vous soit à jamais ignoré. Comme elle achevoit ces paroles, nous entrâmes dans une longue allée de maroniers qui formoient un ombrage si touffu, qu'aucun objet n'y pouvoit être

distingué; je tressaillis en me trouvant seul avec elle, dans cette obscurité profonde; je me sentis moins contraint, en cessant de voir cette angélique figure, que l'ascendant suprême de la vertu rendoit si imposante, ces yeux touchans, dont le regard plein d'expression et d'innocence, en pénétrant jusqu'au fond de mon coeur, en y portant tous les sentimens, y réprimoit tous les désirs........ Je ne sais quel effet produisirent sur elle les épaisses ténèbres qui nous environnoient, mais elle cessa de parler et précipita sa marche. Le trouble que je lui supposai m'enhardit encore; cependant il me fallut faire sur moi-même un effort prodigieux pour oser tout à coup saisir le bras qu'elle avoit passé sous le mien, en lui disant d'une voix étouffée: Ah! Célanire, arrêtons-nous ici! Non, répondit-elle aussitôt, non, Olivier! je veux vous écouter et vous parler à la face du ciel. Le ton ferme dont elle prononça ces paroles, et le son de cette voix si chère, me rendirent à moi-même. Je frémis, en pensant que peut-être

malgré son innocence, je venois de lui causer un mouvement d'effroi, et qu'elle pouvoit être irritée; cette idée effaça toutes les autres de mon imagination, la confusion et l'inquiétude douloureuse qu'elle m'inspira, me firent sentir que rien ne pourroit vaincre en moi la crainte affreuse de lui déplaire et de l'offenser. Je ne songeai plus qu'à la dissuader des soupçons vagues qu'elle avoit pu concevoir.

Nous étions au bout de l'allée; aussitôt que Célanire apperçut la clarté de la lune, elle ralentit un peu son pas, et tournant doucement la tête de mon côté, elle me regarda avec une sorte de timidité que je ne lui avois jamais vue. J'avois composé mon visage de manière qu'elle n'y remarqua aucune trace d'embarras. J'espère, dis-je, que nous allons enfin nous arrêter; il est impossible de s'entretenir en marchant aussi vite, et mon coeur est si plein, il a tant de choses à vous dire! ...... Ce peu de mots fit tout l'effet que je pouvois désirer; Célanire, délivrée d'un doute inquiétant et pénible,

reprit sa douce sécurité; elle me sut si bon gré de la lui rendre, qu'elle en devint mille fois plus tendre. Dans l'espèce d'inquiétude qu'elle avoit ressentie, elle s'étoit machinalement éloignée de moi, de telle sorte qu'il se trouvoit une assez grande distance entre nous, et que sa main seule étoit engagée sous mon bras: mais tout à coup elle se rapprocha, je la sentis s'appuyer sur mon épaule et une boucle de ses beaux cheveux vint flotter sur mon visage. En me rendant sa confiance, elle fit passer dans mon âme tous les sentimens de la sienne; ce n'étoient plus des transports impétueux que j'éprouvois, c'étoit un attendrissement profond, et pur comme son objet; mes larmes couloient doucement; je sentois que sa beauté ravissante, ses graces et les charmes de son esprit n'eussent jamais produit en moi cette passion insurmontable sans sa vertu, sa candeur, son innocence; et je jouissois avec délices du bonheur de me retrouver digne d'elle. Nous nous arrêtames sur le bord d'un canal qui sépa-

roit le jardin d'une vaste prairie. Célanire me conduisit vers un banc entouré d'orangers, et elle me fit asseoir à côté d'elle: l'air étoit embaumé du parfum des fleurs qui nous environnoient; la lune en se répétant dans l'immense pièce d'eau qui couloit à nos pieds, formoit une double clarté, aussi vive et plus pure que celle du jour naissant, et qui réfléchissoit un tel éclat sur les vêtemens blancs et sur toute la personne de Célanire, qu'il sembloit que cette lumière si douce vint de cette figure brillante et divine. A peine étions nous assis, que se tournant vers moi: Olivier, me dit-elle, cet entretien est le dernier que nous aurons ensemble; dans quelques heures nous allons nous séparer pour jamais! combien est précieux cet espace de tems si court, qui nous reste! . . . . : j'ignore si la démarche que je fais pour vous, blesse les moeurs de votre pays; j'ignore si vos loix m'autoriseroient à recevoir votre foi, quand j'ai promis ma main. Je n'ai consulté que mon coeur: il m'a dit, qu'un premier ser-

nent est sacré; il m'a dit, que je ne
pouvois me donner à vous, sans cesser
d'être digne de vous; il m'a dit même,
que j'aurois dû vous éviter, vous fuir
aussitôt que j'ai connu mes sentimens
pour vous: je n'en ai pas eu la force.
. . . . . . Voilà le tort que je me reproche;
voilà ce qui me semble une foiblesse
condamnable, et non de vous recevoir
ici. Après avoir laissé naître
votre amour, après avoir montré le mien,
en exigeant le sacrifice qui nous sépare
sans retour, je vous devois des consolations
et des conseils, et je devois vous
entendre. O Célanire! m'écriai-je, s'il
existe pour moi des consolations, vous
seule, en effet, pouvez me les offrir; l'ambition,
l'amour de la gloire, tous les brillans
prestiges qui séduisent les hommes,
ne sont plus à mes yeux que de vaines
chimères: un coeur qui s'est donné à
vous, ne peut être qu'à vous seule; malgré
votre volonté qui m'exile, rien ne
peut rompre le noeud sacré qui m'unit
à vous! Hélas, vous avez le courage de
séparer votre sort du mien; un autre

en deviendra l'arbitre! je ne serai désormais ni le but de vos actions, ni le motif de vos desseins, ni l'objet de vos espérances; je n'aurai nulle influence sur votre destinée: mais la mienne vous appartient. Ah! je suis sans doute le moins à plaindre! je puis conserver une chaîne adorée, je puis vous obéir! vos conseils vont devenir les seules loix que je veuille et que je puisse suivre! Parlez! tracez-moi la carrière que vous voulez que je parcoure; elle me deviendra chère, quand votre volonté m'en ouvrira l'entrée! A ces mots Célanire leva les yeux au ciel avec l'expression du plus profond attendrissement: elle fut un moment sans parler, ensuite reprenant la parole: Soyez toujours, dit-elle, ce que vous avez été jusqu'ici, généreux autant que brave, le défenseur de l'infortuné et le protecteur d'un ennemi vaincu! Songez, Olivier, que désormais la renommée seule entretiendra de vous la triste Célanire! que sa voix vous représente toujours sous les traits chéris, qui m'ont fait aimer le libérateur de Vitikind, avant même, he-

las! que son nom me fut connu! . . . . car je vous l'avouerai, poursuivit-elle, quand mon père, de retour en Saxe, me conta l'histoire de sa délivrance, tout mon coeur s'émut en faveur de cet inconnu généreux; j'aimois à me faire dépeindre ses traits, je tachois de me former une idée de sa figure; l'admiration et la reconnoissance m'en composèrent une image si touchante, que si je vous eusse rencontré, Olivier, j'aurois pu vous reconnoître. Je vous vis chez Emma pour la première fois, mais depuis longtems vous remplissiez mon coeur et mon imagination; et maintenant que je vous connois, maintenant que je suis aimée, il faut que je renonce à la douceur de m'occuper uniquement d'un si cher souvenir! . . . . . Eh quoi! Célanire, interrompis-je, vous ferez-vous un devoir d'oublier le malheureux Olivier? . . . . . Vous oublier, reprit-elle, ah! si ce sentiment qui remplit mon âme, n'étoit pas immortel, comme il est insurmontable, comment pourrois-je justifier à mes propres yeux la foiblesse qui vous en fait

l'aveu, et la confiance qui vous admet ici? Mon Olivier, je vous aimerai jusqu'au tombeau, ma tendresse est fondée sur une base inébranlable; je crois votre coeur semblable au mien, je crois que vous aimez mieux me perdre que m'avilir; c'est la vertu surtout qui nous unit, c'est elle qui nous sépare. . . . . . .
Oui, m'écriai-je, en tombant à ses pieds, il n'est pas plus nécessaire à mon bonheur d'être aimé de vous, que de vous admirer, que de vous contempler comme un être unique dans la nature: non, je ne suis point né semblable à vous; non, Célanire, perdez cette illusion, je ne pense et je n'existe que par vous; c'en est assez pour vous égaler, c'en est assez pour tout sacrifier à la vertu, puisqu'elle est votre idole et que vous êtes la mienne. Mais au nom du ciel, avant de prononcer sans retour l'arrêt affreux qui doit nous séparer, daignez réfléchir au devoir qui vous le commande! O! si vous vous exagériez cette obligation cruelle! si la vertu, loin de vous prescrire d'épouser celui que vous n'aimez

point, désapprouvoit cette union fatale! . . . . . . Eh quoi! devez-vous donner votre foi, quand votre coeur n'est plus à vous? . . . . . — Je ne lui promis jamais de l'amour. . . . . — En ne partageant point celui de votre époux, serez-vous sans remords? — L'âme altière d'Albion ne connoît que l'ambition, et ne peut aimer que les combats et la gloire des armes; la politique seule formera cet hymen, on n'exigera de moi que de la fidélité, je ne ferai que des sermens que je pourrai tenir. — Ainsi donc, vous sacrifiez votre amant, vous renoncez à celui qui vous adore, pour un homme qui vous perdroit sans désespoir! . . . . — Mais songez, que si je romps cet engagement, je manque à ma parole, j'attire sur ma tête le redoutable courroux d'un père justement irrité, puisqu'il a reçu ma promesse; songez, Olivier, qu'Albion furieux, ne respireroit que la vengeance; il sera le rival et l'ennemi de Vitikind, s'il ne devient pas son fils: alors il rallumeroit la guerre dans mon pays, ses talens et son nom lui formeroient

bientôt un parti puissant, je deviendrois la funeste cause de tout le sang qui seroit versé; accablée sous le poids de la malédiction paternelle, j'aurois à me reprocher un parjure et tous les fléaux qui désoleroient ma malheureuse patrie. . . . Ce discours me perça le coeur; je croyois n'avoir plus d'espérances, mais j'en conservois encore, puisque cette peinture cruelle qui détailloit tous les obstacles invincibles qui s'opposoient à notre amour, me causa la douleur la plus profonde et la plus violente. J'étois toujours aux genoux de Célanire; je me levai avec emportement: Arrêtez, lui dis-je d'une voix et avec une fureur concentrée, arrêtez, c'en est assez; il faut me sacrifier, vous le devez, ma vie en effet ne vaut pas un seul dés intérêts si chers auxquels vous m'immolez. . . . . . . Adieu, soyez heureuse! la vertu, la tendresse filiale, l'amour de la patrie, tant de sentimens qui partagent votre âme, pourront bientôt la remplir toute entière! pour moi, je n'ai que mon amour, je n'emporte que cette unique passion; je

le veux ni la vaincre, ni m'en distraire,
et son excès saura bien mettre un terme
aux maux affreux qu'elle me prépare!....
En achevant ces paroles, je m'éloignai brusquement; j'ignore moi-même quel étoit mon dessein, mais Célanire qui me vit précipiter mes pas vers le canal, fit un cri perçant en prononçant mon nom; il y eut dans cette exclamation un accent si plaintif et si douloureux, que toute mon âme en fut ébranlée; je me retournai en tressaillant, et je vis, (ô touchante image, qui ne sortira jamais de ma mémoire!) je vis Célanire se lever, me tendre les bras, et retomber sur le banc! . . . . . je m'élançai vers elle, je me prosternai à ses pieds, je saisis ses mains tremblantes et glacés, je les arrosai de pleurs; l'état de saisissement où je la voyois, me pénétroit d'un remords si déchirant, qu'il m'élevoit au-dessus de moi-même; je lui promis de vivre, d'aimer la vie, de me soumettre à nos destins; je lui dis tout ce que l'amour le plus exalté peut inspirer de tendre et de généreux. Je fis enfin renaître le calme

dans cette âme incomparable; elle se r
nima; je sentis ses mains presser douc
ment les miennes et ses larmes tomb
sur mon visage! Non, tous les tran
ports de l'amour heureux ne peuvent
comparer au bonheur que je goûtai da
cet instant, à cette réunion de sentime
passionnés profonds et purs! à ce m
lange d'attendrissement, de mélancoli
de joie délicieuse, d'admiration et d'a
mour! . . . . Si jamais je fus dign
d'elle, ce fut dans ce moment, où so
innocence me donnoit des témoignag
de tendresse si touchans! . . . . . . — Nou
gardions le silence, je m'enivrois du pla
sir de la regarder, de la voir presqu
dans mes bras; sans crainte et sans dé
fiance; son visage étoit penché vers l
mien, je respirois sa douce haleine, j
recueillois ses soupirs, nos pleurs se mê
loient ensemble, et par un enchantemen
qu'elle seule pouvoit produire, les plu
chers désirs de mon coeur étoient plei
nement satisfaits, ou pour mieux dire
je jouissois d'une félicité dont jamai
mon imagination n'avoit pu me donne

lidée! Eh quel autre, aimé de Célanire, n'eut pas été réprimé par le charme inconcevable qui me subjuguoit! Il est vrai, Célanire se livroit à moi, je lisois dans ses yeux tout l'amour qu'elle m'inspiroit; mais loin d'y trouver l'émotion qui peut enhardir, j'y voyois tout le calme du bonheur le plus pur et la douce sérénité de la vertu; je la voyois s'applaudir de la réserve et du respect idolâtre de son amant. Pouvois-je concevoir la pensée de m'exposer à perdre sans retour sa confiance et son estime; je frémissois à la seule idée de voir ses beaux yeux dont le regard étoit si doux, changer tout à coup d'expression et peindre l'effroi, la colère et le mépris! . . . . . Eh! quels sacrifices pouvoient me coûter, quand ils assuroient son repos, quand sa tendresse et sa reconnoissance en étoient le prix! . . . . . . Enfin, recouvrant l'usage de la voix: Objet adoré! lui dis-je, ô ma Célanire! est-il possible qu'un tel sentiment puisse jamais devenir un crime! ô pourquoi me bannir! à quoi nous servira l'absence? nous n'avons ni l'espoir,

ni le désir de nous oublier, pourquoi nous priver de ces entretiens délicieux? . . . . . J'ai promis de partir, je tiendrai mon serment, si Célanire l'exige; mais loin de toi, serai-je plus vertueux? Ah! ne t'en flatte pas! ce triste coeur sera livré aux regrets dévorans et à tous les vains désirs que peuvent inspirer la plus violente des passions et une imagination ardente: mais près de toi je suis calme, parce que je suis heureux; près de toi, mon âme se pénètre de tous les mouvemens de la tienne; j'adore l'innocence, parce qu'elle t'environne et t'embellit; et seul avec toi dans la tranquillité profonde de la nuit, le délire de l'amour n'est que l'enthousiasme de la vertu. Non, s'écria Célanire, je ne craindrai jamais ce que j'aime, mais l'épouse d'Albion ne pourroit sans crime renouveller cet entretien si doux . . . . . . et je ne suis excusable de l'avoir accordé, que par la persuasion où j'étois qu'il seroit le dernier. . . . . . Eh bien, il le sera, interrompis-je, mais pourquoi m'exiler à jamais, pourquoi me chasser des lieux

ne vous habitez? quoi! le jour commencera sans que je puisse avoir l'espénce de vous rencontrer! je le verrai ir sans désirer le lendemain! des mois tiers, des années s'écouleront ainsi! ..... Nous rencontrer! reprit Céaire; eh! comment alors ne pas trar le secret de nos coeurs! Non, Olier, vous n'attendez pas de moi cet fort, vous savez trop à quel point je is incapable de feindre! .... mais je ux remettre en vos mains l'intérêt de a réputation et de ma gloire; ah! ime mieux m'en rapporter à ton amour 'à ma prudence...... O! c'en est nc fait, m'écriai-je, en répandant un luge de pleurs; dans quelques minus je vais vous quitter pour jamais; oui, vais partir .... oui, je le dois, et je is surtout vous donner l'exemple du urage; ah! que le vôtre ne soit point foibli par ces larmes, que je n'ai pu tenir; c'est la reconnoissance qui les it couler! .... vous daignez vous nfier à ma générosité, vous ne serez int trompée dans votre attente, et j'em-

porte au moins l'idée si consolante e
si chère, que Célanire au fond de so
coeur pensera toujours, qu'Olivier n'é
toit pas indigne d'elle! Ici je m'arrêta
les sanglots me suffoquoient; Célanir
ne me répondit que par de profond
gémissemens, et bientôt l'excès de s
douleur me fit oublier la mienne. O
combien l'expression de la douleur étoi
pathétique et déchirante sur ce visag
enchanteur! cette expression donnoit à
sa beauté un caractère sublime et si tou-
chant, que j'aurois voulu pouvoir dimi-
nuer sa peine aux dépens même de so
amour! la voir souffrir, étoit pour mo
un supplice au-dessus de tout mon cou-
rage! je ne songeai plus que dans peu
d'instans j'allois être le plus infortuné
des hommes, je ne voyois plus que so
abattement et son désespoir; et dans ce
moment j'aurois donné ma vie pour en
être moins aimé! J'essuyai mes larmes
et tâchant de prendre un air plus tran-
quille: O! calmez-vous, ma Célanire,
lui dis-je, calmez-vous, si le bonheur
d'Olivier vous est cher! oui, le bonheur,

l'y puis prétendre encore, malgré le sort qui nous arrache l'un à l'autre! aimé de vous, mon destin n'est-il pas encore plus doux et plus glorieux que celui de l'époux même qui vous est destiné!...... quel intérêt va jetter sur ma vie entière le désir ardent de justifier le choix secret de votre coeur! vous désirez que la renommée vous entretienne de moi; ah! n'en doutez pas, elle vous en parlera; ce seul mot sorti de votre bouche doit faire un héros de votre amant: mais quand vous apprendrez de lui quelqu'action éclatante ou généreuse, dites-vous bien alors: *c'est un hommage qu'il m'a rendu, et le suffrage de Célanire est la seule gloire qu'il ambitionne.*...... Cher et malheureux Olivier, interrompit-elle, et dans quel pays irez vous? — Dans quel pays! ne le devinez vous pas! forcé d'abandonner celui que vous habitez, j'irai dans les lieux sacrés pour moi qui vous ont vu naître, j'irai respirer l'air que vous avez respiré dans votre enfance, et je me croirai dans ma patrie! Oh! s'écria Célanire, faut-il ne con-

noître, à quel point je suis aimée, q
dans l'instant où nous allons nous quitt
pour toujours! .... ah! dans cet i
stant affreux, du moins qu'il me soit pe
mis de te montrer toute mon âme! ...
O mon Olivier! le ciel a formé mon coe
pour le tien! non, je ne puis croire qu
nous sépare sans retour! je ne puis viv
que pour toi; eh! sans toi, que sero
pour moi la vie! .... quoi! peux-t
penser que tu ne reverras jamais Céla
nire, que jamais tes regards ne rencon
treront les siens! quoi! je ne te redira
jamais que je t'aime, que je ne puis aime
que toi! en me quittant tu disparoîtroi
pour jamais à mes yeux! .... cett
idée confond mon imagination, elle es
incompréhensible comme l'éternité! ...
En achevant ces mots, elle laissa tombe
sa tête sur son sein et elle cessa de parler
Je l'avois écoutée avec ravissement; ce dis-
cours si tendre venoit de ranimer dans
mon coeur l'espérance éteinte; Célanire
ne pouvoit concevoir notre éternelle sé-
paration et je cessois moi-même de la
croire possible; j'adoptai son idée avec

transport, et je lui dis tout ce qui pouvoit fortifier en elle cet heureux pressentiment. Elle me prêtoit une oreille attentive, lorsque tout à coup je la vis tressaillir; ses yeux s'étoient tournés vers l'horizon et elle appercevoit les premiers rayons du jour! A cet aspect je fus frappé d'un saisissement aussi grand, que si l'aurore n'eut jamais dû paroître, il ne m'étoit plus permis de différer d'un seul instant ce douloureux départ, et tout mon bonheur venoit de s'évanouir, comme les ombres fugitives de la nuit! Je rassemblai toutes mes forces, je me levai, Célanire pâle et tremblante, eut besoin de mon bras pour la soutenir; nous n'osions parler; nous fimes quelques pas en silence, ensuite je me retournai pour regarder ce banc que nous venions de quitter; Célanire cacha son visage sur ma poitrine et fondit en larmes; je lui répondis par des gémissemens qui partoient du fond de mon coeur, et nous continuâmes notre marche. Enfin nous arrivons à la porte du jardin; Célanire s'arrête, elle veut parler, la parole expire sur ses

lèvres, elle leve vers le ciel ses mains jointes, ensuite elle les laisse tomber sur mes épaules, et elle appuye sa joue sur la mienne. Que devins-je alors, en serrant pour la première fois, dans mes bras et contre mon sein cet objet adoré, dans l'instant même où nous allions nous séparer pour toujours, et devant la porte fatale qui alloit s'ouvrir et se refermer sur moi! ...... Célanire faisant un violent effort sur elle-même, s'arrache de mes bras, s'élance vers la porte et l'entr'ouvre; mais dans ce moment je la vois palir et chanceler, et elle tomba sans connoissance à mes pieds. A cette vue toute ma raison m'abandonne, l'amour seul se fait entendre à mon coeur éperdu, j'enlève Célanire dans mes bras et franchissant la porte avec impétuosité, je sors du jardin, et je précipitois mes pas vers la forêt, lorsqu'à l'entrée du pont, Célanire ouvrit les yeux et regardant autour d'elle avec effroi: Juste ciel! s'écria-t-elle, où suis-je? .... A ces mots je m'arrêtai, le son de sa voix et son regard fixé sur moi, me firent perdre toute mon

intrépidité; la crainte et le remords succédèrent à l'emportement, et mille fois plus tremblant qu'elle, je la posai sur une roche qui se trouvoit au-dessus du torrent, à l'endroit où nous étions. Je mis un genou en terre devant elle et joignant les mains: O Célanire! lui dis-je, espérons-nous vivre en nous séparant?..... pouvois-je vous laisser dans cet état affreux!...... Elle ne répondit rien, elle me regardoit fixement, et avec une sorte d'attention qui m'enhardit, je saisis une se ses mains. Ah! fuyons nos tyrans, m'écriai-je; ose suivre un amant, un époux!........ j'ai des chevaux près de ce lieu; je connois les détours de la forêt, notre fuite est facile, elle est sûre. .... Comme je prononçois ces paroles, je fus si frappé de l'étonnement qui se peignit dans ses yeux, toujours fixés sur les miens, qu'il me fut impossible de poursuivre; j'appuyai sa main sur mon coeur, dont la palpitation violente m'ôtoit presque la respiration.......... Olivier! dit-elle, et elle s'arrêta. Mais le ton dont elle prononça ce seul mot,

me fit connoître tout ce qui se passoit dans son âme; le plus éloquent discours n'auroit pu me retracer mieux toutes les idées de devoir et de vertu que je venois d'oublier; je restois immobile, en la contemplant avec saisissement et comme un criminel, qui attend son arrêt: cependant je ne voyois sur son visage ni ressentiment, ni colère; elle me considéra quelques minutes et rompant enfin le silence: Va, dit-elle, je te pardonne et je n'attribue cet égarement qu'à l'effroi que je t'ai causé! ô mon Olivier, j'ignore en effet, s'il est possible que je puisse vivre sans toi; nous devons croire pourtant que l'Être suprême proportionne notre courage à l'étendue des sacrifices que la vertu nous prescrit; mais ce que je sais avec certitude, c'est que Célanire déshonorée, ne pourroit supporter la vie. Ne perdons plus de tems, poursuivit-elle, nous sommes dans des lieux, où l'on peut nous surprendre! ce soleil dont tu vois les premiers rayons, ne devoit pas nous trouver ensemble; si mon bonheur t'est cher, si tu sais aimer, ne me retarde plus, et ne me suis pas;

adieu . . . . . . tant que j'existerai ; tu vivras dans mon souvenir et dans mon coeur . . . . adieu. — En achevant ces mots elle s'éloigna, je demeurai anéanti à ma place, je suivis des yeux sa marche incertaine et chancelante, je la vis entrer dans l'allée de saules, elle se retourna, me fit un signe avec son mouchoir qu'elle tenoit près de son visage, et qui sans doute étoit inondé de ses pleurs ; et au même instant, précipitant ses pas, elle disparut à ma vue. En cessant de la voir, j'éprouvai un déchirement de coeur, qui fut bientôt suivi du plus impétueux désespoir. Je me laissai tomber sur la roche qu'elle venoit de quitter, et seul avec moi-même, avec mon amour, n'entendant plus que le mugissement du torrent qui bouillonnoit avec fracas à mes pieds, je me livrai sans distraction aux plus accablantes et aux plus funestes pensées ; mille sentimens contraires agitoient à la fois mon âme ; le plus cruel de tous étoit le remords affreux que m'inspiroit l'idée de la douleur de Célanire ! Je me la représentois dans les larmes, je la voyois

succomber à ses maux, et la certitude d'être aimé comme j'aimois, n'étoit pour moi qu'un tourment insupportable; je m'accusois de tout ce qu'elle souffroit; je ne voyois plus en moi qu'un séducteur barbare autant qu'insensé; je m'abhorrois moi-même, en pensant que sans mon fatal amour, sa vie entière eut été aussi paisible, aussi fortunée que brillante! .... hélas! j'entrevoyois l'abîme horrible où je devois l'entraîner! ..... et cependant, au milieu de ces vains regrets, je me repentois et de mon obéissance aveugle, et de ne l'avoir pas enlevée..... je ne pouvois concevoir que j'eusse consenti à cette éternelle séparation, que je l'eusse laissé s'éloigner de moi pour toujours! ..... Juste ciel! m'écriai-je, il y a quelques instans qu'elle étoit là, je l'entendois, je la voyois, j'étois le maître de nos destins, eût-elle résisté à mes larmes, à mon désespoir! ..... elle m'eut suivi! .... j'aurois dû l'y forcer, elle ne pourra vivre sans moi! ..... c'en est fait! elle a disparu, je ne la reverrai jamais! ..... En proférant ces paroles, je regardois en fris-

sonnant la trace de ses pas, de cet espace si court qu'elle venoit de parcourir, et qui maintenant mettoit entre elle et moi une insurmontable barrière........ Tout à coup je fus saisi de l'idée, que peut-être elle n'avoit pas eu la force de gagner sa demeure, que peut-être elle étoit évanouie à quelque distance du jardin!...... Au même instant je me lève, je vole vers l'allée de saules, je dirige ma course vers la maison et j'arrive à la porte fatale; elle étoit fermée!....... je devois m'y attendre, et cependant à cette vue je sentis mon coeur se briser, il me sembla que je subissois le supplice d'une seconde séparation!...... je versois un déluge de larmes en considérant cette porte, auprès de laquelle j'avois passé la veille deux heures si délicieuses...... l'amour et la douleur exaltant ma tête et troublant ma raison, je concevois confusément mille projets insensés, je mesurois de l'oeil la hauteur des murs, j'étois tenté d'essayer de les franchir, j'aurois donné la moitié de ma vie pour me retrouver encore quelques minutes dans l'enceinte qui

renfermoit Célanire! . . . . . . J'allois certainement hasarder quelqu'entreprise extravagante, lorsque j'entendis dans le lointain un bruit d'hommes et de chevaux: je revins enfin à moi-même, je frémis en songeant combien j'exposois la réputation de Célanire; et l'amour même me rendant tout le courage qu'il m'avoit ravi, je m'éloignai précipitamment et bientôt je me retrouvai dans la forêt.

Mais je m'apperçois, poursuivit Olivier, que j'ai prolongé ma narration beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire, il est tems de la terminer.

CHAPITRE XIII.

L'ANTIQUE GÉNÉROSITÉ FRANÇOISE.

La générosité jamais n'est imprudence
Gustave Wasa de PIRON.

Le ciel au champ d'honneur combat pour la vertu.
Gaston et Bayard de DU BELLOY.

Les deux amis passèrent la nuit dans la ferme: le lendemain matin, ils retournèrent dans le verger, et Olivier reprit ainsi la suite de son histoire: Je ne détaillerai point ce que j'éprouvai en me retrouvant sur la route que j'avois parcouru la veille, pour aller chercher Célanire! . . . . . J'arrivai au palais, je me rendis sur le champ dans mon appartement, je t'y trouvai, mon cher Isambard; tout le monde me croyoit disgracié, exilé, et tu venois me conjurer de t'emmener avec moi; je voulus vainement te dissuader de me suivre, je n'oublierai jamais ta réponse: Je ne veux point péné-

trer ton secret, me dis-tu, mais on assure que l'Empereur est irrité contre toi; l'amitié me donne le droit de t'accompagner dans ta fuite, et l'honneur me le commande. Il fallut bien céder à tes instances, mais nous convînmes que nous nous séparerions aux frontières. Nous partîmes ensemble, laissant toute la cour persuadée qu'Armoflède étoit la seule cause de ma disgrace, et que je n'avois sacrifié une fortune éclatante et l'ambition qu'à ma passion pour elle. La vanité d'Armoflède, comme tu le verras par la suite, acheva de confirmer le public dans cette opinion. Arrivés aux frontières, je te déterminai enfin à borner là ton voyage; tu retournois à la cour et il me fut doux de penser, que Célanire éprouveroit une satisfaction secrette, en revoyant celui qui venoit de me quitter. Je pris sans délai la route de la Saxe (4), et là je m'informai du lieu qu'avoit habité Vitikind: j'appris avec chagrin que son ancienne demeure se trouvoit précisément dans un canton dont s'étoit emparé le petit nombre de saxons qui n'avoit pas

voulu ployer sous le joug de Charlemagne; je sentis qu'un chevalier françois n'y seroit pas reçu et je me décidai à y aller en cachant mon nom et mon pays; et dans ce dessein, je quittai mon armure, et je pris un bouclier sans devise. Je continuois ma route, lorsqu'en traversant une forêt, j'entendis un grand cliquetis d'armes: j'étois seul, j'avois envoyé mon écuyer en avant, il étoit trop éloigné pour le rappeller; je courus du côté où j'entendois le bruit, et bientôt je découvris à travers les arbres un homme seul attaqué par quatre scélérats; je tressaillis en appercevant ce guerrier, que j'avois vu tant de fois dans les combats; son armure aurore et noire, son air altier et menaçant et surtout sa rare valeur, me firent dans l'instant reconnoître le fier Albion. O Célanire! m'écriai-je, voici l'action la plus généreuse que je puisse faire, c'est toi seule que j'invoque! En disant ces mots, je poussai impétueusement mon cheval et je fondis sur les brigands: ma surprise fut extrême en voyant parmi eux un homme qui paroissoit leur

chef et qui étoit revêtu des marques honorables de la chevalerie; mais son bouclier n'offroit ni emblême, ni devise. Albion blessé, avoit grand besoin de secours; mais quand il se vit secondé, il parut reprendre toute sa force et nous eumes bientôt mis en fuite ses lâches adversaires. Je voulois les poursuivre pour forcer leur chef à lever la visière de son casque, afin de connoître cet indigne chevalier; mais Albion me rappellant: Arrêtez, seigneur, me cria-t-il, laissez fuir ces vils assassins, un objet plus intéressant réclame vos secours et les miens. En prononçant ces paroles, il descendit de cheval et après avoir arrêté avec son mouchoir le sang qui couloit de ses blessures, il me conduisit au pied d'un arbre, où je trouvai le spectacle le plus inattendu et le plus touchant: c'étoit une jeune personne étendue sur l'herbe, et plongée dans un profond évanouissement, ses habits étoient souillés de sang et sa main tenoit encore un poignard ensanglanté. O malheureuse Ordalie! s'écria Albion; il n'en put dire davantage, et je vis

quelques larmes s'échapper de ses yeux. . . . . Cette exclamation et cet attendrissement me parurent un trait de lumière, qui fit passer dans le fond de mon coeur la plus douce espérance! cette jeune personne respiroit encore malgré sa pâleur; on distinguoit sur son visage la plus rare beauté. Albion la connoissoit, venoit de livrer un combat pour elle, il paroissoit profondément touché, je venois de voir couler ses pleurs. . . . . . ah! s'il étoit possible qu'une âme insensible pour Célanire fut susceptible d'éprouver une passion, sans doute Albion aimoit cette inconnue! . . . . . . toutes ces idées me saisirent à la fois, et me causèrent le seul mouvement de joie que j'eusse éprouvé depuis mon entrevue avec Célanire. Cependant je secondois Albion dans les soins qu'il rendoit à la jeune infortunée, qui étoit toujours sans connoissance; il m'apprit que croyant ne pouvoir échapper à ses ravisseurs qu'en attentant à sa vie, elle s'étoit donné un coup de poignard, la blessure étoit dans le côté et ne me parut pas dangereuse; nous étan-

châmes le sang de notre mieux, et enfin tout à coup elle parut se ranimer et r'ouvrit les yeux; en appercevant Albion, elle fit éclater une joie qui confirma toutes mes espérances. Albion me présentant à elle: Ordalie, lui dit-il, voilà votre vrai libérateur, et le mien. Seigneur, poursuivit-il, en se tournant vers moi, votre nom doit être célèbre, si j'en juge par la valeur et la générosité que vous nous avez montrée; mais il m'est permis de vous le demander, puisque vos armes et votre écu ne présentent aucun signe qui puisse vous faire reconnoître. Les infortunés, répondis-je, ne doivent chercher que l'obscurité et ne peuvent désirer que l'oubli; tout ce qu'il m'est possible de vous dire, seigneur, c'est que vous voyez en moi l'admirateur le plus exalté du grand Vitikind, et si jamais vous lui parlez du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre, il saura me reconnoître à ces traits et pourra vous dire qui je suis. Au nom de Vitikind, la belle Ordalie fit un mouvement de surprise, en regardant Albion; ensuite elle leva

les yeux au ciel en poussant un profond soupir, et Albion reprenant la parole : Il faut, seigneur, dit-il, que vous mettiez le comble à vos généreux procédés, en vous chargeant de reconduire Ordalie dans la maison paternelle ; sa demeure est à deux journées d'ici. . . . . . Je ne puis paroître dans les lieux qu'elle habite, ... mais je n'aurai nulle inquiétude sur elle en la sachant sous la protection d'un chevalier tel que vous. J'acceptai sans balancer cette proposition, Albion prit congé de nous et partit aussitôt. Je demandai à Ordalie, quel chemin nous devions prendre; j'appris avec plaisir que c'étoit précisément la route que je m'étois proposé de suivre et qui devoit me conduire à l'ancienne demeure de Vitikind. Je pris Ordalie en croupe sur mon cheval et nous nous mîmes en marche. Ordalie étoit affoiblie par la quantité de sang qu'elle avoit perdu, mais sa blessure étoit extrêmement légère, et le mouvement du cheval, loin de lui être nuisible, parut ranimer ses forces. Comme la nuit s'approchoit, je lui proposai de

s'arrêter à une maison que nous rencontrâmes à une lieue de la forêt; elle y consentit; nous convînmes qu'elle s'y reposeroit et y passeroit la nuit, et que nous nous remettrions en route à la pointe du jour. En effet, nous partîmes le lendemain au lever de l'aurore, Ordalie m'assurant que la douleur que lui causoit sa blessure étoit infiniment diminuée. J'hasardai quelques questions sur Albion, car je brûlois d'acquérir des lumières certaines à cet égard; je lui témoignai combien j'étois surpris qu'avec le sentiment qu'Albion montroit pour elle, il eut chargé un inconnu du soin de la ramener à sa famille. Hélas! seigneur, dit Ordalie, le brave et généreux Albion est proscrit dans le séjour où vous me conduisez; vous avez sans doute entendu parler de ce despote insolent et barbare, de ce tyran impie qu'on appelle Charlemagne; vous savez, seigneur, qu'il a subjugué mon malheureux pays; Vitikind (si grand jadis, et maintenant le traître,) Vitikind a subi ce joug infâme, l'infidèle Albion a suivi son exemple! . . . . . cepen-

lant il est encore parmi nous des coeurs
nobles et généreux, mes parens sont de
e nombre; ils sont à la tête d'un parti
qui s'accroît chaque jour, et nous espé-
ons qu'à la fin nous verrons triompher
a cause sacrée de la justice et de la li-
berté. Eh, quoi! belle Ordalie, repris-
e, se peut-il qu'une bouche aussi pure
que la vôtre, appelle Charlemagne un ty-
an barbare, et Vitikind un traître!
avoue que jusqu'ici la renommée m'a don-
é sur ces deux hommes illustres des idées
ien différentes!..... elle m'a dit que
itikind, chef des saxons, défendit son
ays avec une valeur héroïque, contre
utes les entreprises belliqueuses de l'Em-
ereur; il ne considéroit alors ce prince
e comme un conquérant, mais lorsqu'il
t en lui le premier législateur du monde,
le plus grand homme de son siècle,
rsqu'il fut éclairé (souffrez que je le
se,) sur la barbarie de vos moeurs et
vos loix; lorsque l'humanité, la mag-
nimité de Charlemagne, lui firent sen-
toute l'horreur des sacrifices humains,
de tant d'autres cruautés exercées par-

mi vous; lorsqu'enfin il eut connu la su
blimité de la morale évangélique, il trait
de la paix, mais avec le consentemen
unanime de sa nation; quelques révolté
il est vrai, refusèrent de ratifier le traité
mais quel poids pouvoient avoir leurs ré
clamations après le voeu contraire, ex
primé librement par la masse entière d
peuple!....... Seigneur, dit Ordalie
je vous dois l'honneur et la vie, et j'a
besoin de m'en souvenir en écoutant u
pareil discours!....... je vois avec do
leur que mon libérateur est un partis
des rois........ Non, perdez cet
erreur, interrompis-je, et croyez au co
traire, que je n'admire autant Charl
magne, que parce qu'il est absolume
différent de ce que sont communéme
les rois. Je sais comme vous, que l
rois en général ne se croyent grands
puissans, qu'autant qu'ils sont absol
c'est à-dire, despotes. Charlemagne
çut la couronne avec une autorité sa
bornes, il eut assez de génie et de gr
deur d'âme pour sentir qu'un pouvoir a
bitraire est aussi fragile qu'illégitime;

vo

voulut ne régner que par les loix; il falloit les faire, il n'en existoit point; lui seul dans ses vastes états étoit capable de composer ce grand ouvrage: mais en se dévouant à cette entreprise, il ne s'en réserva que les pénibles travaux, et voulut en donner toute la gloire à la nation. Il appella près de lui des députés de toutes les provinces: le peuple jusqu'alors avili, et dont aucun roi de France n'avoit daigné compter le suffrage, fut invité par lui à produire aussi ses représentans; Charlemagne ainsi entouré de ses sujets, leur demanda leurs conseils, leur proposa les loix, les discuta avec eux, ensuite se retira des assemblées, pour leur laisser l'entière liberté de les modifier, de les rejetter, ou de les approuver; et lorsque les loix eurent passé à la pluralité des suffrages, il les fit promulguer au nom de la nation entière, représentée par les députés de tous les ordres de l'état: (5) et c'est un tel prince que vous appellez un tyran! ...... — *) Seigneur, quoique

(a) La notte (5) renvoyée à la fin de ce volume,

vous en disiez, les peuples qui obéissent aux rois, sont toujours des esclaves. — Non, quand le trône est fondé sur les loix: enfin comme le peuple forme la classe la plus nombreuse de l'état, les loix doivent être faites pour lui sur tout, la législation doit avoir pour but principal d'assurer son bonheur et sa prospérité: mais privé d'éducation et de lumières, le peuple ne peut gouverner lui-même; il lui faut des chefs; et qu'importe à sa félicité les titres et les noms de ces chefs? pourvu qu'un chef ne soit pas absolu, pouxvu que son pouvoir ne soit pas arbitraire, qu'importe sa dénomination? le magistrat d'une république peut être un tyran, et le souverain d'un grand empire peut en être le plus digne citoyen. Mais, belle Ordalie, continuai-je, revenons à un objet plus intéressant pour vous: parlons d'Albion, et daignez m'apprendre par quelle étrange aventure vous étiez

justifiera tous ces éloges par des faits tirés de l'histoire. Cependant il n'en est pas moins vrai, que la conquête de la Saxe est une tache dans la vie de ce grand homme; mais Olivier parle ici comme il doit parler: dans le second volume, un personnage plus impartial portera sur ce sujet un jugement plus équitable.

tombée entre les mains des brigands dont sa valeur vous a délivrée. Seigneur, répondit Ordalie, j'ignore le nom de mon indigne ravisseur; tout ce que je puis vous dire, c'est que dans une de nos solemnités religieuses, des étrangers s'introduisirent dans le temple où j'étois: je remarquai celui qui paroissoit le maître des autres, parce qu'il me regardoit avec une affectation qui me frappa. Peu de jours après, mon père étant absent, et me trouvant avec peu de domestiques dans une habitation isolée, au milieu des bois, j'entendis un soir le bruit des chevaux de plusieurs cavaliers qui traversoient le bois; au bout de quelques minutes on frappa doucement à la porte; je ne doutai point que ce ne fut mon père; on ouvrit la porte, mais que devins-je, en voyant entrer quatre inconnus, armés de toutes pièces, qui m'enlevèrent malgré mes cris et mon désespoir; ils me conduisirent par des chemins détournés; nous allions avec une extrême vitesse, l'étranger que j'avois vu dans le temple, me tenoit sur son cheval; aux premiers rayons du jour il avoit levé

la visière de son casque pour me montrer son odieux visage...... Il y avoit plus de quinze heures que nous marchions sans nous arrêter, lorsque regardant toujours de tous côtés, j'apperçus enfin dans l'éloignement un homme à cheval, alors je fis des cris perçans; au moment même ce cavalier vint à bride abattue de notre côté, et bientôt je reconnus le vaillant Albion!..... il défia au combat l'inconnu qui me tenoit, le défi fut accepté, on me mit à terre au pied d'un arbre, et mon lâche ravisseur appellant ses trois domestiques, fondit avec eux sur Albion..... A cette vue je sentis mes forces défaillir, cependant je conservai assez de présence d'esprit, pour connoître toute l'horreur de ma situation; je vis qu'il m'étoit impossible de fuir, (un tremblement universel m'ôtoit l'usage de mes jambes,) je crus la perte d'Albion certaine, et pour ne pas retomber au pouvoir du plus vil de tous les scélérats, je me décidai à me donner la mort. J'avois, suivant notre coutume, un poignard caché sous ma ceinture, dont je n'avois pu faire d'usage jusqu'alors, car on m'avoit lié les mains;

mais en descendant de cheval, ce lien s'étoit dénoué sans qu'on s'en fut apperçu, dans ce moment de trouble et de terreur. Ainsi pouvant disposer de moi-même, je tirai mon poignard et je m'en frappai, mes yeux se fermèrent et je crus qu'ils ne se r'ouvriroient jamais....... vous savez le reste, Seigneur....... Je ne conçois pas, repris-je, qu'Albion ait pu vous quitter, sans vous demander des détails sur votre enlèvement et votre ravisseur. ...... Vous me parlez toujours d'Albion, répondit Ordalie; je vois quelle est votre erreur, et je vais vous éclairer sur ce point. Avant nos funestes dissentions, ma famille étoit étroitement unie à celle de Vitikind; je fus élevée avec sa fille. .... pardonnez, Seigneur, aux larmes qu'un souvenir si cher m'arrache encore....... Ici Ordalie s'arrêta...... tu peux juger de l'émotion que me causa ce peu de mots! et avec quel intérêt j'attendois la fin de cette nouvelle confidence! Ordalie reprenant la parole: D'après vos discours, dit-elle, il m'a semblé que vous connoissez Vitikind, mais avez-vous vu

Célanire? Ce nom me fit tressaillir jusqu'au fond de l'âme, je fus excessivement troublé d'une question si simple, cependant je répondis que Célanire m'étoit inconnue, espérant qu'alors Ordalie m'en parleroit avec plus de détail. Je ne me trompois pas, elle me la dépeignit avec tout le sentiment de l'amitié la plus tendre et la plus exaltée; en me parlant d'elle, ses pleurs couloient toujours; je ne pouvois la voir, puisqu'elle étoit placée sur mon cheval derrière moi, mais sa voix entrecoupée me faisoit assez connoître l'excès de son attendrissement; combien cette voix qui me parloit ainsi de Célanire, me paroissoit touchante! Ordalie l'amie la plus tendre de Célanire, devenoit une autre personne pour moi, j'éprouvois le désir de revoir son visage, comme s'il m'eut été inconnu; et si le mien n'eut pas été couvert de larmes, je me serois rétourné pour la regarder..... Ordalie poursuivant son discours: Telle est, dit-elle, l'amie que j'ai perdue; je l'aimois de préférence à tout..... je m'enorgueillissois de la gloire de Vitikind,

parce qu'il étoit son père! Albion m'étoit cher, parce qu'il devoit être son époux! . . . . et maintenant nous sommes désunies pour toujours . . . . . Ah! Seigneur, si vous saviez combien il est affreux de se voir séparé sans retour de l'objet de sa plus vive affection, à quel point vous me plaindriez! . . . . . . O chère et sensible Ordalie! m'écriai-je, qui peut vous plaindre mieux que moi!....... Comme j'achevois ces mots, nous apperçumes une troupe de gens armés, qui venoient à nous; Ordalie qui avoit encore l'imagination troublée par le souvenir de son enlèvement, témoigna d'abord quelque frayeur, mais bientôt elle reconnut que cette troupe n'étoit composée que de ses compatriotes. Lorsque nous en fumes à portée, nous nous arrêtames, ces guerriers témoignèrent la joie la plus vive en la voyant, ils se chargèrent de la ramener dans sa famille, nous nous fimes de tendres adieux et je la remis dans leurs mains; ils prirent un chemin différent de celui que nous suivions, je les perdis bientôt de

vue et je continuai ma route. Je fis les voeux les plus sincères pour le bonheur de cette charmante Ordalie, qui malgré ses préjugés et l'esprit de parti, restoit si fidèle à l'amitié! Son dernier récit m'avoit désabusé de l'idée que j'avois conçu des sentimens d'Albion pour elle; je m'en affligeai profondément, car c'étoit renoncer à une illusion, à laquelle je m'étois livré avec transport, et dont la perte achevoit de m'ôter toute espérance. En finissant ces mots, Olivier se leva en appercevant le jeune Zemni, qui venoit l'avertir que ses chevaux étoient prêts. Comme les chevaliers se proposoient de faire une assez longue journée, ils partirent aussitôt.

CHAPITRE XIV.

L'ABSENCE ET LE SECRET.

Un des plus grands maux de l'absence, et le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir et tous les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui les redoute....... O absence! ô tourment! ô bizarre et funeste état où l'on ne peut jouir que du moment passé et où le présent n'est point encore!

Nouvelle Héloise DE J. J. ROUSSEAU.

Spesso in poveri Alberghi e in picciol tetti
Nelle calamitadi e nei disagi
Meglio s'aggiungon d'amicizia i petti
Che fra richezze invidiose ed agi
Delle piene d'insidie e di sospetti
Corti regali e splendidi palagi
Ove la caritade e in tutto estinta
Ne si vede amicizia se non finta.

ORLANDO FURIOSO.

Les chevaliers du cygne arrivèrent avant la fin du jour dans une pe-

tite ville où ils couchèrent. Suivant leur coutume ils se remirent en route le lendemain, mais après une heure de marche, ils se sentirent si appesantis par la chaleur qui étoit excessive et se trouvèrent dans un lieu si charmant, qu'ils résolurent de s'y arrêter. Ils étoient sur le bord d'un superbe lac entouré de rochers et de montagnes majestueuses, couvertes de sapins; le lac qui étoit d'une grande étendue, avoit très peu de largeur en cet endroit, d'autant mieux qu'il paroissoit coupé par une petite île ombragée de peupliers, qui s'avançoit dans les eaux et formoit en face de nos chevaliers un point de vue délicieux. Ils conjecturèrent que cette île étoit habitée par des pêcheurs, car ils virent sur sa rive des filets et un petit bâteau. Le ciel étoit obscur et couvert, on voyoit déjà quelques éclairs, cependant on ne sentoit pas la moindre haleine de vent, l'air étoit brûlant et calme, les feuilles des arbres paroissoient immobiles et l'on n'appercevoit sur la surface des eaux que l'ondulation apparente qu'y formoient les

nages, en changeant de formes et en s'y réfléchissant. Isambard et son ami s'assirent sur un rocher qui dominoit le lac et qui se trouvoit exactement en face de la petite île, et le malheureux Olivier reprit ainsi la suite de son histoire.

Le soir du jour où je me séparai d'Ordalie, je retrouvai mon écuyer à peu de distance du lieu où je devois séjourner. Inquiet de ne me pas voir arriver, il revenoit sur ses pas au devant de moi, il m'apprit que l'habitation de Vitikind avoit été détruite par les révoltés, et que ses jardins formoient une promenade publique. Mon écuyer ajouta, qu'il m'avoit retenu un logement dans une petite maison située tout auprès de l'ancienne demeure de Vitikind. "Comme il achevoit de me donner ces informations, nous nous trouvâmes à l'entrée d'un bois. Nous ne pouvons, me dit mon écuyer, entrer ici à cheval, ces plantations sont ce que les gens du pays appellent un bois sacré; il n'est pas permis d'y faire passer d'animaux. Mais, poursuivit-il, votre maison est au bout de cette ave-

nue. A ces mots je mis pied à terre, je donnai mon cheval à mon écuyer, qui prit un autre chemin, et j'entrai seul dans le bois. Ce lieu consacré offroit un coup d'oeil singulier et nouveau pour moi; presque tous les arbres étoient chargés d'offrandes et d'inscriptions; ici les rameaux flexibles d'un peuplier ployoient sous le poids des guirlandes de fleurs; là sur la cîme d'un sycomore on appercevoit un trophée d'armes; plus loin du milieu des branches touffues d'un laurier on voyoit s'élever et flotter au gré des vents un drapeau victorieux sans doute, ou conquis sur l'ennemi; souvent au pied d'un chêne ou d'un tilleul, hérissés de piques, de lances et de javelots, on trouvoit un arbuste odoriférant paré de plus douces offrandes; un rosier où l'on avoit attaché une corbeille légère remplie de fruits, ou bien une couronne formée de simples fleurs des champs; j'admirai surtout à côté d'un superbe sapin qui portoit des carquois et des cymbales, deux jeunes myrthes, sur l'un desquels on avoit placé un fla-

geolet, et sur l'autre un nid de tourterelles artistement entouré de festons de lys et de roses. (6) Plusieurs personnes se promenoient dans ce bois, on s'apperçut facilement que j'étois un étranger, et deux ou trois hommes s'approchant de moi, nous entrâmes en conversation. Ils m'apprirent, que la plus grande partie de ces arbres étoit consacrée aux divinités, objet de leur culte religieux, et que les autres arbres l'étoient à la gloire des citoyens morts ou vivans, qui avoient mérité cet honneur par leurs vertus ou leurs exploits. Comme l'un de ces hommes me donnoit cette explication, nous nous trouvâmes auprès de deux arbres nouvellement coupés et le saxon poursuivant son discours: Voyez-vous ces deux souches, me dit-il; c'étoient, il y a quelques mois, deux ormes majestueux, dont les têtes altières s'élevoient au-dessus de tous les arbres de cette enceinte; une guirlande de lauriers les unissoit l'un à l'autre, vous eussiez alors admiré les ornemens qui les décoroient, les cuirasses, les boucliers, les étendards, dé-

pouilles glorieuses ravies aux françois! . . . . . . : enfin ces deux arbres étoient consacrés à Vitikind et à son lieutenant . . . . . . Tournez les yeux de ce côté, continua-t-il, ce grand espace que vous appercevez, et qui n'est séparé de ce bois que par une haie, c'étoient les jardins de Vitikind: maintenant ils appartiennent au public. . . . . . Ici je terminai cet entretien; en reprenant ma promenade, mes saxons me quittèrent; je sortis du bois, et je fus prendre possession de mon nouveau logement. Le lendemain, à la pointe du jour, je me rendis au jardin de Vitikind, me flattant qu'à cette heure j'y serois seul et que j'y pourrois rêver en liberté. En effet je n'y trouvai personne; j'éprouvai la plus vive émotion en entrant dans cet enclos que Célamire avoit parcouru tant de fois; je regardois avec attendrissement tous les objets qui m'entouroient, les arbustes, les fleurs que peut-être elle avoit plantées ou cultivées! je la voyois partout, je croyois retrouver et suivre la trace de ses pas; . . . . elle a passé là, disois-je, elle

s'est assise sur ce banc, elle s'est reposée sous cet ombrage! hélas! ses jours couloient alors dans une douce tranquillité! les sentimens de la nature, la tendre et paisible amitié suffisoient à son bonheur! . . . . . ici l'inquiétude dévorante, les regrets amers, les combats déchirans d'une passion impétueuse, n'agitèrent jamais son âme! . : . . . . elle ne me connoissoit pas! . . . . elle fut heureuse ici! . . . . et maintenant! . . . . elle souffre! elle gémit, et tous ses maux sont mon ouvrage! . . . . . . Je déplorois ainsi son sort et le mien, lorsque tout à coup, au détour d'une allée, je vis paroître un vénérable vieillard qui fixa toute mon attention; d'une main il tenoit un long vase et de l'autre un arrosoir. En m'appercevant il fit un mouvement de surprise, et son visage exprima une sorte de frayeur qui me frappa. Il parut vouloir se retirer, je m'avançai vers lui, et je lui demandai, d'où pouvoit venir l'espèce de crainte que je semblois lui inspirer. Il vit à mon accent que j'étois étranger, et il eut l'air

de se rassurer. Je viens, me dit-il, cultiver ce jardin, nos nouveaux chefs me l'ont permis, ils m'ont laissé cet emploi que j'exerce depuis soixante ans!.... Depuis soixante ans! interrompis-je vivement, quoi! respectable vieillard, vous étiez donc ici lorsque cette maison appartenoit au grand Vitikind? .... A cette question je vis les yeux du vieillard se remplir de larmes, il fut un moment sans répondre, ensuite reprenant la parole: Vitikind! dit-il, je l'ai vu naître! je fus jardinier de son père, je fus le sien! ..... ces foibles bras appesantis par l'âge, ont porté plus d'une fois ce grand guerrier dans sa première enfance! ..... Et sa fille! ..... combien de fois dans son berceau n'a-t-elle pas dormi sur mes genoux! .... O! mon père, m'écriai-je en me jettant au cou du vieillard; je n'en pus dire davantage, mes pleurs me coupèrent la parole. Le bon jardinier étrangement surpris de ce transport, me regardoit, me questionnoit et pleuroit avec moi. Enfin je lui dis, que je connoissois Viti-

ind et que j'avois pour lui autant de endresse que d'admiration. Pendant ce liscours la joie brilloit dans les yeux lu vieillard; cependent il m'exhorta à ne as montrer de tels sentimens dans des ieux qui n'étoient remplis que des ennemis de Vitikind. Je voulois lui faire ncore quelques questions, mais il me uitta, en me disant, que si dans ce noment il étoit surpris par un habitant lu pays, il courroit beaucoup de dangers. Je n'en pus savoir davantage. Cette découverte m'enchanta, il m'étoit i doux de trouver un homme qui avoit u Célanire dans son enfance et dans sa remière jeunesse, avec qui je pourrois arler d'elle, qui m'instruiroit de tous es détails qui pouvoient m'intéresser!.... 'attendis la fin du jour avec impatience, spérant que le vieillard reviendroit le oir dans le jardin; en effet, je l'y retrouvai, mais comme il y avoit du monde, e remarquai que la crainte d'être observé le gênoit beaucoup. Je lui demandai, où étoit sa demeure: il me répondit, qu'il habitoit une petite chaumière

située à l'extrémité du jardin, et qu'i s'appelloit TOPAL. Avec ces renseigne mens je me rendis le lendemain mati chez lui, environ une heure après le le ver du soleil. Il revenoit du jardin, e il parut me voir avec plaisir. Je le pria d'abord de m'expliquer, quelle espèc de risque il auroit pu courir la veill dans la matinée, si l'on nous eut sur pris ensemble. Ce n'est point, répon dit-il, parce que j'étois avec vous, ca si j'eusse été seul, je me serois trouv dans le même danger, parce que j'avoi passé l'heure où je pouvois sans risqu être dans cette situation. Et quelle si- tuation? interrompis-je, il m'est impos- sible de vous comprendre. Je le croi bien, reprit-il en souriant, et c'est u mystère que je ne puis vous révéle Ces paroles excitèrent en moi la pl vive curiosité, mais Topal fut inébran- lable et refusa positivement de m'expli- quer cette énigme. D'ailleurs il répon dit franchement à toutes mes question voyant, disoit-il, qu'en effet j'aimoi son maître. Comme je savois qu'on trai

toit avec la plus grande rigueur tous ceux qui avoient été attachés à Vitikind, je demandai à Topal, comment il avoit pu se soustraire à ce sort commun. J'ai quatre-vingt ans, me répondit-il, on n'a rien à redouter d'un vieillard sur le bord de sa tombe; j'ai dit qu'il n'auroit tenu qu'à moi de quitter ce canton à la première nouvelle des progrès des révoltés, que j'aurois pu vendre avec avantage mon petit bien, et cela étoit vrai, mais que j'étois attaché à cette terre que je cultive depuis tant d'années, et que je désirois y mourir. J'ai deux petits fils dans l'armée des révoltés, ils ont rendu de grands services à leur parti; et par considération pour eux et pour mon âge, on m'a traité avec humanité, on m'a conservé la direction du jardin de Vitikind, et on me laisse paisible dans ma chaumière. Mais, poursuivit le vieillard, il n'y a plus de bonheur pour moi, j'ai vu couper les arbres consacrés à mon bienfaiteur, j'ai vu de même abattre dans son jardin ceux qu'il avoit consacrés lui-même à ses amis, à ses parens,

dans son propre enclos, suivant l'usage du pays; j'ai vu démolir sa maison! quelles larmes j'ai versé en voyant tomber ce toit hospitalier, sous lequel, l'étranger, le voyageur et le pauvre furent toujours également accueillis!....... Enfin j'ai la douleur de ne rencontrer que des ennemis de Vitikind, sa gloire et son éloge ont retenti pendant trente ans à mes oreilles, tout ce pays étoit couvert de ses trophées et des monumens de ses victoires, et maintenant je n'entends plus que la voix de la haine et de la calomnie:...... et je suis forcé de me taire......*).... Ah! j'aimerois mille fois mieux vivre au fond d'un désert .... Eh bien, mon cher Topal, interrompis-je, qui vous empêche de quitter ce pays? manquez-vous de moyens et d'argent, je vous en fournirai; n'avez-vous personne pour vous accompagner,

*) Ce langage ne paroît guères celui d'un jardinier: mais il faut observer que Topal parloit dans sa langue, et qu'Olivier dans son récit à son ami traduisant ses discours en françois, n'en rend que le sens et non les expressions.

Note de l'Editeur.

our vous aider à former ailleurs votre
tablissement; je vous conduirai, je me
harge de tout....... fidèle serviteur de
itikind, digne ami de sa famille, par-
z librement et disposez de moi. A
s mots le sensible vieillard me prit la
ain et me la serrant avec un profond
tendrissement: O bon jeune homme!
e dit-il, vous me donnez les premières
nsolations que j'aie reçues depuis six
ois!..... mais je ne puis profiter de vos
fres, il faut que je meure ici!.... — Et
ourquoi? craignez-vous la fatigue d'un
yage? — Non, j'aurois encore assez de
gueur pour fuir les ennemis de mon bien-
iteur. — Vous ne pouvez donc vous
soudre à quitter le canton qui vous a
naître? — Tous mes amis ont dis-
rus de cette terre, les hommes qui les
it chassés, sont violens et cruels; ils
rlent de liberté, mais ils agissent en
rans: ô! sans doute, je quitterois sans
ine des lieux que je ne reconnois plus!
.... — Pourquoi donc y voulez-vous
ster? — Pour remplir un devoir sa-
é? — Quel devoir? — Ne m'in-

terrogez plus, je ne pourrois vous ré-
pondre. Ces mots mirent le comble à
ma curiosité, d'autant plus que d'après
l'attachement passionné de ce vieillard
pour Vitikind, j'étois sûr que ce devoir
mystérieux étoit relatif à son maître. Je
n'essayai point de l'engager à me con-
fier cet incompréhensible secret, ma pre-
mière tentative m'avoit trop fait con-
noître, que toutes mes prières à cet
égard seroient inutiles. Je tournai la
conversation sur Célanire, dont je n'a-
vois encore osé prononcer le nom. Je
lui dis, que je la connoissois aussi; et
quand il sut que je venois de la quit-
ter, il m'accabla de questions à son tour.
Combien s'accrut mon intérêt pour ce
respectable vieillard, en voyant la vive
affection qu'il conservoit pour la fille de
son bienfaiteur! Je lui demandai s'il
avoit eu avec elle quelque relation par-
ticulière. C'étoit moi, répondit-il, qu'elle
chargeoit du soin de découvrir les in-
fortunés du canton; je l'ai mille fois
conduite dans la chaumière du pauvre; ô
si vous aviez vu, comme elle savoit se-

ourir et consoler les malheureux!........
l'abord elle pleuroit avec eux, et pleuroit encore quand elle avoit tari leurs larmes......... Elle venoit souvent dans ma cabane; vous voyez comme l'intérieur en est joli; c'est elle qui s'est plue à l'embellir; ces belles nattes de jonc, ces corbeilles d'un osier si fin, ces vases de libations, tous ces meubles enfin, sont des dons de Célanire; elle a doté mes petites filles; c'est elle qui les a mariées!....... et quand j'étois malade, elle m'apportoit des simples qu'elle avoit cueillis et préparés pour moi!...... elle avoit un petit jardin particulier à l'extrémité de celui de son père; là chaque jour je cultivois avec elle ses plantes et ses fleurs..... — Ici j'interrompis Topal pour lui demander, si ce jardin de Célanire n'étoit pas un enclos entouré d'une haute palissade, que j'avois remarqué en me promenant. C'est justement cela, me répondit-il. O! mon cher Topal, repris-je, conduisez-moi dans cette enceinte, je vous en conjure!.....
Puisqu'elle est fermée et qu'elle vous ap-

partient, j'aimerois bien mieux m'y promener que dans le jardin de Vitikind qui est devenu public. A ces mots Topal secoua la tête, en me regardant tristement. Vous m'affligez, me dit-il, c'est une vraie peine pour moi de vous refuser une chose qui paroît si simple, mais je ne puis vous conduire dans ce lieu..... et vous me causeriez un véritable chagrin si vous insistiez là-dessus. Quel étonnant mystère! m'écriai-je...... Écoutez, reprit Topal, je n'ai déjà eu que trop de confiance en vous, car je n'aurois jamais dû vous laisser soupçonner qu'il y a des secrets que je dois garder; si vous disiez seulement le peu qui m'est échappé, vous me perdriez!...... Quoi! Topal, lui dis-je, doutez-vous de ma discrétion?........... Non, répondit-il, mais du moins je dois l'éprouver avant de me livrer entièrement à vous. Cette réponse me donna l'espérance d'obtenir avec un peu de tems un secret que je brûlois de savoir; j'assurai Topal que je ne l'importunerois plus de questions, et je le quittai l'esprit et le coeur également

ment remplis de tout ce que je venois d'entendre. Je passai près d'un mois de la sorte, voyant tous les jours ce vieillard, lui apportant sans cesse tous les présens qui pouvoient lui être agréables. Il paroissoit touché de mes soins, de mes attentions; il étoit bien convaincu que j'avois pour Vitikind tous les sentimens d'un fils. Cependant je ne faisois aucun progres dans sa confiance, et lorsque je hasardois une question, il me rappelloit ma promesse et refusoit positivement de me répondre. Enfin ne pouvant plus supporter cette incertitude et l'excès de ma curiosité, je pris le parti d'essayer de surprendre le secret qu'on ne vouloit pas me confier. Ce que je désirois le plus, c'étoit de pouvoir pénétrer dans le jardin qui avoit appartenu à Célanire; je savois que le vieillard y alloit tous les matins à la pointe du jour, lui seul en avoit la clef; cette précaution n'avoit rien de surprénant, c'étoit une ancienne habitude du tems même de Célanire, personne n'entroit dans ce jardin que Topal et sa

jeune maîtresse. Je me rendis au milieu de la nuit auprès de cette haute palissade, dont mes yeux tant de fois avoient mesuré l'élévation; à côté de la porte étoit un épais buisson de laurier, je me cachai derrière et là j'attendis Topal avec autant d'impatience que d'inquiétude. A peine une foible clarté commençoit à dissiper les ténèbres, que j'entendis le pas tardif et pesant du bon jardinier; mon trouble étoit extrême, je me reprochois vivement d'avance celui que j'allois causer à ce vieillard..... Il s'avança lentement et ouvrit la porte; au moment même je me glissai derrière lui et j'entrai avec lui dans le jardin, il tressaillit en m'appercevant, et dans son effroi il laissa tomber un vase plein de vin qu'il tenoit. O jeune homme! s'écria-t-il, quelle action faites-vous là!... Sans doute elle est condamnable, lui dis-je, mais cruel Topal, vous refusez de me confier votre secret, apprenez les miens! j'ai sauvé la vie de Vitikind et j'adore sa fille!..... je l'adore en vain, elle ignore cet amour malheureux...... j'ai dû la fuir..... je ne suis venu dans ce pays, que par-

ce qu'il fut le sien...... je suis sûr que le mystère que vous me cachez, regarde Célanire ou son père, jugez s'il doit m'intéresser!..... Pendant ce discours le vieillard immobile paroissoit frappé du plus profond étonnement; comme il gardoit le silence, je repris la parole. Je ne suis entré dans ce jardin, lui dis-je, que dans l'espoir de te fléchir; ne crains point que j'y pénètre malgré toi: parles!..... si tu l'exiges, j'en vais sortir à l'instant même!..... Est-il possible, dit enfin le vieillard, que vous soyez ce guerrier généreux qui sauva les jours de mon maître? Tiens, répondis-je, en tirant de mon sein ma précieuse écharpe, la reconnois-tu cette écharpe, ouvrage de Célanire...... O c'en est assez! s'écria le vieillard en versant des larmes de joie, je sais qu'en effet cette écharpe fut donnée...... je la reconnois, j'ai vu ma jeune maîtresse y travailler, j'ai vu Vitikind la recevoir de la main de sa fille! ...... viens, poursuivit-il avec transport, viens, suis-moi, je vais aussi te récompenser. En achevant ces mots, il m'en-

traîne; le sentiment et la joie ranimoient ses forces; nous traversâmes rapidement une allée couverte, au bout de laquelle il s'arrêta brusquement. Regarde, me dit-il, regarde cet arbre consacré par Célanire!..... Alors je vis un sorbier d'une élévation prodigieuse et couvert de ces belles grappes d'un pourpre brillant qui font ressortir avec tant d'éclat la verdure foncée de son feuillage; je m'en approche et je découvre suspendues à l'une de ses branches, une chaîne d'or et une longue tresse de cheveux blonds!.... O! généreux jeune homme, s'écrie le vieillard d'une voix entrecoupée, jette les yeux sur l'inscription!...... Que devins-je, Isambard, en lisant sur l'écorce de l'arbre, ces mots tracés de la main de Célanire: AU LIBÉRATEUR DE MON PÈRE! ...... Je tombai sur mes genoux, en élevant les bras vers ce respectable monument de tendresse filiale et d'amour! mon coeur pénétré d'admiration et de reconnoissance, étoit en même tems brisé de douleur; le sentiment profond et déchirant d'une perte irréparable, me ravissoit toute la douceur d'une découverte

si touchante!...... Cependant je ne pouvois m'arracher de cet arbre chéri que je tenois étroitement embrassé; les craintes de Topal ne lui permettant pas de rester plus long-tems dans ce lieu, il fallut céder à ses instances et sortir avec lui. Nous rentrâmes dans sa maison, et là ce bon vieillard me donna l'explication de toute sa conduite. Il m'apprit que Célanire avoit consacré cet arbre aussitôt après le retour de son père, que l'on avoit cru tué ou fait prisonnier. Célanire, poursuivit-il, voulut, je ne sais pourquoi, que cette action fut ignorée. J'ai toujours soupçonné, ajouta le vieillard, qu'elle craignit peut-être qu'Albion n'en fut jaloux, car elle n'avoit jamais rien fait de semblable pour lui. Quoiqu'il en soit, elle me mit seul dans cette confidence; on venoit rarement dans son jardin particulier, mais pour mieux assurer son secret, elle me le donna, et de ce momemt cessant tout à fait de s'y promener, et moi de mon côté ayant toujours le soin d'en emporter la clef, personne n'y vint plus, et ce petit enclos fut bientôt oublié. Ce fut la nuit au clair

de lune qu'elle consacra son arbre, c'étoit au commencement de l'été; seul je fus témoin de cette cérémonie religieuse; après avoir selon l'usage invoqué à haute voix les dieux tutélaires des bois et des vergers, elle se tourna vers l'orient et fit une prière secrette : cette prière fut longue, la lune brilloit et donnoit sur son visage et je remarquai qu'elle pleuroit. .... Tout à coup le tems s'obscurcit, bientôt le tonnerre se fit entendre...... Célanire se rapprocha de moi, je lui présentai les vases qui contenoient les libations sacrées, elle répandit le lait et le vin au pied de l'arbre, puis joignant les mains: O toi! dit-elle, dont je ne connois que l'âme et la générosité, toi qui sans doute ignores jusqu'à l'existence de Célanire, magnanime guerrier, ma bouche ne t'exprimera jamais ce que je sens....... mais du moins elle te bénira chaque jour ...... par ta vertu, semblable aux dieux immortels, et comme eux inconnu, tu seras l'objet de mon culte secret!.... puisse-tu jouir d'un sort prospère et si ton coeur sensible s'est donné, puissent tes voeux être entendus!...... Pendant ce

discours l'obscurité devint si grande, que je ne voyois plus Célanire qu'à la lueur des éclairs; quand elle eut cessé de parler, elle grava l'inscription sur le tronc de l'arbre, ensuite elle ôta la chaine d'or qu'elle avoit à son cou, et la nouant à une de ses tresses de cheveux qu'elle coupa, elle attacha cette offrande à une branche de feuillage; dans ce moment, l'orage redoublant et le tonnerre éclatant avec violence, le jardin parut tout en feu; Célanire saisie d'effroi, se laissa tomber dans mes bras: O Topal! s'écria-t-elle, quels sinistres présages!..... C'étoit la fin de la tempête, bientôt les nuages se dissipèrent, le ciel redevint serein, et je conduisis Célanire jusqu'à la porte de la maison. Depuis ce jour Célanire n'a jamais manqué de venir chaque matin au lever de l'aurore, arroser l'arbre consacré (7). Enfin son père l'appellant en France, elle fut obligée de quitter sa patrie. Le jour même de son départ, nous allâmes au petit jardin, comme à l'ordinaire; elle étoit attendrie, et je pleurois: après avoir fait les libations accoutu-

mées, elle resta debout et immobile devant l'arbre, en le regardant fixement, et après un long silence: Adieu! Topal, me dit-elle; et ses larmes étouffèrent sa voix! ..... mais tout à coup se rapprochant de moi: Ecoute, me dit-elle, je connois ton attachement et ta fidélité...... cet arbre m'est cher, il m'est douloureux de l'abandonner; jure-moi de ne quitter jamais ta chaumière, et de me suppléer chaque jour dans ce devoir religieux! j'en fis le serment, (et chez nous un serment est inviolable et sacré.) Je lui promis que je mourrois ici, que jusqu'à mon dernier soupir je cultiverois cet arbre, et que lorsque je sentirois ma fin approcher, j'en détacherois son offrande, que j'enfermerois dans une cassette, pour la lui faire remettre après ma mort. Elle parut satisfaite, elle m'embrassa, et me força d'accepter une bourse pleine d'or..... Tels furent nos adieux!..... vous voyez à présent, continua le vieillard, pourquoi je crains d'être surpris dans ce jardin et pourquoi j'y vas de si bonne heure; je serois perdu si l'on savoit que j'ai dérobé

à la haine des ennemis de Vitikind, un arbre consacré par sa fille!..... Quand les révoltés s'emparèrent de ce lieu, j'avois comme ancien serviteur de Vitikind tout à craindre de leur fureur; je pouvois fuir, mais lié par mon serment, je restai: j'ôtai de l'arbre consacré l'offrande de Célanire, je le cachai dans la terre; je couvris l'inscription avec un peu de mousse, et je me tins tranquille dans ma cabane. Les révoltés arrivèrent; heureusement pour moi mes petits fils vinrent avec eux, ils m'obtinrent un traitement favorable; cependant on me demanda la clef du petit jardin, pour voir s'il ne contenoit pas quelque arbre consacré, (car comme je vous l'ai dit, on les abattit tous;) on visita ce jardin, on n'y vit rien de suspect, on me rendit ma clef, et depuis ce tems personne n'a demandé à y entrer. Je fus effrayé en vous voyant la première fois, parce que je portois outre mon arrosoir un vase de libations, et qu'un habitant du pays auroit pu remarquer qu'on n'emploie ces vases que pour des arbres consacrés. Tu

peux juger, Isambard, de l'impression que produisit sur mon coeur un tel récit!.... Je ne cachai point à Topal, que n'ayant vu l'arbre de Célanire qu'un instant, j'avois un désir passionné de le revoir, et je le conjurai de me permettre de passer la nuit suivante dans le jardin, et de m'y enfermer le soir même; je lui promis d'en sortir le lendemain matin, aussitôt qu'il viendroit me chercher, et j'ajoutai que jamais je ne renouvellerois cette prière. Topal fit d'abord quelques difficultés, mais enfin j'obtins son consentement. Trois heures après le coucher du soleil, je me rendis chez le vieillard et il me conduisit dans le petit jardin; ainsi que nous en étions convenus, il m'y renferma et emporta la clef. Nous touchions aux derniers jours de l'automne, le tems étoit frais, mais serein, le scintillement des étoiles, la clarté de la lune, le calme profond qui m'environnoit, le parfum des fleurs, la nuit, l'heure, le mystère, tout rappelloit à mon coeur un souvenir délicieux et déchirant!........ les idées si chères que me retraçoit l'imagination, n'a-

gissoient que sur mes sens; enivré, éperdu, je n'en étois que plus infortuné; au milieu des plus douces et des plus vives sensations, un poids affreux oppressoit mon âme; je ne retrouvois l'image du bonheur que pour mieux en sentir la perte; et l'enchantement irrésistible des illusions qui m'entouroient, ne servoient qu'à rendre plus amers et plus profonds les regrets d'un amour sans espérance. Le trouble inconcevable que j'éprouvois, me causoit une telle distraction, que je fis deux ou trois fois le tour du jardin avant de rencontrer l'arbre consacré; enfin je l'apperçus, je m'arrêtai en tressaillant;..... je ne sais quelle idée confuse me faisoit craindre d'en approcher!..... je pressentois vaguement tout ce que j'allois ressentir, je me redoutois moi-même, cependant je m'avançai avec un saisissement inexprimable, j'entendois le bruit léger de la chaîne d'or suspendue aux branches et doucement agitée par le vent; ce foible son rétentit jusqu'au fond de mon âme!..... j'apperçus la longue tresse de cheveux!...... je m'approchai, je me

mis à genoux sur un petit siège de gazon qui se trouvoit au pied de l'arbre; dans ce mouvement, les cheveux qui se balançoient mollement dans les airs, vinrent toucher mon visage!..... ô superstition de l'amour!.... cet effet si simple du hasard fut un prodige pour moi; il me sembla, qu'un pouvoir surnaturel animoit ces cheveux, et que la simpathie leur donnoit la vie et le sentiment!..... je les saisis avec un tel tremblement et une si violente palpitation de coeur, que j'étois prêt de m'évanouir; je les arrosai de larmes et je restai long-tems dans cet état, privé de la faculté de penser, de réfléchir, avec une demie connoissance, mais profondément pénétré, n'existant que pour aimer, et n'ayant conservé que deux idées distinctes, celle d'un amour insurmontable, et d'une absence éternelle. Enfin reprenant peu à peu ma raison et mes sens, je fixai sur l'arbre mes yeux inondés de pleurs: ô Célanire! m'écriai-je, c'est ici, c'est la nuit, c'est à cette heure même que vous avez consacré cet arbre!.... cette chaîne d'or détachée de

votre sein, ces cheveux sont les vôtres, ce fut votre main qui suspendit ces précieuses offrandes!..... ici la piété filiale et la reconnoissance ouvrirent votre coeur à l'amour!..... ici vous invoquiez le ciel pour moi!..... ici vos pleurs ont coulés je les faisois répandre, vous m'appelliez en vain, votre voix, vos voeux et vos regrets se perdoient dans les airs!...... et moi, que faisois-je alors?.... O pensée qui confond mon imagination! pensée insupportable! vous m'aimiez et j'étois insensible pour vous!..... ici vous n'étiez occupée que de moi et j'ignorois votre existence, et mes désirs égarés se portoient vers un autre objet!..... Ah! sans doute, je n'aimai jamais avant de vous connoître!..... mais je profanois le nom de l'amour, je croyois parler son langage, et je ne vous avois jamais vue! ..... ô ma Célanire! malgré tout ce qui nous séparoit, malgré la haine et les sanglantes divisions de nos nations ennemies, le sort a voulu réunir deux coeurs formés l'un pour l'autre..... il nous a rapprochés, nos âmes se reconnurent et se

confondirent ensemble pour jamais, et ce fut en vain! tu m'as banni et j'ai pu t'obéir!..... si du moins il m'étoit possible d'espérer que le tems et l'absence pussent te rendre le calme et la tranquillité! ...... Mais toi qui consacras cet arbre, toi qui fut capable d'un sentiment si exalté pour un objet inconnu, l'oublieras-tu cette nuit qui s'écoula si rapidement, cette nuit que tu peux te rappeller sans remords, cette nuit où ton amour obtint du mien tous les genres de sacrifices!... non, ce souvenir te poursuivra partout, je dois juger de toi par moi-même; non, tu te consumeras en regrets superflus;.... maintenant, à cette heure consacrée au repos, où es-tu?...... Ah! j'en suis trop certain, loin de goûter les charmes d'un paisible sommeil, tu veilles pour souffrir! ..... je t'entends, tu me réponds!...... tu pleures, tu gémis, tu m'appelles sans espérance!...... et ce trait mortel enfoncé dans mon coeur, déchire aussi le tien! ...... ce tourment que j'endure, ce supplice affreux que chaque instant accroit, tu l'éprouves aussi!..... Cette idée cru-

elle me frappa si vivement, qu'elle me plongea dans un véritable désespoir, je me levai, j'errai dans le jardin comme un insensé; ma tête s'échauffant de plus en plus, je me représentai Célanire mourante, me demandant en vain, se plaignant de ma funeste obéissance.... A cette horrible image se joignoit l'accablante réflexion de la distance qui nous séparoit. ..... Je voulois retourner en France, je voulois partir sans délai, aussitôt que Topal viendroit ouvrir la porte. Dans d'autres instans, prenant les fantômes de mon imagination troublée pour des pressentimens certains : il n'est plus tems, m'écriai-je, oui! l'état où je suis, cette terreur surnaturelle que j'éprouve, m'annoncent le dernier des malheurs!...... Alors mes gémissemens étouffoient ma voix, j'enfantois mille projets sinistres.... et je passai dans cet affreux délire une partie de la nuit; ensuite je tombai dans un profond accablement, je vins m'asseoir au pied de l'arbre; là mes larmes recommencèrent à couler; mais sans violence, abattu, épuisé, je n'avois plus la force de

penser d'une manière distincte, mon imagination éteinte ne m'offroit plus que des tableaux vagues et pour ainsi dire effacés; l'attendrissement disposant mon âme à des impressions plus douces, la mélancolie vint par degrés la remplir toute entière. État plein de charmes pour les coeurs infortunés; rêverie profonde, indécise, où la douleur se confond avec mille sensations délicieuses, où l'on ignore si les larmes que l'on verse sont arrachées par la tristesse ou par le sentiment!.....

Aussitôt que parut l'aurore, Topal vint me tirer de cette espèce de léthargie, et lorsqu'il eut rempli le devoir qu'il s'étoit imposé, nous sortîmes ensemble. Le bon jardinier ne voulut jamais renouveller la permission de me laisser passer la nuit dans ce jardin; il me rappella que j'avois promis de ne plus faire cette demande et il fut inexorable à cet égard. Ce vertueux vieillard, plein de bon sens et de droiture, étoit, comme sont en général tous ceux de sa nation, d'une fidélité à toute épreuve dans ses engagemens,

t par une conséquence naturelle de ce
aractère, il étoit inflexible dans ses re-
us. Il consentit à me mener les matins
vec lui dans le petit jardin; mais seule-
ient de tems en tems et jamais deux
urs de suite. Dans ces promenades,
ies désirs qui varioient au gré d'une ima-
ination et d'une passion également im-
étueuses, se portèrent tout à coup sur
n objet qui fixa toutes mes idées; il me
mbla que cette offrande si précieuse,
s cheveux de Célanire, m'appartenoient;
m'avoient été consacrés et j'étois ai-
é! quels droits plus incontestables! Mais
mment décider Topal à me faire un
l don? j'avois bien pu lui confier le se-
et de mon coeur, je ne pouvois lui
véler celui de Célanire, il reconnois-
it en moi le libérateur de Vitikind,
ais ses lumières naturelles (et il en a-
it beaucoup,) lui feroient sentir que la
été filiale avoit consacré les cheveux,
que l'amour seul pouvoit déterminer à
donner. Cependant j'essayai de l'a-
ener à ce que je souhaitois avec tant
ardeur, et je mis à cette tentative toute

l'adresse dont j'étois capable. Je lui parlois sans cesse de Célanire; cet entretien lui plaisoit, je remarquai même qu'il me savoit gré de la passion que j'avois pour elle et qu'il m'en aimoit davantage; cette disposition me parut d'un favorable augure, et après beaucoup de préparations, je hasardai ma demande. Il m'écouta d'un air calme et sévère et quand j'eus cessé de parler: Non, me dit-il, jamais! j'ai fait le serment de garder ces offrandes, j'ai risqué ma vie et je l'expose tous les jours pour les conserver; je ne dois et je ne puis les rendre qu'à Célanire elle-même; vous devez sentir, poursuivit-il, que je ferois une action doublement criminelle de les laisser prendre à celui qui a pour Célanire un amour qu'elle ne peut partager, puisqu'elle a donné sa foi à un autre: ainsi ne m'en parlez plus, vous savez que ce dépôt religieux m'est plus cher que mon existence, et que rien dans l'univers ne pourroit me faire trahir l'engagement sacré que j'ai pris. Ce refus ferme et positif ne me laissa nulle espérance, mais je n'en conservai pas moins

désir ardent de devenir possesseur, à
ıelque prix que ce fut, d'une chose ines-
mable à mes yeux, et le seul bien au-
ıel je pusse désormais prétendre. J'avois
évu la réponse de Topal et cependant
e m'aigrit, me révolta; je trouvai sa
gidité injuste et barbare, mais je dissi-
ulai, et je ne m'occupai plus que des
oyens de ravir ce qu'il me refusoit si
pitoyablement. Après beaucoup de ré-
xions, je me décidai à escalader la pa-
sade du petit jardin pendant la nuit;
tte entreprise n'étoit pas sans difficul-
s et sans péril, mais j'avois la tête trop
altée sur ce point, pour que rien pût
arrêter. Je me munis d'échelles de cor-
s, je me rendis à minuit à la porte du
tit jardin, je jettai mes échelles, tout
réussit, je passai avec beaucoup plus
facilité que je ne l'avois imaginé, je
lai à l'arbre consacré, j'en détachai
ec transport la tresse de cheveux; dans
premier moment, ce succès, cette con-
ête, me causèrent un mouvement de
e inexprimable; je revins sur le champ
la palissade, que j'escaladai tout aussi

heureusement, et sans perdre de tems j
rentrai dans ma maison. Là, moins trou
blé, moins ému, tranquille possesseur d
ce que j'avois si passionnément désiré
je fus étonné de la révolution subite qu
se fit en moi; un sentiment pénible, un
inquiétude vague amortissoient toute m
joie, Topal me revenoit à l'esprit, je re
poussois en vain l'importun souvenir d
ce vieillard, il m'étoit impossible de m'en
distraire. Que diroit-il, lorsqu'au leve
du soleil il appercevroit cet arbre révéré
objet de tous ses soins, dépouillé de son
plus précieux ornement! comment sou
tiendrois-je ses reproches et surtout sa
douleur! prendrois-je le parti de m'y dé
rober, de fuir et d'abandonner l'asile s
cher que j'avois choisi? mais comment
laisser ce malheureux vieillard accablé d
chagrin!..... car je ne pouvois me dissi
muler, que sa superstition et sa fidélité
à son serment exciteroient en lui le plus
violent désespoir! quels droits devoient
lui donner sur mon coeur, son âge, sa
vertu, la confiance qu'il m'avoit montrée
et son attachement pour Célanire! ....

t cependant j'allois porter la désolation
ans son âme, j'allois le forcer de mau-
ire celui auquel l'arbre de Célanire étoit
onsacré!.... et Célanire elle-même, si
le connoissoit cette action, l'approuve-
it-elle, pourroit-elle même l'excuser?
es réflexions me pénétrèrent, je ne pou-
ois concevoir qu'elles ne se fussent pas
ésentées plutôt à mon imagination, et
entôt elles fixèrent toutes mes incerti-
des. Deux heures avant le jour je sor-
et je me rendis dans la cabane de
opal; je frappai doucement à sa porte,
bon vieillard dormoit encore, mais sa
vante reconnoissant ma voix, vint ou-
r; je pris la lampe qu'elle tenoit et j'en-
i dans la chambre de Topal que je
uvai dans son lit. Surpris de me voir
ne telle heure, il me faisoit mille ques-
ns à la fois; je m'approchai de lui et
tant un genou en terre: O respectable
llard! lui dis-je, les passions ne dé-
gent point le cours uniforme de ta vie
ocente et paisible, les remords ne trou-
it point ton sommeil...., tu dormais
, et je veillois...... chaque soir ton

cœur s'applaudit de l'emploi d'une jou
née consacrée à la vertu, et le mien
reproche une mauvaise action.....
viens la réparer. Tiens, poursuivis-j
en lui présentant la tresse de cheveu
tiens, excuse la jeunesse et pardonne
l'amour! A ces mots la surprise et
saisissement rendirent le vieillard imm
bile; il regardoit fixement les cheveux
ne répondit rien, mais j'apperçus que
ques larmes qui couloient doucement s
ses joues; enfin levant les yeux sur mo
Jeune insensé, me dit-il, connois tou
l'étendue de ta faute! si j'eusse trou
mon sorbier dépouillé, et par toi!..
ce jour seroit le dernier de ma vie,
tout mon sang, versé de ma propre ma
au pied de l'arbre, eut été ma derniè
libation!...... Ces paroles me glacère
d'un tel effroi qu'elles m'arrachèrent
cri lamentable. Topal attendri, me te
dit les bras; je m'y précipitai en ple
rant, et j'y reçus avec délices et mo
pardon et les bénédictions de ce vieilla
vénérable.

Olivier, dans cet endroit de son récit, arrêta, parce que le bruit causé par la mpête qui s'élevoit en croissant toujours epuis quelques instans, permettoit à eine de s'entendre; le ciel étoit couvert e nuages d'un rouge foncé, qui en se fléchissant dans le lac, donnoit à ses ux l'aspect affreux d'un fleuve de sang; ette onde si tranquille une heure aupavant, étoit alors violemment agitée, le mugissoit comme la mer; à ce bruit gubre s'unissoient les sifflemens aigus un vent impétueux, et de longs éclats tonnerre prolongés encore par les hos des rochers; de brillans éclairs qui llonnoient les cieux, répétés dans les ux, offroient à chaque instant l'image la foudre tombant dans le lac..... ais un spectacle plus intéressant vint er toute l'attention de nos deux voyaurs, comme nous le verrons dans le apître suivant.

CHAPITRE XV.

LE NAUFRAGE.

O the pleasure of descending with ease, innocen
and resignation!

Paméla de RICHARDSON.

How bless'd is he who leads a country life,
Unvex'd with anxious cares and void of strife!

DRYDEN.

Les deux frères d'armes, jettant l
yeux sur la petite île que étoit vis à v
d'eux, virent à travers les saules qui om
brageoient la chaumière, paroître tout
coup des femmes éplorées, suivies d
plusieurs enfans qui poussoient des cri
lamentables. Cette petite troupe s'ap
procha du rivage en regardant vers l'O
rient, et les chevaliers du cygne connu
rent qu'ils appercevoient de ce côté un
barque prête à être submergée; en effet
Zemni accourut vers Olivier, lui di
qu'i

qu'il y avoit assez près du bord où ils étoient, un bateau chargé de deux hommes qui se trouvoient en danger de périr. Comme les deux amis nageoient parfaitement, ils n'hésitèrent pas à voler au secours de ces infortunés; ils se débarrassèrent promptement de leurs armes, de leurs cuirasses et de leurs boucliers, et suivirent Zemni qui les conduisit à l'endroit d'où il venoit; là les deux amis virent distinctement cette fragile nacelle luttant contre les flots et contenant un vieillard qui paroissoit être un pêcheur, et un jeune homme de la figure la plus intéressante et décoré des marques de la chevalerie. Olivier lui cria de jetter son armure dans le lac; mais dans ce moment même, un coup de vent renversa la barque, et le chevalier inconnu et son conducteur, qui ne savoient nager ni l'un ni l'autre, alloient être engloutis, si les généreux amis ne se fussent précipités dans le lac avec une telle rapidité, qu'ils atteignirent presqu'au même instant les deux malheureux prêts à périr. Isambard saisit le vieillard et le ramena

promptement à bord; Olivier fut au secours du jeune homme et eut beaucoup plus de peine, parce que la pesanteur de son armure l'entraînoit malgré ses efforts. Isambard qui avoit remis le vieillard entre les mains des écuyers, voyant l'embarras d'Olivier, se jetta une seconde fois dans le lac, et fut l'aider à sauver l'inconnu qu'ils amenèrent enfin heureusement sur la rive. Dans ce moment les cris redoublés qui partoient de la petite île, firent retourner les deux amis, et ils virent les femmes et les enfans à genoux, qui leur tendoient les bras et sembloient les remercier, avec l'expression de la plus touchante reconnoissance; Zemni leur dit, qu'il les avoit vus dans cette attitude depuis l'instant où les chevaliers s'étoient précipités dans le lac. Le vieux batelier avoit repris sa connoissance en touchant la terre; mais le chevalier inconnu étoit encore évanoui; enfin, au bout d'un demi quart d'heure il ouvrit les yeux, et bientôt il fut en état d'exprimer à ses libérateurs toute sa reconnoissance; le vieux batelier leur avoit

déjà témoigné la sienne. Les écuyers et Zemni détachent leurs valises, en tirèrent du linge et des habits dont ils revêtirent le batelier et le jeune homme; ensuite on s'assit sur l'herbe en attendant que l'orage, qui commençoit à se calmer, fut tout à fait passé; et le chevalier inconnu prenant la parole: Seigneurs, dit-il, je bénirai à jamais un accident qui me fait jouir du bonheur de connoître deux chevaliers aussi généreux qu'ils sont célèbres par leurs exploits et leur fidèle amitié. La vie m'est odieuse depuis longtems, mais elle me sera moins à charge en me rappellant que vous avez exposé la vôtre pour me la conserver! Je m'appelle Giaffar, je suis sujet d'un prince de la Germanie, l'aimable et vaillant Gérold, comte de Bavière; mes malheurs et un devoir sacré m'obligent à parcourir l'Europe, guidé par une foible espérance, et par un sentiment qui remplit toute mon âme; je suis toujours errant; en passant dans ce lieu j'ai voulu visiter cette petite île, j'y ai trouvé tout ce que la vertu et l'hospitalité peuvent

offrir de plus intéressant. J'y suis arrivé hier, et ne comptois en partir que demain; ce matin les deux fils de ce respectable vieillard m'ont proposé une promenade dans une forêt à deux lieues d'ici; nous sommes partis tous ensemble dans deux bateaux, après une heure de promenade, je les ai laissés dans la forêt et je suis revenu seul avec leur père; comme nous approchions de l'île, l'orage nous a surpris........ Ici le batelier interrompant Giaffar, conjura les trois chevaliers de venir passer la nuit dans sa chaumière; mes fils, poursuivit-il, vont sans doute bientôt arriver, ajoutez à vos bienfaits, Seigneurs, celui de procurer à ma famille réunie le bonheur de recevoir nos libérateurs. Les chevaliers du cygne y consentirent et ne purent s'empêcher de témoigner leur étonnement de la manière dont s'exprimoit ce batelier. Comme ils lui firent beaucoup de questions, le vieillard reprenant la parole: Ma naissance, dit-il, est assortie à mon état, mais il est vrai que l'éducation et la fortune m'avoient mis dans

une situation au-dessus de celle où je me trouve. Je suis né dans la fertile Aquitaine, d'une famille de cultivateurs qui fut la plus riche de cette contrée. Mon père me fit faire des études dont je profitai, car plus j'acquis de lumières, plus j'aimai l'état où le ciel m'avoit placé; et pouvant en embrasser un autre, je m'y fixai par choix. A trente ans, possesseur de nombreux troupeaux et d'un vaste héritage, j'épousai la fille d'un laboureur et je restai dans ma ferme; mais je donnai à mes deux fils l'éducation que j'avois reçue moi-même, et ils adoptèrent mes sentimens et ma manière de penser. Aussitôt qu'ils furent en âge d'être établis, je les mariai et nous restâmes tous ensemble sous le même toît. Au sein d'une famille vertueuse et chérie, je goûtois le bonheur le plus pur, lorsqu'une révolution funeste vint, sinon le détruire, du moins le troubler pour long-tems. Notre souverain, (l'infortuné Hunaud, vaincu depuis par Charlemagne et dépouillé de ses états,) exerçoit un pouvoir arbi-

traire *) dont on commençoit à se lasser; il étoit despote par habitude et non par caractère; il avoit des moeurs et des vertus, mais il manquoit de lumières et il se laissoit gouverner; changeant souvent de conseillers et de ministres, et toujours guidé par eux, il fit une infinité de démarches d'autant plus dangereuses, qu'elles n'avoient aucune liaison entre elles, et que souvent même elles étoient contradictoires. L'épuisement de ses finances lui donna l'idée de former de nombreuses assemblées de ses sujets, pour leur exposer ses besoins, et leur offrir des réformes; il proposoit des loix, mais il demandoit de l'argent. Un souverain législateur, véritable image de la divinité, qui se montre sur la terre pour éclairer les hommes, doit se présenter sous les traits augustes d'un bienfaiteur désintéressé; alors il est écouté, accueilli

*) Hunaud, duc d'Aquitaine, fut en effet vainc[u] par Charlemagne; il perdit ses états et périt misér[a]blememt tué par ses propres sujets.

Voyez histoire de Charlemagne par Mr. GAILLAR[D]

avec transport, tout se réforme à sa voix puissante, il a le droit sublime de rétablir l'ordre, la paix, de changer les moeurs; il commande la vertu, et il est obéi. Il n'en fut pas ainsi du malheureux Hunaud; on méconnut ses intentions, on dénatura ses motifs; il offroit l'abandon de quelques-uns de ses droits, et bientôt on voulut les lui ravir tous, parce qu'on n'avoit attribué ses sacrifices qu'à la nécessité et qu'on douta toujours de sa bonne-foi. Des factions se formèrent, il en fut la victime!........ mais avant cette époque sanglante, que les amis de la justice et de l'humanité déploreront à jamais, les bons citoyens, (surtout dans les commencemens de la révolution,) se livrèrent à l'espérance de voir s'établir un meilleur gouvernement; pour moi, dans ma retraite, je formois des voeux sincères pour le bonheur du peuple, de ma patrie et de mon souverain; mais étranger aux affaires ainsi qu'aux factions, je n'étois occupé que de ma famille, de mes enfans et de mes paisibles travaux. Bientôt je vis les partis se former et

s'aigrir; j'aimois la liberté, ce qui m'attira l'aversion des partisans de la cour, mais je voulois qu'on fut fidèle à ses premiers sermens, et le parti contraire méditoit déjà de les trahir; je tolérai sans peine la diversité d'opinions, en même tems je témoignai une constante horreur pour l'intrigue, la perfidie et la cruauté, et cette impartialité qui ne s'est jamais démentie, me valut la haine de tous les partis. Le tems des factions est celui de l'injustice et de la calomnie; je l'éprouvai; je prévis enfin les maux qui devoient accabler mon malheureux pays. Cependant l'infortuné Hunaud régnoit encore, quand je pris le parti de m'éloigner de ma patrie; quelque tems après mon départ on me proscrivit, et l'on confisqua tous mes biens; alors je me retirai avec ma famille, qui m'avoit suivi, dans cette petite île dont nous sommes les seuls habitans; là dans le sein d'une douce union, loin des persécuteurs et des méchans, nous ne regrettons de la fortune dont on nous a dépouillés que le pouvoir de soulager les malheu-

seins; et chaque jour nous affermit dans la pensée que l'amitié, la paix et la vertu sont les seuls biens réels. Comme le vieillard finissoit ce récit, il apperçut un bateau sur le lac, dans lequel il reconnut ses deux fils; il leur fit signe d'aborder sur la rive où il étoit, ils y vinrent aussitôt, et l'on peut juger de la joie et de l'attendrissement qu'ils éprouvèrent en apprenant le danger qu'avoit couru leur père, et l'action bienfaisante des chevaliers du cygne. Comme la tempête étoit entièrement dissipée, on ne songea plus qu'à passer le lac pour se rendre dans l'île; on n'avoit de ce côté qu'un bateau qui ne pouvoit contenir que trois personnes, et les chevaliers voulurent que les deux jeunes gens emmenassent d'abord leur père; nos chevaliers eurent le plaisir de le voir aborder dans l'île où sa famille, qui l'attendoit sur la rive, le reçut avec les transports de joie les plus touchans. Les jeunes bateliers revenant avec deux bateaux, passèrent ensuite les chevaliers; on envoya Zemni et les écuyers dans un lieu qu'on leur désigna,

où Giaffar avoit laissé la veille son écuyer et ses chevaux. Aussitôt que les chevaliers eurent débarqués, ils se trouvèrent au milieu de l'intéressante famille du vieillard; les jeunes femmes exprimoient leur reconnoissance avec cette éloquente effusion que le coeur seul peut inspirer; cinq enfans d'une beauté ravissante et dont le plus âgé n'avoit que dix ans, entouroient les deux amis; les plus jeunes baisoient leurs mains, les plus grands s'étoient jettés en pleurant dans leurs bras; l'un d'eux s'étoit élancé au cou d'Olivier, qu'il tenoit étroitement embrassé, et le vieillard et ses deux fils baignés de larmes, considéroient ce spectacle, en levant les mains au ciel et en comblant de bénédictions les généreux chevaliers. Quand ces premiers transports furent calmés, Giaffar proposa une promenade, qui fut acceptée; on parcourut la petite île, dans laquelle se trouvoit une prairie, un verger et un joli jardin; la maison étoit petite, mais commode et propre, et l'intérieur en étoit arrangé avec une élégante simplicité. On servit le souper dans une

salle tapissée de nattes de jonc, au milieu de laquelle étoit une grande table, couverte d'excellent poisson, de laitage, de légumes et de fruits ; les chevaliers et toute la famille se mirent à table, à l'exception des deux enfans aînés qui servirent les convives. Giaffar se plaça entre Isambard et Olivier ; Giaffar inspiroit un vif intérêt à Olivier et surtout parce qu'il paroissoit plongé dans une profonde mélancolie. Olivier avoit examiné avec une curiosité qu'il avoit rarement depuis ses malheurs, la devise de son bouclier, sur lequel on voyoit une plante étrangère qui s'élevoit sur le haut d'une montagne parmi les rochers ; autour de cet emblême on lisoit ces mots : *la trouver ou mourir !* Olivier n'osa en demander l'explication, mais il fit plusieurs questions à Giaffar, il s'informa du lieu où il comptoit aller en quittant l'île. Je suis obligé, répondit Giaffar, de suspendre pendant quelque tems mes voyages, parce que les ordres de Gérold, mon souverain, m'appellent dans le duché de Clèves, où je resterai tant qu'il aura besoin de moi.

Olivier et Isambard, qui avoient entendu parler confusément de cette entreprise, prièrent Giaffar de leur donner quelques détails à cet égard; et Giaffar s'empressant de les satisfaire: Vous savez, Seigneurs, dit-il, que Gérold devoit épouser Béatrix, duchesse de Clèves; le père de cette princesse, avant de mourir, avoit arrangé ce mariage qui ne fut d'abord formé que par la politique; Béatrix seule héritère des états de son père, respecta ses dernières volontés, ratifia ce traité et reçut Gérold à sa cour, comme celui qui devoit être son époux. Ce prince ne l'avoit jamais vue avant cette époque, il savoit qu'elle étoit la plus belle princesse de l'Europe; mais il la trouva tellement au-dessus de sa réputation, qu'il prit pour elle une passion, dont jusqu'alors on ne l'avoit jamais cru susceptible, car il étoit malheureusement aussi célèbre par ses caprices et son inconstance en amour, que par sa valeur et les agrémens de son esprit et de sa figure. L'amour qu'il n'avoit jamais traité sérieusement, se vengea cruellement de lui; ce

jeune prince qui feignit si souvent des sentimens qu'il n'éprouvoit pas, trouva dans Béatrix autant de froideur que d'incrédulité sur sa passion. La duchesse prévenue contre lui, l'écoutoit avec indifférence, et se contentoit de répondre, qu'elle seroit fidèle à ses engagemens, s'il persistoit dans le désir de l'épouser; mais elle ajouta, que craignant la légèreté naturelle dont il avoit donné tant de preuves, elle exigeoit qu'il s'éloignât d'elle pendant une année entière et qu'au bout de ce tems, s'il revenoit avec les mêmes sentimens, alors elle l'épouseroit sans délai. Gérold combattit vainement cette résolution, il fallut s'y soumettre; il partit et voyagea pour se distraire. On dit que l'éloignement et l'absence ne firent qu'augmenter sa passion; il envoyoit sans cesse des couriers dans le duché de Clèves, il ne parloit que de Béatrix, et ne parut occupé d'aucun autre objet; mais sur la fin de cette année d'épreuve, on le vit tout à coup plongé dans la plus profonde douleur, et il écrivit à la duchesse, pour lui déclarer qu'il

cessoit de prétendre à sa main, sans lui expliquer les raisons d'un changement si subit et si étrange. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que quinze jours après, Gérold se rendit à la cour de Béatrix, fut se jetter à ses pieds et implora son pardon avec toutes les démonstrations de la passion la plus sincère. Béatrix le reçut avec dédain, lui dit qu'il l'avoit dégagée lui-même, qu'elle étoit libre et qu'elle renonçoit pour toujours à l'hymen. Quand Gérold eut perdu l'espoir de la fléchir, il se livra à toute l'impétuosité de son caractère et ne pouvant plaire à celle qu'il aimoit, il résolut de conquérir par la force l'objet qu'il ne pouvoit obtenir par la séduction; il retourna dans ses états, afin d'y rassembler des troupes. Pendant ce tems les princes voisins de Béatrix sachant que son mariage étoit rompu, s'empressèrent de lui offrir des hommages et des voeux qui ne furent pas mieux écoutés que ceux de Gérold; la plûpart de ces princes rebutés témoignèrent un vif ressentiment, et l'indifférente et fière Béatrix dédaignant et écartant tous les

amans, se vit bientôt entourée d'ennemis puissans et dangereux. Dans ces entrefaites Gérold arriva avec une petite armée; son intention étoit d'assiéger la duchesse dans son château, mais les princes ses rivaux s'y opposèrent; il y eut plusieurs combats entr'eux; alors la duchesse écrivit à Gérold et aux principaux chefs pour demander une trève de six mois, ne s'engageant point à prendre l'un d'eux pour époux au bout de ce tems, mais promettant d'y penser et de rendre à ce sujet une réponse positive. Cette lettre, qui donnoit quelque lueur d'espoir à ses amans, produisit l'effet qu'elle en attendoit; la trève fut accordée et chacun se retira; mais on sut bientôt que la duchesse faisoit augmenter les fortifications de son château, et qu'elle y recevoit beaucoup d'étrangers: alors se forma contre elle une ligue puissante, dont Gérold est le chef. Il convint avec ses rivaux, qu'au bout du tems prescrit on se rendroit avec des troupes réunies dans le duché de Clèves, qu'on sommeroit Béatrix de faire un choix parmi les princes

et chevaliers confédérés; que dans le cas de refus on assiégeroit le château; et que lorsque Béatrix seroit vaincue, on la forceroit à nommer un époux, mais en lui laissant toujours la liberté du choix; tous les confédérés ont fait le serment de respecter ce choix, quel qu'il soit, et de s'y soumettre sans murmure. Gérold distingué par tant de brillans avantages, se flatte que Béatrix réduite à cette extrémité, ne balancera pas entre ses rivaux et lui. La trève expire dans deux mois; appellé par mon prince, je dois me rendre à cette époque dans le duché de Clèves, j'y resterai tout le tems du siège, et ensuite je reprendrai mes voyages. Eh quoi! Seigneur, dit Isambard, vous irez grossir le nombre des ennemis de cette illustre princesse? Je conviens, répondit Giaffar, que l'entreprise de Gérold est injuste, cependant il avoit reçu la foi de Béatrix; un moment d'erreur pouvoit-il la dégager d'une parole si solemnellement donnée? Le procédé de Gérold fut sans doute offensant, mais la cause en est ignorée,

et ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais cessé d'adorer Béatrix, il l'aime éperduement, l'amour excuseroit à mes yeux de plus grands torts que les siens; d'ailleurs je connois sa générosité; je suis sûr que Béatrix humiliée et vaincue, disposera souverainement de lui, et que Gérold mettra sa gloire à la laisser maîtresse absolue de son sort; il ne veut pas être rejetté, mais il est assez grand pour se sacrifier lui-même. Cet entretien se prolongea jusqu'à l'instant où l'on allât se coucher; on conduisit les chevaliers du cygne dans la petite chambre qu'on leur avoit préparée, et lorsqu'ils furent seuls, Isambard voyant son ami retomber dans son accablement ordinaire: Cher Olivier, lui dit-il, voilà une journée qui sans doute a suspendu le sentiment de tes maux; deux hommes nous doivent la vie, et deux hommes intéressans! une famille vertueuse te bénit! tu as fait une bonne action. Moi! interrompit Olivier, une bonne action, en exposant mes jours!... grand Dieu!... crois moi, quand nous nous jettâmes dans le lac,

tu fus seul généreux, toi dont la vie est si pure!....... Olivier, reprit Isambard la tienne est précieuse encore, puisque tu peux en faire un emploi si bienfaisant et que celle d'un ami s'y trouve attachée; ton coeur n'a pu être insensible aux scènes touchantes dont nous avons été témoins; j'ai vu couler tes larmes.... — Oui, j'ai pleuré, en embrassant cet étranger rendu à la vie, j'ai pleuré!.... je pensois à elle......... je me disois, si elle existoit, je m'enorgueillirois d'avoir bravé un tel danger, elle l'apprendroit......... et elle m'en eut aimé davantage!...... — Songes, mon ami, songes au moment où nous sommes entrés dans cette île, où ces charmans enfans nous entouroient et nous prodiguoient leurs innocentes caresses......... Ah! que me rappelles-tu! si tu savois ce que je souffrois en serrant contre mon sein ce jeune enfant!....... le croirois-tu, la vue d'un enfant me perce le coeur!....... je fus époux! si du moins il me restoit d'elle un tel gage!........ mais il ne survit d'elle que sa juste ven-

geance! .... le crime, le remords, le châtiment et le désespoir, voilà tout ce que l'amour m'a laissé! .... Isambard, l'attendrissement, les douces émotions sont faites pour ton âme, mais il n'en est plus pour ton malheureux ami! je suis dans est état funeste, où le poids d'une souffrance insupportable ne permet plus de se distraire un seul instant de soi-même; c'est le juste supplice des coupables, de ne pouvoir se fuir, de ne pouvoir s'oublier un moment...... je rapporte tout à moi-même, et comparant tout à ma situation, les plus touchantes images de la vertu, de la paix et du bonheur, ne m'offrent que des contrastes accablans; j'envie jusqu'au destin des hommes qui se trouvent le plus malheureux; hélas! quelle infortune peut approcher de la mienne!...... par exemple, cet étranger, qui se plaint si amèrement de son sort, il a, dit-il, *une foible espérance!* et il gémit!...... Après avoir ainsi exhalé sa douleur, Olivier tomba dans une profonde et sombre rêverie, qui précédoit toujours d'une heure ou deux

le moment où il devoit se mettre au lit; alors ses larmes s'arrêtoient tout à coup; une attente horrible faisoit succéder la terreur stupide aux bruyans éclats du désespoir; il paroissoit ne plus entendre, ne plus voir Isambard; l'infortuné avançant lui-même son supplice, se représentoit et voyoit déjà le spectre affreux qui ne devoit paroître qu'à minuit!...... Isambard immobile comme lui, loin de s'accoutumer à un tel spectacle, en étoit chaque jour plus frappé et plus profondément attendri; il le regardoit en silence, il pleuroit, il invoquoit le ciel pour lui, et c'est ainsi que se passoient toutes les soirées.

CHAPITRE XVI.

LE PEUPLE.

La faveur populaire est un flux et reflux
Toujours blâme excessif, ou bien louange outrée,
On n'en sauroit prévoir la cause et la durée.

DUFRESNY.

-es chevaliers du cygne, malgré les vi-
es instances de leurs hôtes, ne voulu-
nt pas prolonger leur séjour dans l'île;
iaffar en partit avec eux, et les accom-
igna jusqu'au lieu où ils devoient trou-
er leurs écuyers et leurs chevaux; là,
rès avoir renouvellé les plus tendres
otestations de reconnoissance et d'a-
itié, Giaffar les quitta, et les deux amis
ursuivirent leur route. L'histoire de
iatrix avoit vivement intéressé Isam-
rd, il en reparla à Olivier, et ce der-
er voyant qu'il éprouvoit un extrême
sir d'aller offrir ses services à cette
incesse, lui dit, qu'il iroit volontiers
ec lui. Cette proposition ravit Isambard,

et il fut convenu qu'ils s'y rendroient avant l'expiration de la trève, et qu'ils dirigeroient leurs voyages en conséquence. A midi nos chevaliers s'arrêtèrent dans une maison de paysan, qu'ils trouvèrent sur le grand chemin. Après y avoir fait un repas frugal et champêtre, ils allèrent dans un petit bois, où Olivier reprit ainsi la suite de son histoire.

J'en suis resté au sacrifice que je fis à Topal, de la tresse de cheveux que j'avois enlevée du petit jardin; de ce moment le bon vieillard me témoigna une affection et une confiance sans bornes, car le jour même il me donna une clef du jardin, je la reçus avec transport, me promettant bien d'aller passer toutes les nuits au pied de l'arbre consacré; et en effet, chaque matin Topal en venant l'arroser m'y retrouvoit encore. Un jour que suivant ma coutume, je rentrois chez moi au lever de l'aurore pour prendre quelques heures de repos, je fus étrangement surpris de voir ma maison investie par une troupe de gens armés; aussitôt qu'on m'apperçut, on s'écria: *le voilà, le voilà,*

t en même tems l'on vint à moi. J'étois
eul et sans armes, je n'avois nul moyen
le défense, on me saisit, on me charge
le chaines, et l'on m'entraine loin de
na demeure. Le tumulte étoit si grand,
u'il me fut impossible de me faire en-
endre et de savoir pourquoi l'on me
raitoit ainsi. On me conduisit dans une
aste enceinte remplie de peuple, et là
ous nous arrêtâmes et je compris que
e lieu étoit le tribunal public où se ren-
oit là justice; j'apperçus sur une estrade
ès élevée un vieillard assis, d'un aspect
rouche et sévère, qui imposa silence à
bruyante assemblée et me fit appro-
ıer. Étranger, me dit-il, quel est votre
ays, quel est votre nom? Par quel droit
'interrogez-vous? repris-je. — Comme
agistrat et chef de ce canton, répondit-
, et comme votre juge. — Dans ce cas
dois vous déclarer la vérité, répondis-
; mon nom est Olivier, la France est
a patrie. A ces mots une clameur uni-
rselle s'éleva; *c'est un espion*, s'écrioit-
de toutes parts, *c'est un agent de*
harlemagne et de Vitikind. Le magistrat

fit cesser cette rumeur, en frappant trois fois dans ses mains, et se tournant vers moi: Étranger, me dit-il, tu viens toi-même de prononcer ta propre condamnation; un françois caché dans ces lieux doit subir la mort, et la justice populaire et nationale t'y condamne par ma voix. Comme il achevoit de prononcer ces paroles, tous les spectateurs agitèrent leurs armes en les frappant à grands coups et en mêlant à ce bruit belliqueux des cris aigus et redoublés, car c'est ainsi que ce peuple sauvage exprime son approbation et sa joie. (8) Plus surpris d'une telle férocité que de la sentence même, je restai un instant immobile, ensuite je demandaï la parole; je l'obtins et m'adressant à la multitude qui m'environnoit: Eh quoi! dis-je, vous prétendez aimer la liberté, vous combattez pour elle, et vous violez les droits les plus sacrés de la justice et de l'hospitalité! vous traitez un homme qui vous est suspect, comme s'il étoit convaincu d'un crime! vous arrêtez, vous chargez de fers un étranger, sur une simple délation et sur des soupçons vagues:

vous

vous le condamnez à la mort! que feroient de plus les despotes et les tyrans? vous pensez que les troubles et les factions autorisent de tels excès, ainsi donc, selon vous, le péril et la crainte justifient tous les crimes! ainsi donc pour secouer le frein des loix, il suffira parmi vous de supposer des complots imaginaires, ou d'éprouver des terreurs sans fondement! Eh! de quel usage seront donc les plus précieuses des vertus, la sainte humanité, la générosité, la clémence, si l'on y renonce dans les tems orageux, puisqu'elles ne peuvent briller avec éclat qu'au milieu des dangers et dans les vicissitudes des succès et des revers? J'allois continuer ce discours; car j'avois encore beaucoup de choses à dire, lorsque je remarquai dans l'assemblée un mouvement extraordinaire et dont je n'étois pas l'objet; tous les regards se tournèrent du côté de la porte d'entrée, et bientôt je vis la multitude se presser, s'ouvrir et donner passage à une jeune personne qui s'avançoit avec précipitation; en jettant les yeux sur elle, je la reconnus à l'instant,

c'étoit la belle Ordalie; elle fut se jetter aux pieds du vieillard en s'écriant: O mon père, quand je me suis retrouvée dans vos bras, vous avez béni le généreux inconnu, qui avoit sauvé l'honneur et les jours de votre fille; eh bien, le voilà, cet étranger est mon libérateur; je réponds de lui, poursuivit-elle, en s'adressant au peuple, je sais que malheureux dans son pays, il n'est venu chercher ici que la solitude et l'obscurité, il est innocent, il est vertueux, je demande qu'on lui rende la liberté, et c'est n'implorer pour lui que la justice. A ces mots le vieillard se levant: Peuple! dit-il, si vous l'approuvez, j'absous cet étranger? *Oui, oui*, s'écria-t-on unanimement. Au même instant on s'empresse autour de moi, on délie mes chaînes, on m'enlève, et l'on me porte en triomphe hors de l'enceinte; au bruit de mille acclamations et d'applaudissemens universels, on me conduisit ainsi jusques dans ma maison. Quand la foule se fut retirée, je vis tout à coup entrer Topal dans ma chambre, qui se jetta à mon cou en pleurant, et m'apprit que

c'étoit lui qui avoit instruit Ordalie du danger où j'étois; il savoit qu'elle étoit revenue la veille de sa maison de campagne, et quoiqu'il ignorât mon avanture avec elle, il s'étoit flatté de l'intéresser au sort d'un étranger si cruellement opprimé; aussitôt qu'il m'eut dépeint, elle ne douta pas que cet étranger ne fut son libérateur, et elle se rendit sans délai au tribunal. Elle étoit adorée de son père qui avoit tout pouvoir sur ce peuple, qu'il gouvernoit despotiquement; ainsi Topal fut rassuré sur moi dès qu'il la vit décidée à faire la démarche qu'il sollicitoit. Elle est venue dans ma chaumière, poursuivit Topal, m'annoncer elle-même votre délivrance, mais en même tems elle m'a chargée de vous engager à quitter des lieux où règnent le trouble et la défiance, et dans lesquels vous ne pourriez séjourner davantage, sans vous exposer à de nouveaux périls. D'après cet avertissement, il fallut bien me déterminer à chercher un autre asile, et ne voulant pas différer un départ nécessaire, je retournai le soir pour la dernière fois dans le

petit jardin. Au point du jour Topal vint y recevoir mes adieux; ce vertueux vieillard étoit si ému qu'il lui fut impossible de proférer une seule parole, mais il s'approcha de l'arbre consacré, il en coupa une petite branche et me la présenta; je la reçus avec attendrissement, j'embrassai le bon vieillard, il me tint long-tems serré contre sa poitrine, enfin je m'arrachai de ses bras, je sortis précipitamment du jardin, je fus retrouver mon écuyer, nous montâmes à cheval et nous partîmes à l'instant même. En traversant la grande place, j'y vis les funestes apprêts d'une exécution sanguinaire, qu'on y devoit faire dans la matinée; on élevoit un bucher, et déjà le peuple avide de cet affreux spectacle, accouroit de tous les côtés pour en être le témoin. Mon écuyer m'apprit, que les malheureuses victimes qu'on alloit immoler, étoient une femme et son fils âgé de dix-sept ans; il ajouta que ces infortunés, accusés d'avoir conspiré, s'étoient sauvés, que depuis leur fuite on avoit prononcé contre eux la sentence de proscription, et qu'enfin

ils étoient retombés entre les mains de leurs persécuteurs, qu'on les amenoit et qu'ils alloient subir le jugement qui les condamnoit à la mort. Comme mon écuyer achevoit ce triste détail, nous nous trouvâmes aux portes de la ville; en les passant, le bon Topal s'offrit à ma pensée, et je soupirai en songeant que je le laissois au milieu d'un peuple égaré, auquel d'ambitieux chefs avoient persuadé que le règne de la liberté ne peut s'établir que par l'intolérance et la terreur, que l'indulgence et l'humanité sont des foiblesses, et que l'implacable vengeance, l'ingratitude et l'impiété sont des vertus républicaines. (9) Nous prîmes le chemin qui devoit nous conduire le plus promptement hors de ce canton; nous avions déjà fait quatre lieues, lorsque nous apperçumes une petite troupe qui venoit à nous, et bientôt nous distinguâmes une douzaine de gens armés et à cheval, qui conduisoient une femme et un jeune homme, qui l'un et l'autre étoient chargés de fers; il ne me fut pas difficile de deviner, que c'étoient là les malheureuses

victimes qu'on alloit livrer à la mort. Je m'approchai de cette escorte, et j'interrogeai un des conducteurs, qui me répondit brusquement, que l'on conduisoit ces deux conspirateurs au supplice. Conspirateurs! m'écriai-je, un enfant de dix-sept ans!.... Hélas! seigneur, reprit le jeune homme, ma mère n'est pas plus coupable que moi, tout son crime est d'avoir nourri et élevé la fille de Vitikind...... Qu'entends-je! m'écriai-je, ô! jeune homme, rassurez-vous, votre mère ne périra pas!..... A ces mots je m'adressai aux conducteurs, en leur ordonnant de rendre au moment même la liberté à leurs prisonniers; ne voyant que deux hommes contre douze, ils ne me répondirent que par des menaces, alors je m'élançai sur eux et secondé vaillamment par mon écuyer, j'en renversai plusieurs, et les autres saisis d'épouvante, poussèrent leurs chevaux en avant. Le jeune captif qui étoit à cheval, se trouvant débarrassé de son guide, s'approcha de moi, je déliai ses chaînes et je lui donnai une épée; dans ce moment.

la troupe qui s'étoit ralliée, se retourna et vint fondre sur nous; le jeune homme fit des prodiges de valeur, il tua trois de nos adversaires, qui s'étoient à la fois jettés sur lui, mon écuyer et moi nous en terrassâmes cinq, le reste prit la fuite. Aussitôt que le combat fut fini, le jeune homme courut se jetter dans les bras de sa mère, qu'on avoit déposée et attachée au pied d'un arbre; ensuite la mère et le fils vinrent se jetter à mes genoux, je les embrassai avec autant de joie que d'attendrissement et sur le champ je les fis monter sur un des chevaux de nos ennemis vaincus, et nous partîmes sans différer; nous marchâmes avec toute la vitesse possible, jusqu'à l'approche de la nuit, où nous nous trouvâmes hors du canton des rébelles; alors n'ayant plus rien à craindre, nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie, où nous fûmes obligés de rester plusieurs jours, car mon écuyer étoit assez grièvement blessé. Le jeune homme, (qui est ce même Zemni, maintenant mon page,) me conta que sa mère attachée à sa patrie et riche des

bienfaits de Célanire, n'avoit pas voulu la suivre en France; que lorsque les rébelles s'étoient emparés du canton, elle en avoit d'abord été oubliée, dans la paisible retraite qu'elle habitoit; que peu de tems après, elle fut avertie qu'on alloit l'arrêter; qu'elle prit le parti de se cacher au lieu de fuir, mais que l'on découvrit enfin son asile, comme je l'ai déjà dit. Je trouvois un charme inexprimable dans l'entretien de Zemni, ce jeune homme d'une figure si aimable, joint à beaucoup d'esprit naturel, une extrême sensibilité, le courage le plus brillant et une ingénuité pleine de graces; sa mère et lui me contoient mille détails intéressans de l'enfance de Célanire, et je ne me lassois pas de les leur faire répéter. Zemni me témoigna le désir qu'il avoit de s'attacher à moi, je le partageois, et nous convinmes qu'il conduiroit sa mère en France, auprès de Célanire, qu'il instruiroit de son aventure, et qu'ensuite il reviendroit me retrouver pour ne plus me quitter, dans un lieu que je lui désignai. En effet, tout s'exécuta de la sorte,

Je donnai à Zemni et à sa mère l'argent qui leur étoit nécessaire pour leur route, ils partirent aussitôt, et moi, je me rendis dans le nouvel asile que je m'étois choisi, emportant la douce idée, que Célanire me sauroit gré d'avoir sauvé les jours de sa nourrice et de l'intéressant Zemni, et que sous deux mois je recevrois de ses nouvelles par ce jeune homme. Olivier termina là son récit, et le reprit le lendemain, comme nous le verrons dans le prochain chapître.

CHAPITRE XVII.

UNE LETTRE.

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée —
PHÈDRE DE RACINE.

Nos chevaliers le jour suivant ayant pris des provisions avec eux, dînèrent dans un pré voisin d'une vaste forêt; ils s'assirent sur l'herbe au bord d'un ruisseau, et après le dîner Olivier reprenant sa narration: Quelques jours après le départ de Zemni, dit-il, j'arrivai dans le lieu où je voulois m'établir; là j'attendis le retour de Zemni avec une impatience que chaque instant sembloit accroître; je comptois les jours, les momens, je ne pouvois ni m'occuper ni me distraire d'une idée qui me dominoit entièrement; je passai de la sorte deux mortels mois, et Zemni ne revenoit point, alors le tourment de

l'inquiétude se joignit aux agitations de l'impatience; j'allois tous les matins sur le chemin par lequel devoit arriver Zemni; quoique nous fussions au milieu de l'hiver, j'y restois jusqu'à la nuit, et chaque soir j'en revenois désespéré. Ne pouvant plus supporter un tel état, j'étois presque décidé à partir moi-même pour la France, et à m'y rendre secrettement, lorsqu'un matin je vis tout à coup entrer Zemni dans ma chambre. Mon premier mouvement fut de m'élancer vers lui, cependant craignant de trahir mon secret, j'eus la force de me contenir et d'un ton assez tranquille de lui demander des nouvelles de sa mère. Seigneur, me répondit Zemni avec un air de tristesse qui me frappa, je l'ai laissée avec Célanire qui m'a chargée de vous remettre cette lettre. En prononçant ces paroles, il tire une lettre de sa poche, me la donne et sort à l'instant; je restai pétrifié; je tenois dans mes mains une lettre de Célanire, et cependant une terreur invincible, un pressentiment secret m'empêchoient de l'ouvrir! cet écrit devoit fixer mon sort,

je le sentois, j'en étois certain. Célanire qui m'avoit expressément défendu de lui écrire, n'avoit pas fait une telle démarche sans une cause extraordinaire et nouvelle! mille idées sinistres s'offroient à mon imagination et me glaçoient le sang! .... enfin sortant de la stupeur où la surprise et le saisissement m'avoient plongé, je romps le sceau fatal, j'ouvre la lettre en frémissant........ La voilà, cette lettre, poursuivit Olivier en la tirant d'un portefeuille, lisez-la, mon cher Isambard, et jugez de l'impression qu'elle dût produire sur mon coeur! A ces mots Isambard prit des mains d'Olivier la lettre de Célanire et lut ce qui suit:

« C'en est fait, Olivier, je touche au « moment où s'évanoüissent toutes les « vaines frayeurs qu'inspire la prudence « humaine; je n'ai plus rien à ménager, « je n'ai plus rien à craindre, je me « meurs!...... l'état où je suis me rend « à moi-même prête à quitter la vie, je « reprends ma liberté, et je veux te con« sacrer les derniers instans de mon exis« tence. Hâte-toi, reviens, Célanire te

«rappelle, elle est mourante; ô reviens, «qu'elle puisse expirer sur ton sein!..... «Ne gémis point sur mon sort, je n'au- «rois pas vécu pour toi, et je mourrai «dans tes bras!....... mes yeux se fixe- «ront encore sur les tiens, ta main pres- «sera la mienne!.......... je pourrai te «répéter encore que je t'aime, j'oserai «même alors le déclarer publiquement «......... alors plus de respect humain, «plus de craintes frivoles, plus d'odieux «mystères!...... La liberté sur la terre «proscrite et fugitive trouve au moins «un refuge sur le bord de la tombe! «........ Débarrassée des chaînes pesan- «tes de la vie, je pourrai donc avouer cet «inconcevable sentiment qui remplit toute «mon âme! je ne serai plus forcée de «cacher ton amour qui faisoit tout mon «orgueil! Je dirai: Olivier étoit mon «amant, je l'adorois, il n'aimoit que «moi!...... O! si je pouvois emporter «le titre glorieux de ton épouse!........ «oui, c'est dans l'instant où les vastes «champs de l'éternité s'ouvriront pour «moi, que je dois promettre solemnel-

« lement au Créateur, de t'aimer toujours!
« oui, c'est alors, c'est ainsi que cette
« âme immortelle qui fut formée pour
« toi, doit prendre un tel engagement.
« Viens donc, ô mon Olivier, viens rece-
« voir ce serment sacré! ne diffère pas,
« songe que les jours de Célanire sont
« comptés....... et que jusqu'à ton re-
« tour elle en passera toutes les heures
« à t'invoquer, te désirer et t'attendre!"

A peine Isambard avoit-il fini la lecture de cette lettre, qu'il entendit des cris perçans qui partoient de la forêt; aussitôt les deux amis se levèrent, ils appellèrent leurs écuyers, ils remontèrent à cheval et entrèrent dans la forêt. Nous verrons dans le chapître suivant ce qu'ils y trouvèrent.

CHAPITRE XVIII.

MINUIT.

...... e cio chen te si vede
e cio che non si vede, o parli, o pensi,
o vadi, o miri, o pianga, o rido, o canti
tutto e menzogna

Pastor fido, DU GUARINI.

...... The Sound that tells what hour it is
are clamourous groans that strike upon my heart!

SHAKESPEARE.

Les chevaliers du cygne dirigèrent leur course du côté d'où partoient les cris qui continuoient toujours, et qui paroissoient être ceux d'une femme; bientôt ils apperçurent de loin plusieurs hommes autour d'un arbre; mais à leur approche ces hommes s'enfuirent et se perdirent dans l'épaisseur du bois, et les chevaliers virent alors une femme que ces brigands avoient attachée à l'arbre qu'ils venoient

de quitter. Olivier et son ami descendoient précipitamment de cheval pour aller délivrer cette infortunée, mais à peine Olivier eut-il jetté les yeux sur le visage de cette femme qu'il recula en frémissant. Isambard, s'écria-t-il, secourez-la; en disant ces paroles, Olivier s'éloigne brusquement, ordonne aux écuyers de rester avec Isambard, s'élance sur son cheval et suivi du seul Zémni il disparoît à l'instant même. Cette action ne pouvoit surprendre Isambard, puisqu'il venoit lui-même de reconnoître Armofléde. C'étoit-elle en effet; Isambard s'approcha, lui délia les mains et d'un air et d'un ton respectueux, mais très froid, lui offrit ses services et lui demanda ses ordres. Armofléde malgré la joie que lui causoit sa délivrance, n'étoit pas encore remise du trouble affreux où l'avoit jettée la vue inopinée d'Olivier; elle fut un instant sans répondre, mais bientôt reprenant toute son audace naturelle, elle pria Isambard de la conduire dans une hôtellerie où elle avoit passé la nuit précédente, et dont elle lui indiqua le che-

min. Tandis qu'elle parloit, Isambard qui a regardoit fixement, ne pouvoit s'empêcher d'être fâché qu'une figure si remplie le graces cachât une âme qu'on lui avoit lépeinte si artificieuse et si noire; le désordre de son habillement ajoutoit encore ses charmes; ses longs cheveux, plus noirs que l'ébène, étoient détachés et lottoient sur ses épaules, ses bras nuds l'une blancheur éblouissante portoient encore la marque des liens dont on venoit de la délivrer, et la vive rougeur u'une émotion violente avoit laissée sur es joues, donnoit à son teint l'éclat le lus brillant. Isambard appellant les cuyers, fit approcher son cheval qu'il monta en prenant Armofléde en croupe lerrière lui. Il falloit faire trois lieues vant d'arriver à l'hôtellerie, mais Armofléde fit d'abord presque seule les rais de la conversation. Elle conta u'Adalgise l'avoit enlevée six mois auaravant, qu'elle s'étoit échappée de ses nains, que depuis ce tems elle voyaeoit, qu'en passant le jour même dans a forêt, elle avoit été attaquée par des

voleurs et que ses gens avoient pris la fuite; elle termina ce récit en renouvelant ses remereîmens à Isambard, et avec les expressions de la plus vive et de la plus tendre reconnoissance. Comme Isambard ne répondit rien: Je vois, trop, Seigneur, reprit Armofléde, qu'on vous a prévenu contre moi, cependant si vous saviez la vérité!........ De grace, Madame, interrompit Isambard, ne me parlez ni d'Olivier ni de ce qui peut le regarder; ce seul point excepté, je vous écouterai avec le respect qu'on doit à votre sexe, mais je me suis imposé la loi de ne jamais souffrir que ceux qui sont brouillés avec mon ami, me parlent de lui, alors même qu'ils m'assurent qu'ils n'en veulent pas dire de mal. A ces mots Armofléde garda un profond silence; Isambard crut l'entendre pleurer; elle retira une de ses mains qu'elle avoit passée autour du corps d'Isambard. Il s'imagina au mouvement qu'elle fit, qu'elle essuyoit ses larmes; au bout d'un moment il vit reparoître cette main sur laquelle ses yeux se fixèrent malgré lui.

car elle étoit d'une délicatesse remarquable et d'une beauté parfaite. Cependant Armofléde soupiroit et se taisoit toujours, et le bon Isambard craignant de l'avoir traitée trop durement, crut devoir relever la conversation. Il lui fit une question indifférente; Armofléde répondit briévement avec un son de voix si doux et si plaintif qu'Isambard, pour n'en être pas attendri, eut besoin de se rappeller l'histoire d'Olivier. En même tems il fit la réflexion qu'Olivier ne lui avoit pas encore detaillé ses sujets de plaintes contre Armofléde, et qu'enfin il n'étoit pas impossible, qu'étant aussi malheureux, il s'exagérât ses torts, ou que même il s'abusât sur sa conduite et sur son caractère. Ces réflexions et les soupirs d'Armofléde changèrent insensiblement le ton d'Isambard et peu à peu l'entretien se ranima. Armofléde trouva moyen de dire à Isambard mille choses fines et flatteuses; le jeune et loyàl chevalier ne s'avouoit pas le plaisir secret qu'il goûtoit à l'entendre, mais il répondoit avec une politesse qui

ressembloit souvent à la galanterie; elle lui montroit tant d'esprit qu'il ne pouvoit résister au désir de lui donner bonne opinion du sien, et l'envie de plaire étant presque réciproque des deux côtés, la conversation devint bientôt très animée. On se rappella des anecdotes de la cour de Charlemagne, on se ressouvint des fêtes et des tournois où l'on s'étoit trouvé ensemble. Armoflède n'avoit oublié aucun des exploits par lesquels Isambard s'étoit signalé dans ces jeux guerriers, elle les détailloit tous, ensuite elle s'affligeoit qu'Isambard n'eut j'amais été de sa société particulière; elle ajoutoit que ce regret n'étoit pas nouveau et qu'il n'en pouvoit douter, s'il avoit remarqué le plaisir extrême qu'elle avoit toujours éprouvé en le rencontrant. En causant ainsi, le chemin parut très court, quoiqu'Isambard eut extrêmement ralenti le pas de son cheval; on n'étoit plus qu'à une petite demie lieue de l'hôtellerie, lorsqu'à l'entrée d'un bois on vit tout à coup paroître un chevalier armé de pied en cap; ayant

ı visière de son casque baissée. Il n'eut as plutôt jetté les yeux sur l'armure du hevalier du cygne et apperçu Armoéde, qu'il poussa un cri terrible et s'aprochant la lance en arrêt: O! le plus éloyal de tous les chevaliers, s'écria-il, vil imposteur, c'est donc ainsi que ı n'avois nulle liaison avec cette femme ıgrate et perfide!....... A cette action, cette voix, Armofléde ne put méconoître le fougueux Adalgise. Isambard ıi dit de monter sur le cheval d'un des :uyers, et de fuir sans délai, et qu'il loit combattre le prince lombard. Si je ıis vaincu, ajouta-t-il, du moins vous rez sauvée. Armofléde suivit ce con-il; Adalgise voulut s'avancer pour la isir, mais Isambard l'en empêcha, et combat le plus opiniâtre s'engagea aus-tôt entr'eux. Adalgise animé par la reur et par le souvenir de sa défaite la cour d'Irêne, se battoit avec le couge désespéré d'un homme qui veut à fois rétablir sa gloire flétrie, et se nger d'un rival odieux. Le combat ıra jusqu'au déclin du jour; enfin Isam-

bard désarma son ennemi, qui n'avoi reçu qu'une légère blessure. Prince, l dit-il, votre lance est rompue et vot épée est entre mes mains, c'est pour l seconde fois qu'elle s'y trouve, et po celle-ci je la garde, car en vous la rendan vous voudriez recommencer un nouve combat, qui seroit trop désavantage pour vous, puisque vous êtes blessé, que je ne le suis pas. Je vous exhor à vous défier à l'avenir des apparenc elles vous ont encore abusé aujourd'hu je ne suis point un imposteur, je n' jamais été l'amant d'Armoflède, des bri gands l'avoient attaquée, j'ai dû voler son secours, la prendre sous ma gard et ensuite la soustraire à votre fureu d'ailleurs je n'ai nulle prétention sur el et je vous en renouvelle ma parole plus sacrée. Après ce discours Isamba laissa le malheureux Adalgise et prit chemin de l'hôtellerie, comptant bie qu'il y retrouveroit Armoflède et dési rant lui rendre compte de l'issue du com bat qu'il venoit de soutenir pour elle mais en poursuivant son chemin, le so

mir d'Olivier revint à sa mémoire; la
duisante Armofléde n'étant plus à côté
e lui, il se rappella tout ce qu'il lui avoit
it d'elle, il frémit en songeant qu'Oli-
ier lui avoit mille fois répété, que cette
mme artificieuse étoit la cause de tous
s malheurs, et il pensa qu'il suffisoit
u'Olivier en fut persuadé, pour que son
mi ne dut avoir aucune espèce de liai-
on avec elle. Isambard, dont l'amitié
it toujours la première passion, se re-
rocha même d'avoir pu trouver tant de
harmes dans l'entretien d'une personne
u'Olivier regardoit comme sa plus mor-
elle ennemie; et il se promit de s'enfer-
ner dans sa chambre en arrivant à l'hô-
ellerie, de s'y reposer quelques heures,
'en partir avec le jour pour aller cher-
her son ami, non-seulement sans s'in-
ormer d'Armofléde, mais en évitant
nême de la voir, si elle étoit dans ce
eu. En effet Isambard fut fidèle à cette
ésolution; à un quart de lieue de la pe-
te ville où étoit l'auberge, il rencontra
écuyer qui avoit suivi Armofléde et qui,
nvoyé par elle, revenoit au devant de

lui; il dit qu'Armosléde établie dan l'hôtellerie, éprouvoit les plus vives in quiétudes sur Isambard et que malgr l'excès de sa fatigue, elle n'avoit pa voulu se coucher avant de savoir de se nouvelles. En arrivant Isambard lui en voya son écuyer, et fut aussitôt, sui vant l'engagement qu'il avoit pris ave lui-même, s'enfermer dans la chambr où son hôte le conduisit. Au bout d'u quart d'heure l'écuyer revint et dit qu'Ar mosléde en apprenant qu'Isambard ve noit d'arriver et n'étoit pas blessé, avoi fait, éclater la joie la plus vive et l plus touchante. Elle s'est trouvée ma continua l'écuyer, ensuite elle a vers un torrent de larmes, et enfin elle m' forcé d'accepter ce rubis qu'elle a tir de son doigt, et qu'elle m'a offert ave tant de graces, que je n'ai pu le refuse d'une si belle main........ Il suffit, in terrompit Isambard; dites qu'on m'ap porte à souper dans ma chambre, e que mes chevaux soient prêts à troi heures du matin, je partirai avant l jour. Il étoit sept heures du soir; pen

da

dant son souper Isambard fut d'une distraction qui ne lui étoit pas ordinaire; comme on alloit et venoit et qu'on ouvroit souvent la porte, il avoit toujours les yeux de ce côté, comme s'il eut attendu quelqu'un, et les écuyers qui étoient tous les deux avec lui, s'étonnoient de le voir pour la première fois brusque et taciturne. A huit heures il renvoya tout le monde, et lorsqu'il fut seul, il se jetta dans un fauteuil, ensuite il se leva, se promena avec agitation et puis s'assit encore. Il étoit triste et mécontent, et il s'efforçoit d'attribuer sa mauvaise humeur à l'inquiétude que lui causoit Olivier, et au chagrin de s'en trouver séparé. Armofléde malgré lui, se mêloit à ces différentes pensées, ce récit lui avoit paru si vrai, si naïf!..... Armofléde s'étoit évanouie, elle avoit versé un torrent de larmes!...... après avoir su ce détail, n'auroit-il pas dû aller lui faire une visite, et lui demander, s'il pouvoit lui être encore utile? n'étoit-ce pas même un devoir de bienséance?.... toutes ces idées tourmentoient Isambard,

mais bientôt fixant sa pensée sur Olivier, il ne fut plus occupé que de lui, en songeant à la nuit qu'il alloit passer, et qu'il auroit une nouvelle raison de maudire Armofléde, qui le privoit de son ami dans les momens affreux où sa présence lui étoit devenue si nécessaire. A dix heures, Isambard excédé de lassitude, se décide enfin à prendre quelque repos, mais avec la certitude qu'il ne pourroit s'y livrer que jusqu'à minuit, et qu'aussitôt qu'il entendroit sonner cette heure fatale, l'image du spectre et du malheureux Olivier, ne lui permettroit pas de fermer la paupière. Il alloit se jetter sur son lit, lorsqu'il entendit dans un cabinet voisin un fracas si extraordinaire, qu'il crut que le mur étoit écroulé; une porte de ce cabinet qui lui avoit paru condamnée, donnoit dans sa chambre; il prit une lumière, et vit avec étonnement que la secousse avoit fait entr'ouvrir la porte; au même instant il entendit des gémissemens. Plein de trouble et d'émotion...... il pousse la porte, il entre....... quelle fut sa surprise en

royant sur un lit fracassé et au milieu des débris d'un plafond enfoncé, Armoflède couchée, presque nue, et paroissant mourante. En l'appercevant elle entr'ouvrit languissamment les yeux et d'une voix éteinte: O ciel! dit-elle, par quel miracle venez vous encore à mon secours! ah! seigneur, tirez-moi d'ici .... je suis brisée,...... je meurs....... j'étois couchée au-dessus de ce cabinet, le plafond tout à coup s'est écroulé......... jugez de l'état où je dois être, ô! tirez-moi d'ici........
A ces mots Isambard s'avance vers Arnoflède qui lui tend les bras; il la prend dans les siens, la porte dans sa chambre et la pose sur son lit....... Arnoflède alors eut l'air de s'appercevoir avec effroi qu'elle n'avoit pour tout vêtement qu'une simple chemise; elle tira la couverture du lit pour s'en couvrir, mais elle étoit si foible, si souffrante, et elle mit à cette action une telle mal-adresse que ses deux jambes nues restèrent entièrement découvertes........ Isambard plus troublé que jamais étoit debout et

immobile à côté d'elle. Ah! seigneur, lui dit Armoflède, ce que je souffre, est inconcevable! je crois avoir la jambe droite cassée...... O ciel! s'écrie Isambard, seroit-il possible!...... En disant ces paroles il se met à genoux pour y regarder mieux, et se rassure en examinant de près la plus belle jambe du monde .... Armoflède se plaignoit toujours et portant la main derrière sa tête: Je suis sûre, dit-elle, que je suis blessée là; de grace, regardez-y. Isambard détache le bonnet de nuit d'Armoflède: aussitôt ses beaux cheveux se dénouent et se déployant sur le bord du lit, tombent jusqu'à terre. Isambard les partage en les écartant doucement et ne voit qu'un cou charmant, qui se découvrant au milieu de deux longues mèches de cheveux d'un noir luisant et foncé, offroit une blancheur plus éclatante que l'albâtre; cependant Isambard apperçoit sur le mouchoir qui couvre le sein d'Armoflède, quelques taches de sang, et il ne douta point qu'elle n'eut en effet une blessure à la tête. Aussi touché qu'ému, il propose

d'aller chercher des secours. Non, non, répondit Armoflède, je n'en trouverois point ici, et le meilleur de tous pour moi c'est la compassion du généreux Isambard...... Alors se livrant à l'effusion de sa reconnoissance, elle lui dit les choses les plus tendres. Mes douleurs se calment, poursuivit-elle; je me flatte à présent que cette horrible chûte ne sera pas mortelle; mais je me croyois expirante quand vous êtes venu à mon secours, et il m'étoit doux de penser que celui qui a été deux fois mon libérateur dans ce jour, recevroit mon dernier soupir! ..... vous partez dans quelques heures..... et vraisemblablement je ne vous reverrai jamais...... souffrez donc que mon coeur se déploye...... j'ai eu des égaremens et des torts, mais je suis incapable de feindre et de trahir ...... et je sais aimer! ..... Armoflède parloit d'un ton qui paroissoit si vrai, ses yeux étoient animés d'un feu si brillant et si expressif, elle étoit si jolie, que peu d'hommes à la place d'Isambard eussent été incrédules, et lui, dont la tête étoit

si vive et le cœur si tendre, devoit l'être moins que tout autre : aussi la sensibilité se joignant à son émotion, il répondit de manière à lui faire connoître toute l'impression qu'elle produisoit sur lui ; il étoit resté à genoux et sembloit s'être oublié dans cette attitude ; il parloit peu, mais ses yeux étoient fixés sur Armofléde, et ses regards exprimoient assez le trouble de son âme et le désordre de son imagination. L'entretien devenant toujours plus tendre, Armofléde reparla du départ prochain d'Isambard ; elle soupira, et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux ; elle eut l'air de vouloir les cacher, Isambard saisit une de ses mains, et la serrant dans les siennes : Je ne vous abandonnerai point dans l'état où vous êtes, dit-il, et je ne partirai que lorsque je serai parfaitement rassuré sur votre santé. O ! puissai-je ne jamais guérir ! s'écria Armofléde. A ces mots Isambard vivement attendri baisa avec transport la main qu'il tenoit. . . . . . O mon cher Isambard ! reprit Armofléde d'une voix étouffée et tremblante, si vous pouviez lire

dans mon coeur!.... Ces paroles achèvent d'enivrer Isambard; Armoflède le voit éperdu, elle laisse tomber sa tête sur son épaule et elle se trouve dans ses bras...... dans ce moment on entendit sonner minuit... (9)... Isambard frémit et se relevant brusquement d'un air égaré: O! son funèbre, s'écria-t-il, ô! malheureux...... il n'achève pas, mais il court se précipiter dans un fauteuil à l'autre extrémité de la chambre, en mettant ses deux mains sur son visage. Armoflède pétrifiée d'étonnement garde quelque tems le silence, ensuite elle le questionne, elle le rappelle, mais envain, le charme étoit détruit. Isambard rendu à lui-même ne l'écoutoit plus; l'amitié fidèle offroit à son imagination, le spectacle horrible du fantôme et des tourmens d'Olivier; hélas! se disoit-il en lui-même dans ce moment affreux, mon malheureux ami me regrette..... et j'étois aux pieds de la dangereuse syrène qu'il croit l'auteur de son supplice!..... cette réflexion fit couler ses larmes. Armoflède qui le considéroit avec une sur-

prise que chaque instant augmentoit, n'osoit plus lui parler, mais elle s'agitoit, se plaignoit et tâchoit par ses gémissemens de ramener sur elle l'attention d'Isambard; tous ses efforts furent inutiles. Isambard absorbé dans une douloureuse rêverie, se croyoit au chevet du lit d'Olivier et rien ne put le distraire de cette funeste image. La nuit entière se passa de la sorte. Enfin Isambard qui comptoit toutes les heures, apperçut les premiers rayons du jour, alors il crut voir le spectre s'évanouir dans les airs, il vit Olivier délivré et il respira. Il se leva, et paroissant sortir d'un songe pénible, il se rapprocha d'Armoflède avec embarras, et d'un air contraint balbutia quelques mots entrecoupés. Armoflède dominée par le dépit et par la plus violente colère, alloit éclater, lorsqu'on entendit frapper à la porte à coups précipités, ce qui parut très extraordinaire d'aussi bonne heure. Armoflède avoit compté pouvoir sortir de la chambre avant qu'on fut levé dans l'auberge, et elle défendit à Isambard de répondre; cependant les

coups redoublant avec une extrême violence, on enfonce la porte, et au même instant un homme armé s'élance dans la chambre, et l'on reconnoît Adalgise qui s'écria : Vous périrez, couple parjure !.... Armoflède pousse un cri perçant et au grand étonnement d'Isambard, elle saute légèrement du lit, court vers le cabinet, y entre et en ferme la porte sur elle. Isambard qui avoit pris ses armes, se place devant la porte pour défendre ce passage contre Adalgise, qui bouillant de fureur, met l'épée à la main. Isambard veut entrer en explication, mais Adalgise sans l'écouter se précipite sur lui, et le combat commence. Isambard ne se battoit qu'à regret; il sentoit qu'en effet les plus fortes apparences étoient contre lui; d'ailleurs il savoit qu'Adalgise étoit blessé et plaignant ce malheureux prince, il ne songeoit qu'à parer les coups, et il évitoit d'en porter. Il y avoit plus d'un quart d'heure que ce combat duroit, quand Isambard entendit plusieurs personnes qui accouroient au bruit, et bientôt il vit paroître l'hôte qui fit de vains efforts pour

les séparer. L'hôte comprit par les discours d'Adalgise le motif de sa fureur, et il lui cria plusieurs fois, qu'il étoit dans l'erreur, que le chevalier du cygne *n'étoit pas coupable* et que ce n'étoit *pas lui qu'il falloit accuser.* Au milieu de ce tumulte, tout à coup on vit entrer un chevalier qui se jetta entre les deux combattans; (qu'on juge de la joie d'Isambard,) c'étoit Olivier. L'impétueux Adalgise s'échappe et s'élance encore sur son adversaire; mais dans ce moment la blessure qu'il avoit reçue la veille se r'ouvre, on voit couler son sang, et il tombe évanoui dans les bras d'Olivier, qui le porte sur le lit et ensuite sort de là chambre avec son ami qu'il emmène. Isambard avant de quitter l'auberge, voulut interroger l'hôte; il le prit à part, et lui demanda ce qu'il avoit prétendu dire en assurant Adalgise qu'il *étoit dans l'erreur*; l'hôte parut embarrassé, mais Isambard vainquit ses scrupules en lui donnant quelqu'argent; alors il découvrit le plus surprenant stratagême, il conta que le cabinet voisin de la chambre d'Isam-

bard, et qui se trouvoit au-dessous d'un grenier, étoit écroulé depuis plus de huit jours; qu'Armoflède avoit couché la surveille dans cette même chambre que venoit d'occuper Isambard, et qu'elle avoit remarqué ce cabinet; qu'en revenant dans l'hôtellerie elle avoit engagé l'hôte à loger *le chevalier aux armes blanches* (qu'elle attendoit) dans cette chambre; qu'en même tems ayant fait mettre un lit brisé dans le cabinet, elle s'y étoit établie, en prenant la précaution de fermer la porte de son côté et de faire dresser contre le mur quelques planches qui jettées par elle~~, devoient~~ produire le bruit qu'Isambard avoit entendu. L'hôte termina ce récit, en priant Isambard de lui bien garder le secret, car il avoit, disoit-il, promis à la jeune dame de ne jamais le réveler. Cette découverte excita la gaieté d'Isambard et en même tems le confondit. Il ne concevoit pas qu'on put pousser aussi loin, l'imprudence, l'artifice et l'imposture; et en effet dans le siècle où il vivoit, un tel caractère n'étoit

pas commun. Isambard bénit le ciel et l'amitié qui l'avoient préservé des piéges de cette femme aussi méprisable que séduisante et dangereuse; il fut retrouver Olivier, et tous les deux quittèrent aussitôt l'hôtellerie.

CHAPITRE XIX.

LE RETOUR.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître!
Veuve de Malabar de M. LE MIERRE.

Les chevaliers du cygne reprirent la route du duché de Clèves et durant le chemin, Olivier apprit à Isambard qu'après la rencontre d'Armofléde dans la forêt, il avoit regagné a grande route et étoit arrivé à la ville où ils avoient couché; que là, imaginant qu'Isambard y conduiroit Armofléde et y passeroit la nuit, il s'y étoit arrêté, mais n'avoit pas voulu loger dans la meilleure hôtellerie, pensant bien qu'Armofléde choisiroit celle-là; qu'il s'étoit enfermé dans un mauvais cabaret, où il avoit passé la plus affreuse de toutes les nuits; et qu'une demie heure après la naissance du jour il s'étoit rendu à l'hôtellerie. Après ce

détail Olivier ne fit aucune question à Isambard sur son combat avec Adalgise, dans la crainte d'entendre parler d'Armoflède; et Isambard qui pénétra facilement sa pensée, garda un profond silence sur toute cette avanture. A dix heures les chevaliers s'arrêtèrent dans un petit bois: là Olivier cédant aux désirs de son ami, reprit de la sorte la suite de son histoire. Nous en sommes restés à la lettre de Célanire que me remit Zemni. Tu l'as lue, cette lettre si énergique et si touchante, tu peux avoir quelqu'idée de l'état où je fus après cette lecture..... Aussitôt sans perdre un seul instant, j'appelle mon écuyer, je demande mes chevaux et je pars sans différer. Zemni étoit à côté de moi et je n'osois le questionner, je redoutois ses réponses et je craignois de trahir aussi un désespoir dont chaque réflexion accroissoit la violence; cependant je crus devoir lui dire que Célanire m'avoit chargé de commissions secrettes pour quelques amis qu'elle avoit en Saxe, que j'avois des choses importantes à lui dire de leur part, et

que tel étoit le motif de mon voyage. Hélas! seigneur, reprit Zemni en soupirant, hâtons-nous donc, car...... Il n'acheva pas, il baissa tristement la tête et je vis couler ses larmes. Je frémis...... ce peu de mots mettoit le comble à mes craintes mortelles, et ne pouvant ouvrir mon coeur, je poussai mon cheval en avant, afin de m'éloigner de Zemni, dont il m'étoit impossible de soutenir la vue. Après quatorze heures de marche, la lassitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter. Je m'enfermai dans une chambre, et là sans témoins je m'abandonnai à tout l'excès de ma douleur. Je repris cette lettre funeste et touchante, je la relus à genoux en versant des torrens de larmes. O toi! m'écriai-je, toi dont l'existence m'est plus précieuse, dont le bonheur m'est plus cher que ton amour même, tu m'appelles, et je suis forcé de m'arrêter...... tu m'appelles, et sur le chemin qui conduit vers toi, je suis condamné à rester immobile ici, pendant quelques heures!....... ces heures d'une mortelle longueur, ces heures perdues

vont s'écouler sans me rapprocher de toi! ....cette idée me désesperoit; je comptois tous les momens,.. tantôt je marchois à grands pas dans la chambre, tantôt je sortois pour m'informer de l'heure, et trouvant tout le monde couché, je rentrois, je me jettois sur une chaise, je relisois sa lettre, je la baignois de pleurs; mais au milieu de ces horribles anxiétés et de ces inquiétudes déchirantes, jamais je n'arrêtai mon imagination sur l'idée du danger où étoit sa vie, cette affreuse pensée étoit pour ainsi dire concentrée au fond de mon coeur, j'en sentois le poids insupportable dans tous les instans; mais je la repoussois avec une sorte de superstition que je ne puis définir; je n'osois m'articuler à moi-même; ces mots terribles: *elle n'est plus peut-être, elle mourra!*...... j'aurois cru prononcer un blasphême et confirmer mon malheur. Je versois des larmes de sang, j'avois le tremblement et le battement de coeur inégal et convulsif du désespoir, et je me répétois qu'elle s'abusoit sur son état..... On s'exagère souvent de légers chagrins,

mais dans des maux extrêmes on cherche à se tromper, et c'étoit surtout ce sentiment si naturel qui me rendoit la présence de Zemni si pénible. Non-seulement son air profondément affligé me perçoit l'âme, mais il m'inspiroit encore une sorte de colère que je pouvois à peine contenir ; je voulois me faire illusion et tout ce qui la détruisoit m'irritoit et m'étoit odieux. C'est ainsi que je passai tout le tems de ce cruel voyage, que je fis avec une inconcevable rapidité ; à mesure que j'approchois des lieux qu'habitoit Célanire, je sentois s'accroître mon impatience et mes inquiétudes, je désirois et je craignois également d'arriver, et cette contrariété de sentimens me jettoit dans un trouble et dans une perplexité inexprimables. Nous arrivâmes au commencement de la nuit. Ne voulant point paroître avant d'avoir fait prévenir l'Empereur, je descendis dans une auberge et j'envoyai Zemni au palais, je m'enfermai en l'attendant et je restai jusqu'à son retour dans un état impossible à décrire....... Enfin au bout d'une heure,

j'entendis sa voix au bas de l'escalier et ce son de voix qui me parut ferme et naturel, suffit pour me rassurer, ou du moins pour ranimer toutes mes espérances. Je m'élance vers la porte, je me trouve sur l'escalier, j'apperçois Zemni, qui me crie: *Elle vit, et elle est beaucoup mieux!*...... A ces mots, pénétré d'attendrissement, éperdu de joie, je tressaille, je chancelle et je tombe sans connoissance sur la rampe de l'escalier. Zemni me prend dans ses bras et m'emporte dans ma chambre. Je repris bientôt mes sens, et mon premier soin fut de tâcher d'éloigner les soupçons qu'une telle foiblesse devoit donner à Zemni, mais il m'interrompit en me disant: Je ne veux point pénétrer vos secrets, mais qui pourroit les mieux cacher que celui qui vous doit la vie, la liberté et le sort le plus doux?...... Il prononça ces paroles avec la sensibilité la plus touchante et la plus vraie, et depuis ce jour, sans lui ouvrir entièrement mon coeur, je cessai de me contraindre avec lui; jamais je ne lui ai fait de confidences, jamais

il ne m'a fait de questions, mais je ne cherchai plus à lui dissimuler mes sentimens, et j'ai trouvé constamment en lui autant de fidélité que de réserve et de discrétion. Il m'apprit que Célanire l'avoit chargé de me dire qu'elle me verroit le lendemain sur le soir, chez Armoflède. Ce rendez-vous me surprit, mais Zemni m'apprit que Célanire étoit intimement liée avec Armoflède: il ne put d'ailleurs me faire aucun autre détail. Comme tu n'étois pas à la cour dans ce moment, je fus chercher Lancelot que je priai d'instruire l'Empereur de mon arrivée. Ce prince ne m'ayant prescrit qu'un voyage de quelques mois, je me flattai qu'il ne désapprouveroit pas mon retour, en effet Lancelot revint promptement me dire, de sa part, qu'il me recevroit le lendemain matin, et me reverroit avec plaisir. Lancelot me mit au fait des nouvelles de la cour; il me conta qu'on ne parloit que de la passion d'Eginard pour Emma, et qu'on assuroit que la princesse guérie des sentimens qu'elle avoit montré pour moi, partageoit enfin ceux,

d'Eginard. Ici j'interrompis Lancelot, pour lui protester que jamais Emma n'avoit songé à moi; mais je ne le persuadai nullement, et reprenant son discours: Tout le monde sait, dit-il, que vous avez sacrifié la fortune et l'ambition à la charmante Armosléde; elle-même n'en fait pas un mystère, et je connois plusieurs personnes auxquelles elle en a fait l'aveu. Vous concevez, poursuivit-il, que cette découverte n'a pas diminué l'ancienne inimitié qui régnoit entre elle et la princesse Emma; aussi cette dernière est-elle très refroidie pour la fille de Vitikind, qu'elle aimoit tant, et uniquement à cause de sa nouvelle liaison avec Armosléde. Mais, repris-je, comment s'est formée cette liaison? D'une manière fort simple, répondit Lancelot; Armosléde connoissoit votre attachement pour Vitikind, et touchée de l'amitié que ce grand homme a pour vous, a cru faire une chose qui vous seroit agréable en rendant les plus tendres soins à sa fille tombée dans une maladie de langueur, qui a fait craindre pour sa vie. Armosléde a déclaré ingé-

nuement le motif qui la portoit à rechercher Célanire; elle l'a même dit à Vitikind et bientôt connoissant mieux l'intéressante et belle Célanire, elle l'a aimée pour elle-même. Ce récit me causa une extrême surprise mêlée d'une inquiétude vague et pénible. Il étoit évident qu'Armofléde en prévenant, en recherchant Célanire avec tant de suite et de soins, avoit obtenu d'elle la confidence de tous nos secrets. Je voyois bien à la vérité que ces secrets n'avoient pas été trahis et que même Armofléde prenoit les précautions les mieux combinées pour les cacher; mais je trouvois dans cette conduite un excès de générosité qui malgré moi m'étoit suspect. Armofléde avoit eu mes premiers hommages; brouillé avec elle par sa légéreté, ensuite rapproché d'elle par ses artifices, elle m'avoit vu prêt à renouer l'engagement de notre première jeunesse, lorsque tout à coup, je m'étois éloigné d'elle sans retour: je n'avois remarqué en elle ni dépit, ni aigreur, ni colère, ainsi je ne pouvois attribuer un tel calme qu'à l'indifférence ou à la

dissimulation. Si elle ne m'avoit jamais aimé, les objets de mon attachement ne pouvoient avoir de droits sur son coeur, et si elle me regrettoit, si mon changement l'affligeoit, que devois-je penser de la tendresse qu'elle témoignoit à sa rivale? Ces réflexions jettèrent dans mon esprit tous les soupçons, tous les tourmens d'une défiance qui n'étoit que trop fondée, et corrompirent la joie que j'éprouvois de me retrouver près de Célamire, d'être rappellé par elle, et de ne plus craindre pour ses jours; car Lancelot m'avoit confirmé le rapport de Zemni, en m'assurant qu'on n'avoit plus d'inquiétudes sur sa vie. Je passai une partie de la nuit à relire sa lettre; cette lettre qui m'avoit fait verser tant de larmes, ne contenoit pas un mot qui ne dût alors augmenter mon bonheur; Célamire m'aimoit plus que jamais, elle ne pouvoit vivre sans moi, elle étoit décidée à me tout sacrifier, à tout braver, tout risquer pour moi!...... mais devois-je abuser de cet ascendant suprême que l'amour me donnoit sur elle? ...... Sans

doute elle alloit mettre sa destinée entre mes mains; je devois donc m'oublier moi-même, ne voir qu'elle, et lui donner tous les conseils de la raison et de la prudente amitié. Je m'arrêtai à cette résolution, et je me promis surtout de l'engager à ne prendre un parti décisif qu'après une mûre et longue réflexion.

Le lendemain matin, je me rendis chez l'Empereur, qui me reçut avec une bonté qui confondit plus d'un courtisan; car la cause de mon départ et une absence de six mois avoient fait présumer ma disgrace certaine et sans retour. L'Empereur me parla d'un tournoi dont il vouloit donner le spectacle à l'illustre Egbert, le roi fugitif qu'il avoit si généreusement accueilli dans sa cour, et qui se disposoit à partir pour l'Angleterre. L'Empereur ajouta qu'il comptoit que je me mettrois sur la liste des combattans, désirant, dit-il, que ce jour de fête en fut un de succès et de gloire pour tous ses amis. Enfin, après m'avoir traité avec cette aménité pleine de grace et de franchise qui le rend le plus aimable de tous les

princes, il me congédia; je fus m'enfermer chez moi, et là seul avec la lettre de Célanire, n'ayant qu'un désir et une pensée, j'attendis l'heure du rendez-vous et aussitôt que la nuit fut tombée, je me rendis chez Armofléde. On me fit monter un escalier dérobé, qui me conduisit à une petite porte que mon guide ouvrit; j'entrai, et je me trouvai dans un cabinet où l'on me pria d'attendre seul un instant. J'étois si tremblant et si troublé, que je fus obligé de me jetter dans un fauteuil, car je ne pouvois me soutenir. Au bout de quelques minutes, j'entendis marcher et je distinguai le bruit léger d'une robe de femme; je me levai en tressaillant et je vis paroître Armofléde; elle s'avança vers moi d'un air ouvert et attendri et me prenant la main, elle me considéra un moment en silence avec l'expression de la plus vive sensibilité. Malheureux Olivier! dit-elle, comme on voit sur vos traits l'empreinte de la souffrance; mais hélas! poursuivit-elle, en essuyant quelques larmes qui mouilloient ses paupières, vous allez voir un tableau

plus

plus frappant encore des ravages cruels causés par la douleur; à peine pourrez vous reconnoître notre intéressante amie .... Où est-elle? interrompis-je, daignez me conduire à ses pieds...... Venez, mon cher Olivier, reprit Armofléde, venez, vous allez la voir. En disant ces paroles, elle me guida, je la suis, et après avoir traversé plusieurs pièces, elle s'arrêta devant une porte entr'ouverte. Entrez dans cette chambre, me dit-elle, dans une heure je reviendrai vous chercher. A ces mots Armofléde me quitta, je pousse la porte, et j'apperçois au bout de cette vaste chambre, Célanire couchée sur un canapé; l'entrevoir et me trouver à ses genoux ne fut pour moi qu'une même chose; mais, ô ciel! quel fut mon saisissement, lorsqu'en jettant les yeux sur cette figure adorée, je ne retrouvai plus en elle que l'ombre de Célanire!...... une maigreur excessive, une pâleur effrayante, sans défigurer ses traits, donnoient à sa phisionomie la plus touchante expression de souffrance et de mélancolie; elle n'avoit plus l'éclat et la fraicheur

de la jeunesse; mais le sentiment qui animoit son visage y conservoit le caractère sublime de sa beauté; sans la connoître il eut suffi de jetter les yeux sur elle, pour être certain que les peines de l'âme causoient seules sa langueur et son abattement. Je la regardois avec un sentiment inexprimable, mêlé de pitié, de tendresse, de remords et de reconnoissance; elle m'examinoit aussi avec attendrissement, et rompant le silence la première: O mon Olivier! me dit-elle, combien nous avons souffert!.... Je ne sais quelle fut ma réponse; je me ressouviens de ces premières paroles qu'elle prononça, car j'avois été privé si longtems du bonheur de l'entendre, que le son de cette voix chérie me frappa tellement, qu'il grava dans ma mémoire ces premiers mots que j'entendis articuler: mais mon émotion étoit si violente, j'avois si peu ma tête, qu'il ne m'est pas resté la moindre idée de notre entretien, pendant la première demie-heure que nous passâmes ensemble. Quand ce trouble extrême fut un peu calmé, je lui fis

part de mes résolutions, et je lui déclarai, que je revenois avec les sentimens de résignation et de soumission qu'elle m'avoit vus en la quittant; que non-seulement je n'exigeois d'elle aucun sacrifice, mais que, si elle vouloit m'en faire, je la conjurois de ne rien précipiter, et de ne prendre un parti qu'après une longue délibération. Il n'est plus tems, Olivier! me répondit-elle, il n'est plus tems!.... je n'aurois même pu profiter d'un tel conseil le jour où nous nous séparâmes; je m'abusois alors, après avoir livré mon cœur tout entier, après avoir reçu tes sermens; j'osai me croire encore quelques vertus étrangères à l'amour, j'osai croire que la piété filiale, l'amour de la patrie, l'honneur et mes promesses l'emporteroient enfin sur une passion coupable; près de toi, dans tes bras, c'est ainsi que je pensois; ton amour et ton estime me sembloient des garants certains de ma vertu, ta présence m'élevoit au-dessus de moi-même! En me quittant, tu m'as ravi cette illusion de ma tendresse; je descendis en frémissant au

fond de mon coeur, je n'y trouvai que toi....... la vie me devint odieuse, insupportable, j'en vis sans effroi le terme prochain, la mort m'affranchissoit d'un engagement abhorré que je respectois encore........ mais un événement inattendu fixa bientôt ma destinée. Un écuyer d'Albion vint apprendre à mon père les détails de ce combat, dans lequel Albion dût la vie à la vaillance du plus généreux des chevaliers françois; ton nom ne fut pas prononcé, mais mon père dans cet inconnu qui se disoit l'ami de Vitikind, reconnut facilement son libérateur, et mon coeur ne pouvoit s'y méprendre. L'écuyer d'Albion ajouta, que son maître avoit reçu dans ce combat des blessures dangereuses, qu'il avoit négligées d'abord et qui s'étant r'ouvertes, donnoient les plus grandes inquiétudes sur sa vie; que ce mal, s'il n'étoit pas mortel, seroit au moins très long, et qu'ainsi l'arrivée d'Albion en France seroit excessivement retardée. Mon père en me contant ces détails, me parut beaucoup moins occupé de l'état d'Albion,

que de sa reconnoissance pour le généreux Olivier, et quelques mots qui lui échappèrent, me firent connoître clairement que les sentimens secrets de son coeur s'accordoient avec les miens. Ce fut alors que tous mes scrupules s'évanouirent, ou pour mieux dire, que je me décidai à les sacrifier. Il me sembloit que mon amant, en sauvant les jours de son rival, m'avoit dégagée de ce lien affreux que la mort auroit rompu sans sa générosité; du moins je pensai que cette action sublime justifieroit toute ma foiblesse. D'ailleurs je me croyois mourante et je ne repoussois point cette idée, qui achevoit de me donner à mes yeux le droit de te rappeller. Cependant, quoique déterminée au fond de l'âme, j'étois encore combattue et surtout embarrassée sur le choix des moyens que je devois employer pour faire une telle démarche. Lorsque Zemni et sa mère arrivèrent ici, je ne dépeindrai point ce que j'éprouvai, en écoutant le récit qu'ils me firent; le jour même j'écrivis la lettre dont je chargeai Zemni...... il partit;

.... et bientôt l'espoir de te revoir me rendit à la vie. Enfin, Olivier! après tout ce que j'ai souffert, après tout ce que vous avez fait pour moi, vous n'avez plus le droit de me parler encore le froid langage de la raison; vous savez assez que Célanire est à vous, qu'elle ne peut être qu'à vous........ Hélas! en me donnant à toi, je ne te promets pas le bonheur: en est-il pour qui trahit ses devoirs!........ En prononçant ces paroles elle ne put retenir ses larmes; pour moi frappé seulement d'une décision qui combloit tous mes voeux, et débarrassé du rôle pénible que je m'étois imposé, je montrai sans contrainte l'excès de ma reconnoissance et de ma joie. Alors elle me déclara qu'elle étoit déterminée à m'épouser, aussitôt que ses forces lui permettroient de marcher et de sortir; elle me chargea de chercher un prêtre qui consentît à nous unir en secrèt, dans le lieu que je choisirois. Elle me fit donner ma parole de ne mettre qui que ce fût au monde dans notre confidence, me promettant la même discrétion de son

côté. L'amitié d'Armoflède, ajouta-t-elle, a su m'arracher le secret de mon coeur, mais je lui ai dissimulé mes desseins; elle pense qu'il est impossible que je puisse rompre mon premier engagement; je la laisserai dans cette erreur; le don funeste de ma main causeroit votre perte dans ce moment, si cet important mystère se découvroit; je dois donc mettre tous mes soins à le cacher. Comme elle achevoit ces mots, nous entendîmes du bruit; c'étoit Armoflède, qui entra au même instant et vint s'asseoir sur le canapé de Célanire. Sa présence si importune pour moi, surtout dans ce moment, me causa une humeur qu'il me fut impossible de réprimer. Armoflède fit seule presque tous les frais de la conversation; au bout d'une demie-heure Célanire me congédia; j'attendois ce moment avec impatience, car n'étant plus tête-à-tête avec elle, j'éprouvois un besoin extrême de me trouver seul, afin de penser sans distraction à tout ce que je venois d'entendre. Avant d'avoir vu Célanire je ne doutois pas, qu'en effet elle ne fut dé-

terminée à rompre ses engagemens avec Albion, mais je n'avois pas prévu une décision aussi ferme, et bien moins encore, la résolution de me donner sa main sans délai. J'avois pu être généreux quand je n'avois qu'une espérance éloignée, quand je ne croyois pas possible que Célanire put consentir à unir son sort au mien, avant deux ou trois ans: mais l'idée qu'elle seroit à moi dans quelques jours, bouleversoit absolument ma raison et anéantissoit tous mes principes. Je n'avois plus ni prévoyance, ni inquiétudes, ni remords; je ne pouvois que me répéter: *elle est à moi!*..... Je trouvai facilement un prêtre qui consentit à me marier en secret. Comme il avoit entendu parler de mes prétendus engagemens avec Armoflède, il imagina qu'elle étoit la personne que je devois épouser; je ne le dissuadai point de cette idée, mais je le prévins que cette personne, ne voulant pas même être connue de lui, seroit cachée sous un voile pendant la cérémonie; il n'opposa nulle difficulté à tout ce que je proposai, et me promit

le plus inviolable secret. Il ne s'agissoit plus que de trouver un lieu, où Célanire put se rendre facilement, et dans lequel il fut impossible d'être surpris. Je me rappellai qu'il y avoit un souterrain fameux, près de la maison de campagne de Vitikind, et qui même communiquoit à une partie de son jardin. La tradition nous apprend, que ce souterrain servit jadis de retraite et d'asile à de pieux personnages persécutés pour la religion; plusieurs même y sont enterrés. Au fond de cette vaste caverne remplie de tombes révérés, est une chapelle antique, où l'on célèbre encore la messe une fois l'an, en mémoire des saints qui l'ont habitée. Après avoir consulté Célanire, je me décidai pour ce lieu, car il étoit impossible qu'un mariage secret put se faire à la cour; ainsi il fallut me soumettre à voir mon bonheur différé d'un mois, Célanire ne pouvant quitter la cour que sur la fin du printems.

En attendant ce jour si passionnément désiré, je goûtois le plaisir de voir la santé de Célanire se rétablir d'une

manière si rapide, qu'elle fut en état de paroître au tournoi dont l'Empereur vouloit donner le spectacle au prince Egbert. Gélanire qui jouissoit à la cour des honneurs que l'on rendoit aux princesses, fut placée dans leur tente, afin d'y distribuer avec elles les prix destinés aux vainqueurs. Tu étois à cette fameuse fête, qui fut même l'époque de ta disgrace; par l'intérêt innocent peut-être, mais trop tendre, que la reine Hermengarde montra pour toi... On prétend qu'on l'entendit dire, en te donnant l'un des prix: *Soyez aussi fidèle que vaillant.* Je recueillis les discours de la calomnie et de la haine; je vis l'Empereur s'inquiéter et s'émouvoir; je te conseillai de prévenir l'éclat fâcheux d'un exil; nous trouvâmes les moyens de motiver d'une manière simple un départ précipité et tu partis une heure après les jeux. Tu sais qu'après avoir vaincu Ogier le Danois, Angilbert et Rotbold, je fus défié par Eginard, qui vint me soutenir que sa dame surpassoit la mienne en vertus et en beauté; je lui répondis que ce défi

si commun étoit surtout déplacé de lui à moi, puisque j'ignorois le nom de sa dame, et qu'il ne connoissoit pas la mienne. D'ailleurs, ajoutai-je, en ne pouvant aimer que celle que je sers, j'honore toutes les personnes de son sexe et n'en veux offenser aucune; mais je soutiens, Eginard, que vous n'êtes capable ni de la passion ni de la constance dont j'ai déjà donné des preuves. Cette réponse fut très applaudie; tous les yeux se tournèrent sur Armoflède et se portèrent ensuite sur la princesse Emma, qui ne put dissimuler son embarras et son dépit. Eginard étoit furieux et combattit avec un extrême emportement; je lui donnai un coup de lance qui fit cabrer son cheval et le renversa sur l'arêne; mais au moment même il se releva avec ses armes; et comme il en avoit le droit, il me demanda le combat à pied. Dans cet instant l'Empereur fit donner le signal de la clotûre des jeux et il fallut se retirer. Eginard outré s'approcha de moi et me dit tout bas: Il faut céder à l'autorité, mais ce

combat m'étoit dû, et je vous le demande pour demain à la pointe du jour, sans témoins, et dans le bois de cyprès. J'acceptai ce rendez-vous et je le quittai pour aller recevoir des mains de sa dame un bracelet d'or, qu'Emma pâle et tremblante donna au vainqueur d'Eginard avec autant de colère que de chagrin.

Olivier dans cet endroit de son récit, fut interrompu par les écuyers qui apportèrent des corbeilles de fruits et quelques rafraichissemens qui firent le dîner des deux voyageurs: après ce frugal repas, Olivier reprit son récit comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

UN MONARQUE SANS PRÉJUGÉS.

Dieu! que la politique avilit la couronne!
Que la probité simple honoreroit le trône!
Siége de Calais de DU BELLOY.

A force de bienfaits il sut changer les cœurs,
Et les rendant heureux il les rendit meilleurs.
Idoménée, de LE MIERRE.

Tu partis après le tournoi, mais la fête dura encore plus de trois heures et fut terminée par un repas splendide, après lequel le prince Egbert prit congé de l'Empereur. Ce dernier lui fit présent d'une superbe épée: Prince, lui dit-il, puisse cette épée vous servir utilement contre vos ennemis, mais malgré la gloire attachée aux succès des armes, soyez assez grand pour préférer toujours la paix à la guerre. Vous allez trouver dans vos propres états tous les germes

funestes des discordes civiles: opposez aux factieux, le courage, la droiture et la clémence, telle est la véritable politique. Vous fûtes offensé, persécuté; si l'on vous croit dissimulé et vindicatif, vous êtes perdu sans retour. Ce sont les vains artifices, la mauvaise foi, l'orgueil et la frivole et coupable ambition de régner despotiquement qui perdent les souverains. Pour vous, prince, vous êtes trop éclairé pour ne pas sentir qu'il n'existe de roi légitime que celui qui ne commande qu'au nom sacré de la loi; qu'il n'y a ni habileté, ni grandeur, ni sûreté à conduire de stupides esclaves; et que parmi tous les hommes avilis de la nation dégradée qui se soumet au joug honteux de la tyrannie, l'être le plus absurde et le plus méprisable est celui qui gouverne un tel peuple. Ce discours parut faire une profonde impression sur le jeune prince, et en effet jusqu'ici il a montré toutes les vertus qu'on devoit attendre d'un disciple de Charlemagne. (10) Ce soir même l'Empereur qui avoit été très frappé de la

conduite de la reine Hermengarde et de l'intelligence qu'il supposoit entr'elle et toi, voulut me questionner à cet égard, et m'ordonna de le suivre dans son appartement. Je lui parlai comme nous en étions convenus et je parvins, sinon à détruire, dumoins à calmer ses craintes. Ce prince si communicatif avec ceux qu'il aime, m'ouvrit son coeur sur tous ses chagrins domestiques et me confia, qu'il s'étoit apperçu de la passion d'Angilbert pour la princesse Berthe et de celle d'Eginard pour Emma. Ensuite il m'interrogea sur la Saxe, sur les dispositions et les forces des rébelles, et surtout sur le caractère d'Iliska, leur chef, le père d'Ordalie, qui m'avoit fait arrêter et condamner à la mort. Je lui dis que cet homme gouvernoit en despote; que sans talens, sans aucun des dons extérieurs qui paroissent faits pour séduire, il avoit pris un suprême ascendant sur la multitude; mais qu'il en abusoit avec autant d'insolence que de cruauté, qu'il adoptoit toutes les odieuses maximes des tyrans, et surtout celle qui

prescrit de *régner par la terreur;* règne en effet absolu mais qui ne peut être long. (11) Croiriez-vous, reprit l'Empereur, qu'on a osé me conseiller de mettre à prix la tête de cet homme sanguinaire? Je sais que l'exemple donné par plusieurs gouvernemens paroît autoriser un tel avis, mais rien à mes yeux ne peut consacrer une lâcheté. La main d'un souverain, dispensatrice des graces, n'est plus digne d'offrir des prix à la vertu, lorsqu'elle promet une récompense au crime; et quiconque invite au meurtre, n'est lui-même qu'un vil assassin. L'Empereur me parla ensuite de l'entreprise qu'il méditoit contre les révoltés saxons et dont il devoit confier l'exécution au comte Thédéric; (12) et il termina cet entretien, en me donnant le brevet d'une place briguée depuis long-tems par tout ce qu'il y avoit de plus illustre à sa cour, place à laquelle je n'avois jamais songé et qui m'attachoit immédiatement à sa personne. Notre conversation s'étoit tellement prolongée, que le jour commençoit à pa-

roître, lorsque ce prince me congédia. Nous étions au mois d'Avril et cependant le froid étoit excessif. Je me disposois à quitter l'Empereur pour me rendre au bois de cyprès, où je devois trouver et combattre Eginard. L'Empereur étoit debout et fit avec moi quelques pas qui l'approchèrent d'une fenêtre fermée, donnant sur la grande pièce de gazon qui entoure son pavillon et celui de la princesse Emma; il jetta les yeux à travers les vitres sur le jardin et fut très surpris de voir dans la saison où nous étions, le gazon et les fleurs entièrement cachées par la neige qui étoit tombée durant la nuit. Je m'avançai dans l'embrasure de la fenêtre, dans ce moment je vis l'Empereur tressaillir et pâlir, il regardoit le pavillon d'Emma, qui comme tu sais est auprès du sien; je tournai les yeux de ce côté, mais quel fut mon étonnement en voyant distinctement sur le perron la princesse et Eginard......... Aussitôt je fis un mouvement pour m'éloigner, mais Charlemagne, sans proférer une parole, me

retint en me prenant fortement la main; la sienne étoit tremblante, l'altération de ses traits et l'expression de sa phisionomie avoient quelque chose de terrible et d'effrayant; il fit passer dans mon âme le trouble affreux qu'il éprouvoit et ce fut avec une violente émotion que je considérai l'étrange scène que je vais décrire. Eginhard et la princesse regardoient la neige dont le parterre étoit couvert, et paroissoient délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre. Tu te rappelles que ce parterre absolument en gazon parsemé de fleurs, d'arbres et d'arbustes, est entouré de hautes murailles et forme un jardin particulier pour l'Empereur et les princesses, et que les hommes n'y entrent jamais, à moins d'y être à la suite de l'Empereur; les princesses ainsi que lui ont des clefs de la petite porte de cet enclos, dans lequel Emma avoit fait entrer son amant par cette porte, afin d'éviter toute rencontre de domestiques. Mais la neige qui couvroit totalement le parterre, formoit un incident aussi inquiétant qu'imprévu;

l'Empereur à son réveil pourroit voir dans cette enceinte solitaire la trace des pas d'un homme. . . . . . . telles étoient les craintes et l'embarras que les gestes d'Emma exprimoient parfaitement. Cependant il n'y avoit point de tems à perdre; il falloit se décider sans délai. La princesse qui avoit réfléchi un moment, paroît avoir trouvé un expédient qu'elle propose vivement et qu'Eginard rejette; elle insiste, il a l'air de céder; et tout à coup elle descend le perron; Eginard la suit, mais s'arrête sur l'avant dernière marche; Emma passe devant lui, descend tout l'escalier, tourne le dos, s'incline doucement et reçoit Eginard sur ses épaules; ensuite pouvant à peine marcher et se soutenir, elle prend le chemin de la longue allée de sycomores qui conduit à la porte du jardin. A cette vue l'Empereur laissant tomber le bras qui tenoit le mien, s'appuya contre le mur, et mit ses deux mains sur son visage; un instant après il s'éloigna de la fenêtre et fut se jetter dans un fauteuil. Il m'appella, et me

fit signe de m'asseoir près de lui. Il gardoit le silence, mais je vis par la rougeur et l'expression de son visage, que ses réflexions lui rendoient toute la colère que l'attendrissement avoit calmée un moment. Enfin prenant la parole: Olivier, me dit-il, j'ai su me préserver des préjugés absurdes que l'éducation, la flatterie et l'orgueil inspirent communément aux souverains; celui qui le seul de vos rois, depuis les premiers successeurs de Clovis, admit le peuple aux assemblées législatives; celui qui dans les écoles d'éducation nationale, sans égard à la naissance, ne distribuant les prix et les emplois qu'au mérite et aux vertus, donne souvent un blâme public à l'héritier d'un grand seigneur, et couronne dans son concurrent le fils d'un simple artisan; celui qui dans l'académie littéraire qu'il a fondée, a rejetté pour lui toute espèce de distinction particulière; celui qui vouloit, il y a quelques mois, marier sa fille à l'un de ses sujets; celui-là, dis-je, a bien prouvé qu'il n'attache aucun prix à la naissance

ainsi les motifs de mon ressentiment ont légitimes et fondés sur la raison. 'indigne suborneur de ma fille me doit out, son éducation, sa fortune et même vie. Vous savez que dans une bataille sauvai ses jours en exposant les miens. arlez, Olivier, quelle punition mérite ne telle ingratitude? — La plus grande, eigneur, s'il étoit possible de la dénoncer devant un tribunal. — Et pourquoi e pas livrer un coupable à la rigueur des oix? — Et le soin de la gloire de la rincesse? d'ailleurs, seigneur, vous êtes 'offensé; pensez-vous que votre indignation et votre colère n'eussent aucune nfluence sur l'arrêt que prononceroient les uges? Non; Charlemagne irrité ne peut lemander justice: car la cause du coupable ne seroit ni défendue avec force ni jugée avec impartialité. C'est pourquoi, seigneur, un prince ne peut jamais se venger légitimement; c'est pourquoi il doit (comme jusqu'ici vous en avez donné l'exemple,) punir les crimes qui intéressent l'état et a société et pardonner toutes ses injures personnelles. — Ainsi donc, dit Char-

lemagne, on peut toujours outrager impunément un prince? Ah! seigneur, repris-je, le grand nombre des hommes a tant d'intérêt à lui plaire, que lorsque l'état est tranquille, il a bien plus à redouter la flatterie que des outrages. N'est-il pas juste, que celui qui ne peut être offensé que par des insensés, soit obligé de pardonner toujours? L'Empereur ne répondit rien; il me fut impossible de deviner quel sentiment dominoit dans son âme. Après quelques minutes d'un morne silence, il prit une écritoire, écrivit quelques lignes, ferma le billet et me le donnant: Tenez, Olivier, me dit-il, portez cet écrit à Eginard. Cet ordre m'embarrassa tellement, que je ne pus me dispenser d'avouer à l'Empereur que j'avois reçu d'Eginard un cartel et que j'allois me battre avec lui. Vous voyez, seigneur, ajoutai-je, que si ce billet est l'arrêt de sa perte, il seroit affreux qu'il le reçut de la main de son ennemi; et si au contraire, seigneur, vous daignez faire grace, je ne puis porter une telle nouvelle à celui qui m'attend avec le désir

de m'ôter la vie; il croiroit peut-être, que j'ai brigué cette commission, afin d'éviter le combat, car certainement alors il abjureroit son ressentiment contre moi. Il suffit, dit l'Empereur, je conçois vos raisons et je les approuve; rendez-moi ce billet; allez, Olivier, où l'honneur vous appelle, je ne dois plus vous retenir. A ces mots je me retirai et me rendis sans délai dans le bois de cyprès. J'y trouvai Eginard; nous nous enfonçames dans l'épaisseur du bois, et nous mimes l'épée à la main; mais à peine le combat étoit-il engagé, que nous entendîmes un léger bruit qui nous fit suspendre nos coups; nous primes le parti de nous éloigner, mais quel fut notre étonnement, lorsqu'au détour d'une allée nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'Empereur et à dix pas de lui; nous restâmes immobiles. Ce prince avec une contenance sévère et majestueuse s'approche d'Eginard et lui présentant un papier: Lisez ce billet, lui dit-il, et ensuite vous terminerez votre combat, si vous voulez: je n'y mettrai point d'obstacle. Eginard interdit et tremblant,

prend le billet et l'ouvre; aussitôt qu'il a jetté les yeux sur la première ligne, il pâlit, il chancelle, cependant il le parcourt précipitamment et tout à coup il tombe évanoui aux pieds de l'Empereur. Alors Charlemagne s'éloigna brusquement; je le perdis bientôt de vue et je me retrouvai seul avec Éginard étendu à terre et sans connoissance; je le relevai et je le portai sur un siége de verdure; il reprit l'usage de ses sens, et en voyant que je le soutenois dans mes bras, il m'embrassa en fondant en larmes. Le billet de l'Empereur étoit tombé sur le gazon; il le ramassa, il me le donna en me priant de le lire; il étoit à peu près conçu en ces termes:

« Je ne me suis point couché cette « nuit, que j'ai passée toute entière avec « Olivier dans mon appartement. Je sais « tout..... j'ai tout vu de la fenêtre du « cabinet où nous étions. Dans ce pre« mier moment de surprise et d'indigna« tion, j'ai entendu de la bouche d'O« livier tout ce qui pouvoit disposer

« mon esprit et mon coeur à la clé-
« mence...... Je suis votre souverain,
« votre bienfaiteur, j'étois votre ami: ju-
« gez vous!...... Je pouvois m'honorer
« d'un gendre vertueux, quelle que fut sa
« naissance; j'aurois célébré publiquement
« les nôces de ma fille et d'Olivier......
« mais je n'avouerai point pour mon fils
« celui qui a trahi les devoirs les plus
« sacrés de la probité et de la recon-
« noissance. Cependant je donne mon
« consentement à votre union secrette
« avec ma fille, et je vous ordonne à
« tous deux de ne pas la différer. Je
« vous ôte la place que vous aviez près
« de moi, et je double les appointemens
« que j'y avois attachés. Restez à la cour,
« ne me voyez qu'en public, faites le
« bonheur d'Emma et avec le tems je
« pourrai vous rendre mon estime et mon
« amitié. (13)

Cette lettre magnanime fit sur Egi-
nard et sur la princesse tout l'effet qu'elle
devoit produire; la félicité dont ils jouis-
sent, leur conduite, et leur reconnois-

sance récompensent aujourd'hui l'Empereur de sa clémence et de sa générosité.

Ici Olivier termina sa narration qu'il reprit le jour suivant en ces termes.

CHAPITRE XXI.

UN MARIAGE CLANDESTIN.

. . . . The tombs
And monumental caves of death look cold,
And shoot a chilness to my trembling heart.
Mourning Bride -- CONGREVE.

La santé de Célanire étant enfin absolument rétablie, elle partit pour la campagne: ce fut sur la fin du mois de mai: au comble de mes voeux, enivré d'amour et de joie, je me rendis dans ce lieu trois jours après elle. J'établis le prêtre que j'avois choisi, dans une chaumière, qui se trouve à un demi-quart de lieue du souterrain dont je t'ai parlé. Cette grotte immense a deux issues qui ne sont jamais fermées: l'une donne dans les champs, l'autre communique à la maison de Vitikind, par une vaste prairie, qui dépend de la maison et qui tient à son jardin. Je convins avec le prêtre qu'il se rendroit par les champs dans la caverne,

et qu'il s'y trouveroit la nuit même à minuit précise. A dix heures du soir, je pris un chemin détourné qui me conduisit à l'une des portes du jardin de Vitikind; j'en avois la clef, j'entrai, je refermai la porte, ensuite je traversai rapidement une longue allée de tilleuls, au bout de laquelle je découvris le petit pavillon où m'attendoit Célanire. Je fus transporté en appercevant la lumière qui éclairoit la salle au rez-de-chaussée; je me précipite vers la porte vitrée qu'on avoit laissée entr'ouverte et je me trouve aux pieds de Célanire, qui étoit assise auprès d'une table. Aussitôt qu'elle m'apperçut, elle voulut se lever; elle n'en eut pas la force, elle retomba sur sa chaise en me tendant les bras. O ma Célanire, m'écriai-je, vous êtes donc à moi! A ces mots elle tressaillit et je vis couler ses larmes; je repris la parole pour lui dire tout ce que l'amour peut inspirer de passionné, ses larmes s'arrêtèrent, elle m'écouta en silence, en me regardant fixement et ne me répondit que par de profonds soupirs. Je connoissois

trop sa délicatesse et sa vertu, pour ne pas lire facilement tout ce qui se passoit dans son âme et pour n'être pas certain que dans cet instant, le plus pressant remords agitoit violemment son coeur. J'avois prévu ce combat si pénible, mais je me flattois que l'amour qui obtenoit le sacrifice de ses scrupules, finiroit bientôt par les anéantir. D'ailleurs depuis un mois, enivré de la certitude de posséder l'objet adoré de tous les désirs de mon coeur, nulle autre idée n'avoit pu s'allier dans mon imagination à cette idée dominante. Jusqu'alors je l'avois aimée pour elle, et depuis cette époque mon amour plus violent et moins tendre avoit perdu toute sa générosité, il n'étoit plus qu'une fureur insensée; et j'eusse été incapable de sacrifier à son repos, le bonheur dont elle m'avoit donné l'espérance. Je la pressai de quitter le pavillon, en lui proposant d'attendre dans le jardin l'heure que j'avois indiquée au prêtre. Elle se laissa conduire, nous sortîmes du pavillon, et après avoir traversé le parterre, nous entrâmes dans la grande allée

de maronniers. Je fus saisi d'un transport inexprimable en me retrouvant dans cette même allée, où huit mois auparavant j'avois été forcé de contenir et de dissimuler des sentimens auxquels il m'étoit enfin permis de me livrer sans contrainte. Je m'arrêtai, je la pressai dans mes bras et contre mon coeur, à cette même place où j'avois excité sa défiance et sa colère, pour avoir ôsé lui proposer de ralentir un moment sa marche! ...... Au bout de l'allée nous prîmes le chemin du bois de peupliers, qui nous approchoit du souterrain, et choisissant l'endroit du bois le plus touffu, nous nous assîmes sur une des roches couvertes de mousse dont ce lieu est rempli. L'excès de ma joie, l'ivresse de mon bonheur avoient insensiblement calmé les remords de la timide et sensible Célanire; elle me répondoit; chaque minute ajoutoit un charme de plus à l'expression de sa tendresse, lorsque tout à coup le tems s'obscurcit d'une manière surprenante; au plus beau clair de lune succédèrent subitement les plus épaisses ténèbres. Célanire

épouvantée se précipita sur mon sein. O! mon ami, me dit-elle d'une voix étouffée, le jour où j'attachai mes offrandes à l'arbre que je t'avois consacré, un orage semblable vint porter la terreur au fond de mon âme! Oui, le ciel condamne mon amour et réprouve notre union!.... ce tonnerre menaçant nous annonce sa colère vengeresse...... O! il en est tems encore, Olivier, prends pitié de mon effroi, de mes remords!..... ces remords affreux sont insurmontables, ils me poursuivent dans tes bras!....... O! rends Célanire à la vertu, à son père....... répare mon imprudence, expie ma foiblesse par ton courage et ta générosité! .... Ce discours me fit frémir sans m'émouvoir; je lui rappellai avec véhémence l'entretien dans lequel elle avoit elle-même fixé notre destinée. Hélas! dit-elle, étois-je à moi-même! je te revoyois après une longue absence!..... mais c'en est fait, poursuivit-elle, c'est en vain que je vois le profond abyme que j'ai creusé moi-même; nulle main secourable ne m'empêchera d'y tomber!

»...... Ces dernières paroles me causèrent un si violent mouvement de fureur et de désespoir, que je fus tenté de m'arracher la vie et de m'immoler à ses pieds; j'éclatai avec tant d'emportement qu'elle ne songea plus qu'à me calmer; elle ne me répondit d'abord que par des sanglots, ensuite passant ses deux bras autour de mon cou: Pardonne, me dit-elle, pardonne les derniers gémissemens de ce coeur combattu; désormais ton épouse ne connoîtra plus qu'un devoir, celui de te rendre heureux. Viens, continua-t-elle en se levant, il est minuit, mes vaines frayeurs sont évanouies, l'amour m'a rendu tout mon courage et saura me le conserver. En parlant ainsi, elle ne pouvoit se soutenir sur ses jambes tremblantes; je la pris dans mes bras, et je l'entraînai hors du bois; nous marchions à la seule lueur des éclairs, qui de tems en tems me faisoient entrevoir Célanire pâle, échevelée, agitée de mouvemens convulsifs et paroissant mourante!.......» Arrivés à l'entrée de la caverne, je frappai trois coups, comme j'en étois convenu

avec le prêtre; une minute après nous l'apperçumes au fond de la grotte; il tenoit un flambeau allumé; dans cet instant je jettai sur Célanire un voile qui la couvrit presqu'entièrement, mais qui ne pouvoit l'empêcher de voir et nous nous acheminâmes lentement vers le flambeau, qui nous servoit de guide. Après avoir fait quelques pas, Célanire appercevant les tombes dispersées dans la caverne, s'arrête en frissonnant. Juste ciel, dit-elle avec un son de voix qui me glaça, vous me conduisez dans le séjour de la mort!....... Je lui avois dépeint cette caverne, et quoiqu'elle n'y eut jamais été, elle en avoit entendu parler mille fois; mais elle étoit tellement dominée par la terreur, que tous les souvenirs étoient effacés de son imagination, excepté ceux qui pouvoient augmenter ses remords et son effroi..... Je ne répondis rien et elle se remit en marche. Lorsque nous fûmes près du prêtre et sur les marches de l'autel, ses yeux s'arrêtèrent et se fixèrent sur un sépulcre plus grand que les autres, qui se

trouve au fond de cette chapelle. Olivier, me dit-elle, où donc est l'autel nuptial; je ne vois qu'un tombeau!...... Ces paroles avoient quelque chose de si frappant, qu'elles firent sur mon coeur une impression superstitieuse dont ma raison ne put me garantir!....... cependant je montrai le prêtre et l'autel à Célanire; nous nous mîmes à genoux et la cérémonie commença. Je vis à l'agitation de Célanire qu'elle pleuroit, je tenois sa main froide et tremblante, plusieurs fois elle serra la mienne, et je remarquai avec plaisir que l'extrême attention et le recueillement qu'elle apportoit à la cérémonie, lui rendoient une partie de ses forces; elle répondit d'une voix assez ferme aux interrogations du prêtre; mais à peine eumes nous prononcé les mots sacrés qui nous engageoient pour toujours, que le seul flambeau que nous eussions dans ce vaste souterrain, le cierge que le prêtre avoit posé sur l'autel, s'éteignit tout à coup et nous nous trouvâmes dans une totale obscurité. O dieu! s'écria douloureusement Célanire,

quel horrible présage!......... Elle n'en put dire davantage; elle tombe évanouie dans mes bras........ Ce que j'éprouvai alors est inexprimable; les paroles qu'elle avoit prononcées en entrant dans la caverne et en approchant de l'autel me revinrent à l'esprit, je la crus morte.... Décidé à ne lui survivre que le tems qu'il me falloit pour acquérir l'entière certitude de mon malheur, je restai immobile à ma place, en attendant que le prêtre, qui s'étoit muni de toutes les choses nécessaires à cet effet, eut rallumé le flambeau. Aussitôt que la lumière reparut, Célanire soupira et me rendit à la vie; assuré qu'elle existoit, mes sinistres pressentimens s'évanouirent, je n'eus plus qu'une seule pensée; celle que la destinée de Célanire étoit irrévocablement unie à la mienne. Je me hâtai de l'emporter hors du souterrain; le grand air acheva de lui rendre l'usage de ses sens; l'orage étoit dissipé, le tems étoit redevenu calme et serein, et la lune et les étoiles répandoient sur toute la campagne la plus douce lumière. Nous étions

dans la prairie à cent pas de la grotte, lorsque Célanire d'une voix foible et tendre prononça mon nom; je la posai au pied d'un saule. O Célanire! m'écriai-je, ôte ce voile qui couvre ta tête; ô! que je revoye le visage adoré de mon épouse; nous sommes pour jamais unis l'un à l'autre; et depuis cet instant mes yeux n'ont point rencontré ton doux regard! .... A ces mots elle se débarrassa de son voile et découvrit son charmant visage; je la regardai, comme si je la voyois pour la première fois; je contemplois avec délices, avec extase cette figure enchanteresse en me répétant: *c'est Célanire, c'est mon épouse!*....... Mais à ce ravissement succéda bientôt une mortelle inquiétude; je tenois ses mains qui étoient brûlantes, et elle se plaignoit du froid; je connus qu'elle avoit de la fièvre; je la conduisis sans délai dans le pavillon, où mes craintes augmentèrent, lorsque je vis à la lumière l'extrême rougeur de son visage et l'égarement de ses yeux; elle n'avoit plus sa tête, elle me demandoit d'où elle venoit, et ne proféroit pas une

parole qui ne me perça le coeur. Ma situation étoit affreuse; il m'étoit impossible de la laisser seule dans cet état et en restant encore deux ou trois heures, nous pouvions être surpris par ses femmes. Cependant au bout d'une demie heure ses idées revinrent; je saisis cet instant pour l'engager à aller prendre le repos dont elle avoit tant de besoin; je la menai dans sa chambre, et je me retirai sans perdre de tems.

Permettez-moi, cher Isambard, dit Olivier dans cet endroit de son récit, de terminer ici aujourd'hui ma triste narration; maintenant ce qui me reste à vous conter, est si funeste, que j'ai besoin de reprendre haleine et de m'armer d'une force nouvelle pour continuer cette déplorable histoire. En disant ces paroles, Olivier se leva; Isambard attendri le suivit en silence, les deux chevaliers qui étoient sur la lisière d'un petit bois, remontèrent à cheval, et entrèrent dans le bois; ils alloient au pas; Olivier étoit plongé dans la plus sombre rêverie, Isambard derrière lui causoit à voix basse

avec Zemni, lorsqu'arrivés à l'extrémité du bois, ils entendirent le son d'une musette, et bientôt après celui d'une voix jeune et douce qui chanta avec grace et justesse la chanson qu'on trouvera dans le chapître suivant.

CHAPITRE XXII.

UNE RECONNOISSANCE.

Je ne me flatte point d'avoir en cet asile
Rencontré le parfait bonheur,
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage
Il est encor moins chez les rois,
Il n'est pas même chez le sage ;
De cette courte vie il n'est point le partage
Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

— VOLTAIRE.

O ! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs !

RACAN.

Isambard jettant les yeux de tous côtés, apperçut à trente pas un jeune pâtre assis au pied d'un chêne. Il étoit tourné de manière qu'on ne pouvoit voir son visage ; il tenoit la musette dont il

venoit de jouer et il chantoit une romance dont le refrain s'est perpétué jusqu'à nos jours. Mais voici les anciennes paroles du petit pâtre:

Romance.

(*Sur l'air des Dettes.*)

1.

Quel insupportable tourment
D'être traité comme un enfant,
C'est ce qui me désole. (bis)
Ce malheur passe avec le tems,
Je n'aurai pas toujours quinze ans,
C'est ce qui me console. (bis)

2.

Lise et Doris avec dédain
Reçoivent des fleurs de ma main,
C'est ce qui me désole. (bis)
Souvent par un caprice heureux
Elles m'admettent dans leurs jeux,
C'est ce qui me console. (bis)

3.

Lorsqu'on s'assemble pour veiller
On veut toujours me renvoyer;
C'est ce qui me désole. (bis)

Quelquefois Chloé d'un air doux
Me fait rester à ses genoux,
C'est ce qui me console. (bis)

4.

J'ai vu Chloé s'embarrasser
Rougir, pâlir et soupirer,
C'est ce qui me désole. (bis)
C'est pour Iphis, qu'il est heureux!
Mais Chloé l'évite en tous lieux,
C'est ce qui me console. (bis)

5.

Lorsqu'Iphis chante dans nos bois
Chloé s'attendrit à sa voix,
C'est ce qui me désole. (bis).
Chloé rébelle à ce berger
Souvent m'accorde un doux baiser;
C'est ce qui me console. (bis)

6.

Chloé n'a pu garder son coeur
Iphis a troublé son bonheur
C'est ce qui le désole. (bis)
Pour lui Chloé tremble et rougit
Elle me caresse et le fuit,
C'est ce qui me console. (bis)

Cette chanson intéressa Isambard; il voulut voir le jeune pâtre, il s'approcha de lui et fut charmé de sa figure et de son maintien. Le berger répondit à ses questions avec une politesse pleine de graces et l'invita à venir se reposer dans la chaumière de son maître, qui n'étoit qu'à cinq cents pas de-là. Comme le jour commençoit à baisser, Isambard fit aisément agréer cette proposition à son ami: le berger rassembla ses chèvres qui broutoient dans le bois, ensuite il prit le chemin de la maison et les chevaliers le suivirent. Ils apperçurent bientôt la chaumière, située sur une grande pelouse, faisant partie d'un vaste jardin, rempli de fleurs, d'arbustes rares et d'arbres fruitiers, le tout environné d'une simple haie d'églantiers. Le berger fit entrer les chevaliers dans cette habitation champêtre dont l'intérieur surprit étrangement les deux amis, par sa recherche et son élégance; le salon étoit entièrement revêtu de marbre blanc; on voyoit dans le fond de cette pièce, vis-à-vis la porte d'entrée, un grand tableau allégorique,

représentant la sagesse foulant aux pieds les attributs de l'amour, et s'arrachant des bras de la gloire pour s'élancer vers la paix et la vertu, qui sembloient l'inviter à les suivre. On avoit attaché à l'un des côtés de ce tableau un trophée d'armes rouillées, et de l'autre côté un ruban lioit ensemble et tenoit suspendus un luth, une panetière, une houlette et quelques outils de jardinage d'un travail précieux. Isambard chercha dans le trophée d'armes la devise du bouclier, mais elle étoit effacée. Mon maître, dit le jeune berger, n'est point encore revenu des champs, mais il reviendra bientôt avec ses brebis; je vous prie, seigneur, de ne point lui parler de la chanson que vous m'avez entendu chanter, car je l'ai composé à son insu...... Et pourquoi, dit Isambard, ne voulez-vous pas qu'il le sache? Ah! seigneur, reprit le pâtre en soupirant, c'est que cette chanson contient mon histoire..... et cet Iphis dont elle parle, est mon maître......... Eh quoi! votre maître est votre rival? — Il assure qu'il n'est

pas amoureux, mais je vois bien le contraire..... — Ainsi votre maître s'appelle Iphis; voilà un nom aussi pastoral que cette maison est romanesque. — Oh oui, mon maître aime ces noms là; Chloé s'appelloit *Nanette*; il veut qu'on l'appelle *Chloé* et moi il m'a nommé *Sylvain*...... mais paix! je crois l'entendre...... A ces mots les deux chevaliers, dont chaque instant augmentoit l'étonnement et la curiosité, entendirent les sons d'un flageolet. C'est lui, dit Sylvain, il va conduire ses brebis à l'étable; ensuite il se reposera près d'ici sur le bord de la fontaine et il chantera; il n'aime pas alors qu'on l'interrompe, mais quand il aura fini sa chanson, nous irons le retrouver. En effet, au bout de quelques minutes, on entendit une voix forte et un peu rauque qui chanta ces couplets:

1.

Dans cette aimable solitude *)
Je puis donc enfin pour toujours

*) Cette chanson faite il y a plusieurs anné

Libre de toute inquiétude
Terminer de paisibles jours.
Champêtre asile,
Doux et tranquille
Vous rendez le calme à mon coeur;
Ma bergerie
Toute ma vie
Saura suffire à mon bonheur.

2.

Les vains prestiges de la gloire
N'ont plus le droit de m'éblouir;
Lauriers sanglans de la victoire
Iphis renonce à vous cueillir:
Champètre asile etc.

3.

Affranchi de soins et d'alarmes
Je veux vivre pour la vertu.
Oui, j'entendrai le bruit des armes
Sans tressaillir, sans être ému.
Champêtre asile etc.

4.

Toi, qui répandis sur ma vie
Des maux plus affreux que la mort,

---

que j'avois donnée à trois ou quatre personnes,
trouve dans quelques recueils gravés, mais très
figurée et seulement avec deux ou trois couplets.

Amour! je brave ta furie
Enfin ici je suis au port.
Champêtre asile etc.

5.

D'une trop ingrate bergère
J'oublîrai les sermens trompeurs;
J'oublîrai qu'elle fut légère
Et ses dédains et ses faveurs.
Champêtre asile etc.

6.

Je ne formerai plus de plainte;
Ma flûte aura de nouveaux sons;
Oui, c'en est fait, le nom d'Aminte
Sera banni de mes chansons.
Champêtre asile etc.

7.

Aminte parjure et volage,
Mon âme n'est plus sous ta loi;
Et les échos de ce bocage
Jamais ne parleront de toi.
Champêtre asile etc.

8.

Jamais sur l'écorce nouvelle
On ne verra, comme jadis,

Tracé par une main fidèle
Le chiffre d'Aminte et d'Iphis.
Champêtre asile etc.

9.

Autrefois mon âme égarée
Portoit avec elle en tous lieux
L'image d'Aminte adorée,
Tout la retraçoit à mes yeux.
Champêtre asile etc.

10.

Aux pieds d'Aminte avant l'aurore
Chaque jour je peignois mes feux,
Et le soir m'y trouvoit encore
Et plus sensible et plus heureux.
Champêtre asile etc.

11.

Je dois oublier l'infidelle
Qui brisa des noeuds si charmans;
Je ne voulois plus parler d'elle
J'ai déjà trahi mes sermens.
Champêtre asile
Doux et tranquille,
Rendrez-vous le calme à mon coeur?
Hélas! son trouble
Croît et redouble;
N'est-il pour moi plus de bonheur!

Ici la voix cessa de chanter; Sylvain invita les chevaliers à venir trouver son maître, et il les conduisit dans le verger; ils passèrent sous un berceau de vigne, au bout duquel ils apperçurent le berger nonchalamment couché sur l'herbe. Isambard impatient de voir ce singulier personnage, précipita sa marche, et lorsqu'il fut à quelques pas de lui: Que vois-je, s'écria-t-il, c'est Ogier le Danois! A cette exclamation, Ogier (car c'étoit en effet lui-même,) se leva et courut embrasser les deux chevaliers. Seigneur, dit-il à Olivier, nous ne nous sommes point revus depuis le tournoi que Charlemagne donna au prince Egbert, et dans lequel vous me vainquîtes; à cette époque je quittai la cour; détestant les hommes et le monde, maudissant les femmes, renonçant à l'amour, à la guerre, à la société, je vins me fixer ici et sans doute j'y terminerai paisiblement ma carrière. Je n'en répondrois pas, reprit Isambard, car les couplets que nous venons d'entendre, n'annoncent ni un guerrier entièrement

désabusé, ni un amant bien guéri. A ces mots Ogier soupira et changeant d'entretien, il conjura les chevaliers de s'arrêter quelque tems chez lui, ce qu'ils n'acceptèrent que pour le reste du jour et une partie du lendemain. Ogier guerrier, philosophe, amant romanesque, ami sûr et fidèle, plein de franchise et de générosité, avec une raison supérieure, avoit l'imagination trop vive et une trop grande sensibilité, pour que sa conduite fut toujours d'accord avec ses lumières et ses principes; il prenoit facilement des partis extrêmes, et souvent y renonçoit avec une étonnante légèreté; dominé par ses sensations et ses premiers mouvemens, son esprit et sa réflexion lui faisoient aisément connoître les erreurs dans lesquelles il étoit tombé, et ne lui servoient jamais à l'en garantir. Il étoit facile sans être foible; il n'y avoit moyen de le séduire que par l'enthousiasme; on pouvoit l'entraîner et non le mener. Admirateur ardent des talens et des arts, les agrémens frivoles avoient trop d'empire sur lui; il étoit disposé naturellement

à se passionner pour la vertu; mais cependant le vice en cachant sa perversité sous une forme originale et piquante, pouvoit du moins pour un tems lui plaire et le subjuguer. Rempli de discernement, (lorsqu'il étoit de sang froid,) il n'avoit aucun des préjugés de son siècle; il pensoit toujours avec profondeur, et se conduisoit souvent avec étourderie; enfin malgré ces inégalités on l'aimoit; il étoit impossible de ne le pas trouver aimable et même attachant, parce qu'il portoit toujours dans la société un coeur sensible, de la droiture et un fond de gaieté que ses passions et ses chagrins n'avoient pu détruire. Il avoit toujours eu beaucoup de goût et d'inclination pour Isambard, dont le caractère lui convenoit mieux que celui d'Olivier. Isambard brûloit de le questionner sur ses avantures: Ogier de son côté désiroit l'entretenir en particulier; et comme le malheureux Olivier se levoit fort-tard, et qu'Isambard sortoit de sa chambre au point du jour, ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain à sept heures du matin. En effet

le jour suivant Isambard se rendit à l'heure convenue dans le cabinet d'Ogier, qui consentant à satisfaire pleinement la curiosité d'Isambard, lui conta de la sorte sa singulière histoire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

(1) Les vieilles chroniques disent en effet que Roland, neveu de Charlemagne, eut pour ami *Olivier*, et que l'un et l'autre furent tués à la bataille de Roncevaux. On dit que les restes d'Olivier et de Roland, furent transportés à Blaye, où ils reposent dans une belle église. On ajoute, que Roland en expirant, brisa sa fameuse épée, nommée *Durandal*. C'étoit l'usage des chevaliers lorsqu'ils mouroient, de briser leur épée ou de la donner à leur ami le plus cher. J'ai supposé qu'Olivier n'avoit été que dangereusement blessé à cette bataille, et qu'il survécut au malheureux Roland.

(2) *Lancelot* étoit un des plus fameux *Preux*, du tems de Charlemagne. *Angilbert* étoit un seigneur de la cour, très savant et très aimable, dit Mr. Gaillard; son goût pour la poésie grecque, l'engagea à prendre le nom d'*Homère*, dans l'académie littéraire fondée par Charlemagne, académie dont il fut membre, car comme je l'ai déjà dit, chaque académicien prenoit un surnom analogue à son goût et à ses talens. Angilbert fut aimé de Berthe, l'une des filles de Charlemagne. Quelques historiens prétendent, qu'il l'épousa secrette-

ment du consentement de l'Empereur, comme Eginard épousa la princesse Emma, autre fille de Charlemagne; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Berthe eut deux enfans d'Angilbert; l'un fut *Nitard*, connu pour avoir écrit une partie de l'histoire de son tems; l'autre nommée *Harnide* vécut et mourut dans l'obscurité. Angilbert renonça dans la suite au monde et aux faveurs des souverains et des princesses. Il se fit moine et fut abbé de Saint Riquier.

(3) Je fais parler ici Charlemagne, conformément au caractère que l'histoire lui donne. On sait que ce roi sans préjugés, (et dans le huitième et neuvième siècle!) n'attachoit aucun prix à la naissance, et qu'il autorisa le mariage secret de cette même princesse Emma avec son secrétaire Eginard. Cette anecdote sera rapportée avec détail dans le cours de cet ouvrage.

(4) Aucuns des vastes domaines (dit Mr. Gaillard,) que possédoient autrefois les saxons, n'a retenu le nom de Saxe, excepté cette foible portion qui porte aujourd'hui le nom de Basse-Saxe. Les allemands qui n'occupoient qu'une petite contrée de la Germanie, et qui n'égaloient pas à beaucoup près la puissance des saxons, ont eu l'honneur de donner leur nom à la Germanie entière. Ce ne fut qu'au douzième siècle, sous l'Empereur Frédéric Barberousse, que les germains prirent le nom d'allemands.

(5) Pour prouver que Charlemagne est un des

plus grands hommes qui ait honoré l'humanité, il ne faut que rapporter fidellement les principaux traits de son histoire. Je citerai d'abord l'abbé de Mably, qu'on n'accusera pas d'avoir flatté les rois, si l'on se rappelle la manière dont il a parlé de Charles V, surnommé le sage, et de tant d'autres. Je vais copier littéralement les passages de cet auteur, qui sont relatifs à Charlemagne.

Charlemagne apprit aux français à obéir aux loix, en les rendant eux-mêmes leurs propres législateurs. Pépin avoit commencé la réforme en se faisant une règle de convoquer tous les ans, au mois de mai, les évêques, les abbés et les chefs de la noblesse, pour conférer sur les besoins de l'état. Charlemagne perfectionna cet établissement; il voulut que les assemblées fussent convoquées deux fois l'an. Il ne crut pas qu'il suffit d'y appeller les grands; il y fit entrer le peuple. Tant que le champ de Mars avoit subsisté, sous les premiers successeurs de Clovis, tout homme libre, qui vivoit sous la loi salique ou sous la loi ripuaire, avoit le privilège de s'y rendre et occupoit une place; mais depuis que les français possédoient un pays très étendu, cela n'étoit plus praticable. Charlemagne introduisit le peuple au champ de Mars par députés. On régloit les affaires dans ces assemblées. Charlemagne par respect pour la liberté publique, n'assistoit pas aux délibérations. Quelquefois les trois chambres du clergé, de la noblesse et du peuple, se réunissoient pour conférer ensemble. Le prince ne

se rendoit à l'assemblée que lorsqu'il y étoit appellé, et c'étoit toujours pour y servir de médiateur, lorsque les contestations étoient trop animées, ou pour donner son consentement aux arrêtés de l'assemblée ; alors il proposoit quelquefois lui-même ce qu'il croyoit le plus avantageux à l'état ; et avant de se séparer, on portoit enfin ces loix connues sous le nom de *capitulaires*, et qui furent publiées sous le nom du prince. Il n'est pas possible de douter, que la puissance législative ne résidât dans le corps entier de la nation ; Charlemagne et Louis le Débonnaire en avertissent eux-mêmes, et les capitulaires disent positivement, que la loi n'est autre chose que la volonté de la nation publiée sous le nom du prince. Charlemagne a le privilège de faire des réglemens provisoires dans les cas urgens ; on les distingue formellement des loix, et ils n'en acquièrent la force et l'autorité, que quand le champ de Mars les a adoptés. Ce prince fut d'autant plus grand, que la nation avilie loin de demander la liberté, ne désiroit qu'un gouvernement despotique plus favorable à sa paresse.

Les officiers du palais de Charlemagne, étoient chargés d'aider de leurs conseils, les malheureux qui venoient chercher du secours contre la misère, l'oppression et la calomnie, ou ceux qui s'étant acquittés de leurs devoirs avec distinction, avoient été oubliés dans la distribution des récompenses. Il étoit ordonné à chaque officier de pourvoir à leurs besoins, de faire passer au prince leurs re-

quêtes et de se rendre leur solliciteur. Ce prince bannit le luxe de sa cour, et y établit la plus sévère économie. Sa femme, impératrice et reine de presque toute l'Europe, avoit soin des meubles du palais, payoit les gages des officiers, régloit les dépenses de la bouche et des écuries et faisoit les provisions nécessaires à sa maison. (a) Charlemagne gouvernoit ses domaines avec autant de prudence que l'état veilloit à ce qu'ils fussent cultivés avec soin, et ordonnoit de vendre les légumes qu'il ne pouvoit consommer. (*Voyez les observations sur l'histoire de France, par l'abbé de Mably.*)

Ajoutons que pour se faire une idée de l'économie de Charlemagne, il faut savoir à quelle grandeur elle étoit jointe: il ordonnoit, dit Mr. de Montesquieu, qu'on vendit les oeufs de ses basses cours et les herbes de ses jardins, et il avoit distribué à ses peuples toutes les richesses des lombards, et les immenses trésors de ces huns qui avoient dépouillé l'univers.

Écoutons maintenant sur le même sujet Mr. Gaillard, cet historien élégant et moral, et si justement estimé par ses talens, son exactitude et son impartialité. Les passages qu'on va lire seront

---

(a) Ce qui prouve combien il y avoit peu de luxe dans le palais du plus grand et du plus puissant monarque de l'univers. Car il seroit impossible aujourd'hui qu'une seule personne put régler toutes les dépenses de la maison d'un souverain.

(ainsi que ceux que j'ai cités ci-dessus) fidellement copiés.

Charlemagne joignoit à la plus sévère économie, la magnificence qui peut ajouter à l'éclat du trône. On vante beaucoup le palais qu'il fit bâtir à Aix-la-Chapelle; on y voyoit de vastes portiques, de superbes galeries....... La chambre du roi étoit, dit-on, disposée de manière qu'il voyoit tout ce qui entroit dans les salles et les divers appartemens; petit agrément qui pouvoit offrir un grand sens et donner une grande leçon: c'est que le prince doit tout voir....... Charlemagne avoit fait creuser de vastes bassins, où plus de cent personnes pouvoient non-seulement se baigner à la fois, mais nager sans se rencontrer....... il excelloit dans cet exercice comme dans tous les autres; il prenoit ce divertissement avec ses enfans, ses officiers, ses soldats, avec tous ceux qui vouloient le partager, sans distinction de rang ni d'état. Sa popularité en tout égaloit sa magnificence. .... Il avoit conçu un projet qui prouve combien les grandes choses étoient familières à ce prince. Dans un tems où personne n'avoit encore songé au bien public, il vouloit faire communiquer l'océan germanique et la mer noire, par le Rhin et par le Danube, en joignant ces deux fleuves par des rivières intermédiaires........ il tenta aussi d'unir la Moselle à la Saône....... Il eut toujours la politique sublime, de faire grace de la vie à tous ceux qui conspirèrent contre la sienne;

et même la plûpart ne furent qu'exilés ... (a) ... Charlemagne fut le plus tendre des pères; son indulgence pour Emma, pour Rotrude fut extrême; la mort de cette dernière lui causa une douleur, dont quelques historiens cherchent à l'excuser comme si la sensibilité étoit une foiblesse dans les rois .... Charlemagne vouloit que ses fils partageassent sa gloire ; il aimoit à exercer leur valeur et à cultiver leurs talens .... Il avoit entendu parler de la magnificence du jeune roi d'Aquitaine, Louis; il craignit que cet éclat ne fut fatal à ses peuples; il envoya en Aquitaine un homme de confiance, nommé Archambaud, chargé secrettement d'examiner la conduite de Louis. .... Archambaud assura Charlemagne, que l'administration de ce prince étoit très sage et ses peuples très heureux .... Charlemagne fit part de ces bonnes nouvelles à ses courtisans: *Mes amis*, leur dit-il, *réjouissons nous de ce que ce jeune homme est déjà plus sage et plus habile que nous* .... Charlemagne bien convaincu des avantages de l'harmonie et de la concorde, cherchoit à unir les différens ordres de l'état comme les politiques vulgaires cherchent à les diviser. Soyez unis, disoit-il à ses peuples, et nous serons tous heureux......... Jamais prince ne fut si pénétré de l'obligation de rendre la justice à tous

---

(a) Les points de cet extrait n'indiquent que des lacunes.

ses sujets, ni si convaincu de cette importante vérité : *que la promptitude de l'expédition, fait partie de la justice qui leur est dûe.* Il vouloit qu'on le réveillat à toute heure de la nuit, pour entendre toutes les plaintes qu'on avoit à lui porter. S'il restoit quelqu'affaire que le comte du palais n'eut pas pu terminer dans le jour, il avançoit le lendemain l'heure de son réveil, pour la terminer lui-même. Jamais plaideur ne vit un seul instant la sérénité disparoître de son visage, et ne surprit dans ses mouvemens une trace d'impatience ou d'ennui. Charlemagne est à cet égard plus encore qu'à tant d'autres, le meilleur modèle à proposer aux rois et aux juges .... Comme législateur il montra le plus grand génie ......(a).... Un de ses capitulaires contient une disposition très utile et qui a été dans la suite la source de toute instruction. Les évêques y sont exhortés à établir des écoles d'instruction publique. .... Il en établit lui-même pour l'enfance et pour l'âge mûr .... Il établit aussi une école pour le grec à Osnabruck. Dans la lettre circulaire qu'il écrit aux métropolitains et aux abbés pour l'établissement de ces écoles, il dit expressément :

(a) En effet les loix proposées ou approuvées par lui, sont en général admirables ; elles ont pour base la raison, l'humanité et la plus saine morale ; elles ont, dit Montesquieu, un esprit de prévoyance qui comprend tout et une certaine force qui entraîne tout.

„ Il vaût mieux sans doute faire le bien que de
„ le connoître, mais on le fait plus sûrement quand
„ on le connoît .... des soldats de l'église tels
„ que vous, doivent être des hommes pieux et sa-
„ vans; nous souhaitons surtout que vous viviez
„ bien, mais nous souhaitons aussi que vous par-
„ liez bien. „

Il veilloit attentivement sur les progrès des jeunes écoliers, et il prenoit plaisir à examiner avec les maîtres leurs compositions. Il trouva un jour, que les enfans du peuple qu'il faisoit instruire avec la jeune noblesse, avoient eu sur celle-ci un avantage très marqué; il jura que les pensions et les évêchés seroient pour eux, et se tournant vers les enfans des nobles: „ Pour vous, leur dit-il, vous
„ comptez, je le vois, sur le mérite de vos ancê-
„ tres, mais il faut que vous sachiez qu'ils ont re-
„ çu leur récompence, et que l'état ne doit qu'à
„ ceux qui se rendent capable de le servir et de lui
„ faire honneur par leurs talens ....

On a vu Louis XIV résister presque seul aux efforts de l'Europe conjurée; mais Louis XIV sans sortir de Versailles, faisoit préparer de grandes choses par de grands ministres et les faisoit exécuter par de grands généraux. Charlemagne étoit seul son ministre et son général; il dirigeoit tout, il exécutoit tout, il étoit par tout; nous l'avons vu plus d'une fois venir achever sur les bords du Rhin, du Veser ou de l'Elbe, une campagne qu'il avoit commencée sur les bords de l'Ebre ou de l'Ofanto.

„ Personne, dit Mr. de Montesquieu, n'eut à un plus „ haut degré l'art de faire les plus grandes choses „ avec facilité, et les difficiles avec promptitude. Les „ affaires renaissoient de toutes parts, il les finissoit „ de toutes parts. „ Charlemagne bien éloigné de la petitesse d'esprit, qui même en corrigeant un abus ne veut point avouer l'abus, commence un de ses réglemens par ces mots: *voulant nous corriger nous-mêmes, et donner cet exemple à nos successeurs, etc.* .... Charlemagne ne perdoit pas un moment, il se faisoit toujours lire à table, tantôt l'écriture sainte, tantôt l'histoire des rois ses prédécesseurs, où il apprenoit à ne pas les imiter .... Il fit un recueil de chansons militaires qui composoient alors presque toute notre histoire et qui célébroient les plus belles actions guerrières de nos premiers rois, auxquelles succédèrent les chansons de Roland et d'Olivier..... Ce prince savoit les langues étrangères de son tems, il passoit pour parler assez bien le latin et savoir même le grec .... Il faisoit des vers latins, son style étoit même plus correct en vers qu'en prose; l'épitaphe qu'il fit du pape Adrien n'est pas sans mérite. On a de lui plusieurs ouvrages .... Il composa une grammaire pour la langue tudesque....... Il étoit excellent astronome pour son tems .... Il cultivoit les arts agréables. On sait, dit l'abbé le Boeuf, qu'il lisoit Vitruve et s'entendoit en bâtimens. L'église d'Aix-la-Chapelle, si vantée par les auteurs du tems, fut, dit-on, bâtie d'après ses plans..... Jamais prince ne montra plus de bienfaisance et ne

fit de plus abondantes aumônes....... Charlemagne est le premier prince du monde qui ait été honoré du titre de majesté. Ce n'est que depuis le synode de Worms, tenu à ce qu'on croit vers l'an 803, que ce titre a été donné aux rois. Les payens mêmes appelloient Charlemagne *le père de l'Univers*. Ce titre le caractérise et le distingue de tous les grands hommes et de tous les bons rois. Enfin Charlemagne avec des défauts qui étoient de son siècle, des talens, des lumières et des vertus qui n'étoient que de lui, fut certainement le plus extraordinaire des hommes, le plus étonnant des monarques, et les français furent sous son règne le premier peuple du monde. (*Histoire de Charlemagne, en quatre volumes, par Mr. Gaillard.*

On n'a pas mis dans cet extrait plusieurs beaux traits de la vie de Charlemagne, parce qu'on les a placés dans l'ouvrage même.

(6) Ce bois sacré n'est point une supposition. Tous les peuples idolâtres de ce siècle avoient conservé l'antique vénération pour de certains bois, qu'ils appelloient, comme les grecs et les romains *bois sacrés*, et l'usage de consacrer des arbres soit à des divinités, soit à des hommes qu'on vouloit honorer. Ces superstitions se perpétuèrent même dans des siècles infiniment postérieurs à celui de Charlemagne. Bayle rapporte qu'un nommé Léonard Rubénus qui se fit moine en 1596, ayant reçu ordre de ses supérieurs d'aller à Dorpat, ville de Livonie, trouva sur son chemin les bois sacrés des

estoniens. Il y vit un superbe pin dont les branches étoient couvertes de morceaux de vieux drap et le pied entouré de bottes de paille et de foin; on lui apprit que les femmes des environs heureusement accouchées apportoient là ces offrandes, qu'on avoit aussi la coutume en certains tems de faire au pied de cet arbre des libations de bierre, etc.

Outre leurs arbres sacrés, les anciens avoient une semblable vénération pour plusieurs plantes. Ils appelloient la vervaine: l'*herbe sacrée*. Pithagore regardoit la mauve comme une herbe sacrée, et défendoit à ses disciples d'en manger ainsi que des fèves. On trouve encore aujourd'hui des superstitions de ce genre chez plusieurs peuples sauvages. On voit au Sénégal, dit Mr. de Bomare, une plante nommée *dea* que les nègres révèrent comme sacrée. Ils assurent qu'un homme poursuivi en guerre ou pour quelque crime, qui se réfugieroit auprès de cette plante, y seroit à l'abri de ses ennemis et de leurs flèches empoisonnées. Il me paroît naturel que le culte rendu aux divinités champêtres ait subsisté long-tems après l'abolition du culte des *grands Dieux*. On pouvoit en peu de tems détruire les autels et les temples des villes; une religion sans morale est bientôt oubliée, quand on a renversé ses idoles, c'est-à-dire, les signes extérieurs qui la rappellent. Mais la simplicité et la pauvreté mettent à l'abri des révolutions de tout genre. Les gens de la campagne devoient conserver plus long-tems leurs erreurs; eux qui n'élevoient que des autels de gazon, qui n'avoient

pour temples que des boccages ou des forêts, et qui adoroient le soleil et la lune; non dans les superbes cités de Delphes et d'Ephèse; mais dans les vallées ou sur les montagnes. Voilà pourquoi Jupiter, le maître des Dieux et les autres divinités du premier ordre tombèrent promptement dans le plus profond oubli; tandis que les rites du culte des divinités subalternes des bois et de la campagne se sont perpétués jusqu'à nos jours. On retrouve encore aujourd'hui dans la Grèce à certaines époques de l'année au printems, dans le tems des moissons et des vendanges, la plûpart des cérémonies et des usages qui s'observoient parmi les anciens aux fêtes de Cérès, de Flore et de Bacchus.

(7) L'usage d'arroser avec du vin les arbres précieux est de toute antiquité et j'ai vu cet usage subsister encore en France dans quelques provinces dans l'ancienne cérémonie de la *plantation du mai*. Les grecs et les romains, dit Mr. de Bomare, faisoient tant de cas du platane qu'ils l'arrosoient avec du vin; on observoit la même chose pour les arbres sacrés.

(8) Tous les peuples dans tous les tems ont toujours exprimé avec transport leur admiration et leur reconnoissance; ces sentimens passionnés du coeur humain ont donné lieu à différentes formules d'acclamations; les hébreux crioient *hosanna*, les grecs *bonne fortune*. Les barbares toujours belliqueux exprimoient leur approbation par un bruit confus de leurs armes: chez les romains vertueux et libres se

ne fut d'abord que des cris de joie; mais sous les empereurs, c'est-à-dire, sous le despotisme, ce mouvement d'enthousiasme devint un art; un musicien donnoit le ton, et le peuple faisant deux choeurs répétoit alternativement la formule d'acclamation. On lit dans l'encyclopédie, que Néron lorsqu'il jouoit de la lyre sur le théâtre avoit pour premiers acclamateurs Séneque et Burrhus, soutenus de cinq mille soldats nommés Augustales, qui entonnoient ses louanges que le reste des spectateurs étoit obligé de répéter. (a) Ces acclamations en musique durèrent jusqu'à Théodoric. J'ai vu jadis en France des usages de ce genre aussi surprenans, et s'il est possible, plus ridicules encore. A des séances publiques, des académiciens s'assurant avec des billets un grand nombre d'*acclamateurs*........ J'ai vu lorsque le roi ou la reine étoient aux spectacles, le peuple n'oser applaudir nos chef-d'oeuvres dramatiques, parce qu'en présence du roi et de la reine on ne pouvoit applaudir qu'eux seuls. Dès qu'ils se montroient, il falloit n'éprouver d'enthousiasme que pour eux, il falloit être insensible aux vers de Corneille et de Racine, aux actions du Cid et de Titus, et au jeu de le Kain. Je n'ai pas remarqué si cet usage existe dans d'autres cours, et je crois qu'il étoit particu-

(a) Sénéque et des guerriers *entonnant* en choeur les louanges de Néron!...... Quel emploi n'a-t-on pas fait dans tous les siècles de la *philosophie* et de *la valeur!*......

lier à la nôtre. Au reste le blâme que mérite un tel orgueil dans un homme quel qu'il soit, ne doit tomber que sur l'inventeur de l'étiquette, car ceux qui trouvent l'usage établi le laissent subsister sans y réfléchir et sans même y attacher de prix.

(9) Je dis, pour me conformer aux usages actuels, et afin d'être entendu sans une longue et froide explication, qu'Isambard *entendit sonner minuit*; j'aurois du dire qu'il *entendit crier minuit*. Vers l'an 807 Aaron Raschid, fit présent à Charlemagne d'une horloge à rouages, mais ce n'étoit pas une horloge sonnante, car il n'en existoit pas de telles du tems de Charlemagne; il n'y en eut que vers le milieu du quatorzième siècle; delà vient l'ancienne coutume qui se conserve en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Flandres, en Angleterre, d'entretenir des hommes qui avertissent de l'heure pendant la nuit: avant cette horloge à rouages donnée à Charlemagne, le pape Paul I. avoit envoyé à Pepin le Bref, une machine semblable qui passa alors pour un ouvrage unique dans le monde.

(10) Voici ce que dit Mr. Gaillard au sujet d'Egbert:

Un des plus grands rois de l'Angleterre et qui devoit un jour en être le seul roi; Egbert chassé pour un tems de son pays par la persécution, trouva un asile dans la cour de Charlemagne, et apprenant de lui à réunir des états, y médita et y mûrit le grand projet de l'extinction de l'heptarchie; il accompagna Charlemagne au voyage de Rome .....

Lorsqu'il partit pour réunir l'Angleterre sous ses loix; Charlemagne en l'embrassant lui fit présent de son épée. „ Elle a vaincu mes ennemis, dit-il, „ j'espère qu'elle aura la même vertu contre les vô„ tres. „ Elle n'est plus dans la même main, répondit Egbert, mais votre disciple tâchera de suivre les leçons et les exemples d'un tel maître.

(11) On comprend qu'un peuple avili par un long usage de la servitude se laisse dominer par la terreur, du moins pour un tems, car on voit qu'en Turquie et sous les gouvernemens de ce genre, il finit par assassiner ou déposer ses tyrans s'ils sont sanguinaires. Mais on ne conçoit pas qu'un peuple qui vient de briser les fers du despotisme et au milieu même de ses triomphes, se laisse tout à coup subjuguer par la terreur et devienne subitement l'esclave du tyran le plus abject et le plus inhumain......... O français! peuple sensible et généreux, non, vous n'avez point participé aux forfaits qui ont souillé ma malheureuse patrie, mais vous les avez soufferts! vainqueurs de vos nombreux ennemis, vous avez ployé sous le joug affreux du monstre et de ses complices! Ah! la mort de ces vils scélérats ne peut suffire pour expier votre coupable foiblesse! vous semblez désirer enfin le règne heureux et florissant de la justice; mais songez qu'après tant de crimes, après tant de sang innocent répandu, vous ne pouvez devenir équitables sans être désormais indulgens et généreux. Ajoutez à la gloire des armes la gloire plus réelle et plus

durable que donne la vertu. Abolissez d'infâmes décrets qui seroient rejettés chez les nations les plus barbares; réparez par la clémence tant de cruautés atroces, et croyez que la liberté n'est qu'un vain fantôme, quand elle n'est pas fondée sur l'amour de l'ordre, sur la justice et sur l'humanité.

(12) Le comte Thédéric étoit parent et ami de Charlemagne; *son Parménion*, dit Mr. Gaillard, c'étoit son meilleur général; il lui confia souvent des expéditions importantes, entr'autres en Saxe.

(13) Voici comment Mr. Gaillard rapporte ce trait.

Eginard secrétaire de l'Empereur, ayant passé une nuit dans l'appartement de la princesse Imma ou Emma, et voulant se retirer avant le jour, trouva la terre couverte de neige: il craignit que la trace de ses pas ne trahit le mystère de ses amours; il fit part de son inquiétude à Emma, qui prenant son parti d'après les circonstances, le porta sur ses épaules jusqu'au-delà de la neige........ Mais Charlemagne qui se relevoit souvent au milieu de la nuit, pour observer les astres, vit ce stratagême de l'amour........ Il assembla son conseil pour le consulter sur cette matière....... Le conseil ne décida rien......... Charlemagne fit venir Eginard et Emma pour leur annoncer qu'ils étoient découverts, et il se hâta de les marier — (*Voyez histoire de Charlemagne.*)

Bayle qui rapporte aussi la même histoire, ajoute qu'Eginard étoit allemand, et qu'après l'avanture de

la nuit, se doutant bien que son action ne demeureroit pas long-tems ignorée, il résolut de se retirer; il allégua que ses longs services n'avoient pas été récompensés. L'Empereur lui répondit, qu'il y penseroit et lui désigna le jour où il lui feroit savoir ses intentions. Le jour même, il dit à Eginard que pour satisfaire aux plaintes qu'il avoit faites de n'être pas assez récompensé, il lui donnoit sa fille en mariage; et en effet, continue Bayle, il la lui donna, et aussi bien dotée que le pouvoit être la fille d'un si grand prince. — (*Voyez dictionnaire de Bayle.*)

Quelques auteurs ont regardé cette histoire comme apocryphe; plusieurs autres ont pensé qu'on ne pouvoit la révoquer en doute. Dom Mabillon loin de rejetter cette anecdote, l'a crue confirmée par le titre de neveu qu'Eginard donne à l'Empereur Lothaire, petit fils de Charlemagne. Les bénédictins, auteurs de l'histoire littéraire de la France, disent qu'il est difficile de se refuser aux preuves qui établissent la vérité de cette anecdote.

Dans le chapître où je conte l'histoire des amours d'Eginard et d'Emma; je suppose que l'Empereur écrivit à Eginard, et en faisant écrire Charlemagne, je ne blesse point la vérité historique, quoiqu'on ait dit que ce prince si savant ne savoit point écrire. Mr. Gaillard qui traite cette question avec beaucoup de détail, réfuse parfaitement cette opinion. Quelques auteurs, dit-il, ont trouvé piquant et singulier qu'un prince si docte ne sut pas écrire, mais il résulte du récit d'Eginard et de plusieurs autres his-

toriens contemporains, qu'il existe des ouvrages écrits ou corrigés de la propre main de Charlemagne. Le concile de Fismes en Champagne tenu en 881, donnoit à Louis III. le conseil de suivre l'exemple de Charlemagne, son trisaïeul, qui mettoit des tablettes sous le chevet de son lit pour pouvoir *lorsqu'il ne dormoit pas, jetter sur le papier les idées utiles à la discipline de l'église et à la police de son royaume, qui pourroient s'offrir à son esprit et dans le silence de la nuit, ou qu'il n'avoit pu recueillir ou fixer pendant la dissipation du jour.*

Mr. Gaillard cite le passage latin, qui contient cette disposition du concile, dont le rédacteur étoit le célèbre Hincmar. Observons, ajoute Mr. Gaillard, que c'est le concile qui par la plume du plus savant de ses prélats, rend ici témoignage à la science de Charlemagne. Hincmar avoit beaucoup vécu avec Louis le Débonnaire; il avoit eu part à sa confiance et à son intimité; il devoit avoir été instruit par lui de ce qui concernoit Charlemagne; d'ailleurs la tradition sur ce point étoit si récente qu'Hincmar cite un des prélats de l'assemblée comme ayant été instruit par des témoins oculaires.

FIN DES NOTES.

TRADUCTION

DES

ÉPIGRAPHES ANGLOISES ET ITALIENNES

DU

PREMIER VOLUME.

CHAPITRE II. Page 10. *He comes and with a port so proud* etc.

Il vient, et avec un air aussi fier que s'il eut subjugué le spacieux univers........... Tandis que des échaffauds (dressés pour la fête,) des fenêtres, du sommet des maisons on jette une telle quantité de fleurs, que chaque personne de la foule en est couronnée comme un conquérant; et la ville entière ressemble à une verte prairie émaillée d'autant de fleurs, qu'un ciel serein offre d'étoiles durant une belle nuit.

CHAP. IV. Page 23. *The beast grumbles in death.*

L'animal gémit et meurt.

CHAP. V. Page 34. .... *in arms my brother sworn* etc.

N'es-tu pas mon frère d'armes? Ne nous sommes-nous pas engagés par le plus saint de tous les sermens à nous tenir lieu de tout l'un à l'autre?

Seconde Épigraphe du même Chapitre. *Alarm'd with ev'ry rising gale* etc.

Dans chaque bois, dans chaque vallée, effrayé du plus léger souffle du Zéphir........

CHAP. VI. Page 41. *Ahi! cieca umana mente* etc.

Aveugle esprit humain! Combien tes jugemens sont vains et remplis d'erreurs!......

CHAP. VIII. Page 57. *Sweet gentle sleep* etc.

Le doux sommeil ne ferme que les paupières de l'homme heureux! Est-il étonnant que je ne ressente plus sa balsamique influence!......

CHAP. IX. Page 62. *Avaunt! and quit my sight* etc.

Fuis! éloigne-toi! ô puisse la terre s'entr'ouvrir pour te cacher et te dérober à ma vue!......

CHAP. XIV. Page 201. *Spesso inpoveri alberghi* etc.

Souvent sous l'humble toit des chaumières, on trouve dans les peines de la vie plus de fidélité et d'amitié que dans les palais pompeux et dans les cours, séjour de l'envie, de la défiance et de la perfidie, où l'on ne rencontre que le masque trompeur de la bonté et de l'amitié.

CHAP. XV. Page 240. *O the pleasure* etc.

O quel plaisir de déchoir avec aisance, innocence et résignation!

Seconde Épigraphe du même Chapitre. *How bless'd* etc.

Heureux celui qui mène une vie champêtre exempte de troubles et de soucis rongeurs!

CHAP. XVIII. Page 279. .... *E cio che'n te si vede* etc.

Et ce qu'on voit en toi, et ce qu'on n'y voit pas; soit que tu parles, ou que tu penses, ou que tu agisses, ou que tu regardes, ou que tu pleures, ou que tu ries, ou que tu chantes, tout est mensonge en toi.

Seconde Epigraphe du même Chapitre. *The sounds that tells what hour it is* etc.

Les sons qui annoncent l'heure, sont pour moi de funèbres gémissémens qui retentissent sur mon coeur!

Chap- XXI. Page 339- ...... *the tombs And monumental* etc.

Ces froides tombes, et ces cavernes de la mort glacent de terreur mon coeur tremblant.

FIN DES ÉPIGRAPHES DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES
CHAPITRES DU TOME I.

